

Nicolas

ANCION

C A R N E T

P É D A G O G I Q U E



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

■ ARCHIV
ES & MUS
ÉE DE LA LITT
ÉRATURE



Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par des professionnels de l'enseignement. Ces derniers vérifient aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Les documents iconographiques qui illustrent le présent dossier sont fournis par les **Archives & Musée de la Littérature** (www.aml-cfwb.be) et par Nicolas Ancion lui-même ; ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**. Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



© 2022 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : Nicolas Ancion, enfant, cour Hocheporte à Liège © Famille Ancion
Mise en page : Emelyne Bechet

Nicolas

ANCION

Autour de

Nous sommes tous des playmobiles (nouvelles, n° 357, 2017)

Quatrième étage (nouvelles, n° 358, 2017)

L'Homme qui valait 35 milliards (roman, n° 386, 2020)

C A R N E T

P É D A G O G I Q U E

réalisé par Justine Voss



■ ARCHIV
ES & MUS
ÉE DE LA LITT
ERATURE



Table des matières

1.	Brève biographie de l'auteur	7
2.	Bibliographie et prix.....	9
2.1.	Liste de ses œuvres	9
2.1.1.	Romans.....	9
2.1.2.	Nouvelles.....	10
2.1.3.	Jeunesse.....	12
2.1.4.	Poésie	12
2.1.5.	Théâtre.....	12
2.1.6.	Romans numériques	12
2.1.7.	Feuilletons en ligne	13
2.2.	Prix	14
3.	Résumés.....	15
3.1.	<i>Quatrième étage</i>	15
3.2.	<i>Nous sommes tous des playmobiles</i>	16
3.3.	<i>L'Homme qui valait 35 milliards</i>	18
4.	Nicolas Ancion, un auteur engagé.....	19
5.	Analyse des trois œuvres.....	19
5.1.	Les personnages	19
5.2.	Le cadre spatio-temporel.....	20
5.3.	Les influences	21
5.3.1.	Des œuvres humanistes	21
5.3.2.	Des œuvres comiques et « théâtrales ».....	24
5.3.3.	Des œuvres réalistes, voire naturalistes.....	31
5.4.	Dénonciation du mépris des classes supérieures envers les classes inférieures	33
5.5.	Dénonciation de la pénibilité du travail et de l'exploitation des masses défavorisées	33
5.6.	Une sensibilité identique dans le traitement du langage.....	35
6.	L'importance des descriptions.....	35
6.1.	Des œuvres surréalistes.....	35
6.1.1.	La révolte face à l'ordre établi	36
6.1.2.	La place de la femme	38
6.1.3.	Le rêve au centre de la création.....	39
6.1.4.	Des œuvres existentialistes.....	42
6.2.	La narration.....	48
6.3.	La langue.....	49
6.3.1.	Les figures de style, ces fabriques d'images	49
6.3.2.	Une langue décomplexée	52
6.3.3.	Le registre familial	53
6.4.	La belgitude.....	54
6.4.1.	Les belgicisms, spécialités culinaires et traditions	54
7.	Unités d'acquisition d'apprentissages.....	56

7.1.	UAA 1 : rechercher l'information.....	56
7.2.	UAA 2 : réduire, comparer, synthétiser.....	57
7.3.	UAA3 : argumenter par écrit	58
7.3.1.	Le journal de lecture.....	58
7.3.2.	La notice médicamenteuse	58
7.3.3.	Une note critique, nouvelle ou en réponse à un avis, postée sur le site Babelio.....	58
7.4.	Un avis argumenté	59
7.5.	Une lettre de demande dans une relation asymétrique.....	59
7.6.	UAA4 : argumenter à l'oral et négocier.....	59
7.7.	UAA 5 : amplifier, transposer, recomposer	66
7.8.	UAA 6 : relater des expériences culturelles.....	71
8.	Juste pour le fun : un escape game.....	72
9.	Bibliographie	79
9.1.	Sources primaires.....	79
9.2.	Sources secondaires	79

1. Brève biographie de l'auteur¹

Nicolas Ancion est né à Liège, le 23 mai 1971, de parents marionnettistes. Il étudie la philologie romane à l'Université de Liège ; parallèlement à ce cursus, il se met à l'écriture de nouvelles et de pièces de théâtre.



Nicolas Ancion enfant, cour Hocheporte à Liège © famille Ancion

C'est un auteur à la production protéiforme : poésie, romans, nouvelles, littérature jeunesse, théâtre ; la diversité de ses écrits tend à le rendre populaire et accessible.

Il est également critique de bandes dessinées et auteur de littérature jeunesse².

Il vit aujourd'hui dans le sud de la France avec sa famille.

¹ La biographie de l'écrivain est consultable dans l'édition Espace Nord du roman *L'Homme qui valait 35 milliards*, p. 355.

² Disponible sur le site *Lettres Liège*. URL : <https://www.liege-lettres.be/nicolas-ancion/> (dernière consultation le 01/04/2022).



© AML (AML/178/13)

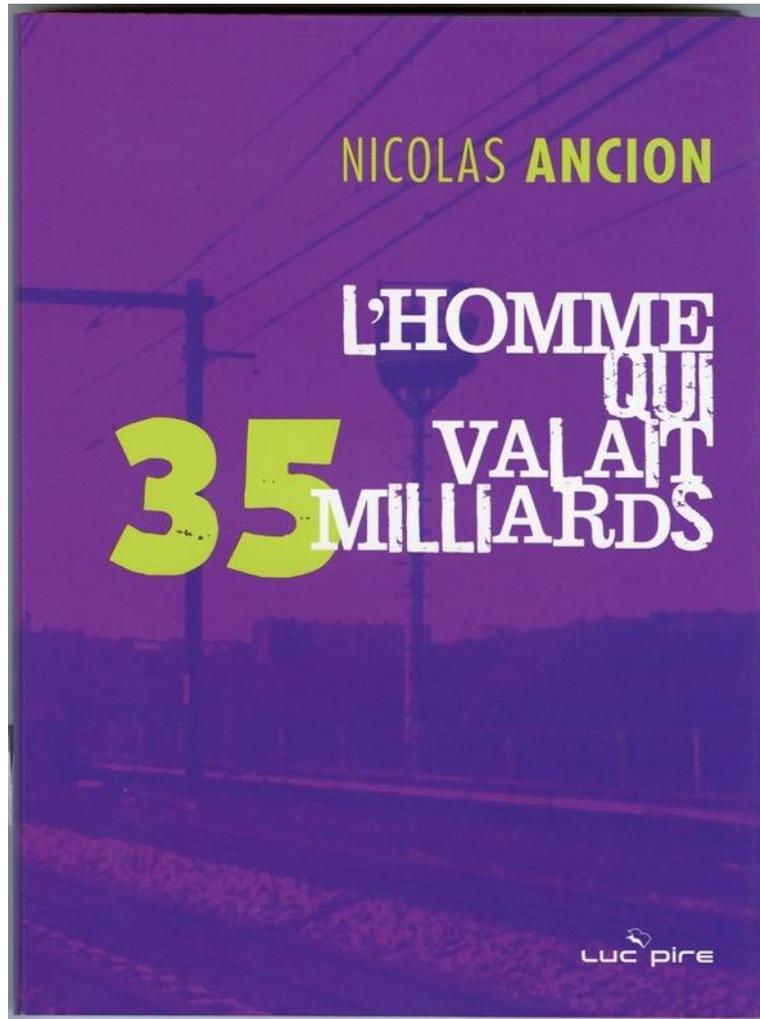


© AML (AML/1159/10)

2. Bibliographie et prix³

2.1. Liste de ses œuvres

2.1.1. Romans

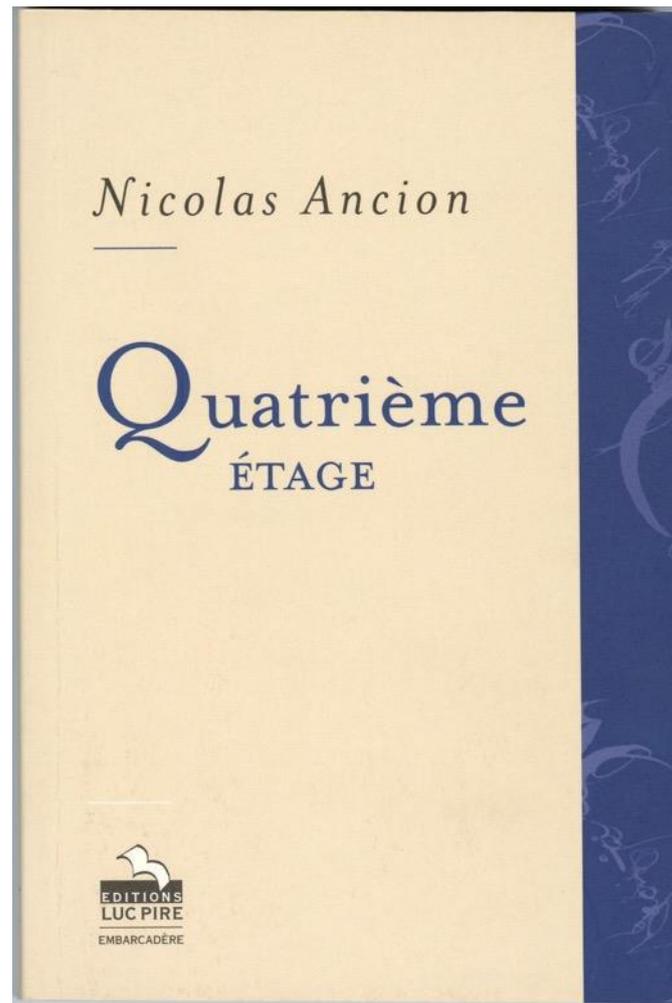


Édition originale du roman *L'Homme qui valait 35 milliards* aux éditions Luc Pire © AML (MLA 26126)

- *Le Livre à lire dans les salles d'attente*, Éditions de l'Hèbe, 2018.
- *Invisibles et Remuants*, MaelstrÖm ReEvolutions, 2015.
- *L'Ours intérieur*, Éditions de l'Hèbe, 2015.
- *New York, 24h chrono*, Didier FLE, 2014.
- *Le Pape a disparu*, Éditions Onlit, 2014.
- *La Cravate de Simenon*, Didier FLE, 2012. Sélection Prix des lycéens autrichiens 2014.
- *L'Homme qui refusait de mourir*, Dis Voir, 2010. Illustrations de Patrice Killoffer.

³ Nicolas ANCION, *L'Homme qui valait 35 milliards*, Bruxelles, Espace Nord, 2020, pp. 357-359. Consultable également en ligne sur *Lettres Liège*. URL : <https://www.liege-lettres.be/nicolas-ancion/> (dernière consultation le 01/04/22).

- *L'Homme qui valait 35 milliards*, Luc Pire, 2009 [rééd. Pocket, 2011 ; Espace Nord, 2020].
- *Dans la Cité Volta*, CFC Éditions, 2005.
- *Quatrième étage*, Éditions Luc Pire, 2000 [rééd. Luc Pire, 2002 ; Le Grand Miroir, 2006 ; Pocket, 2009, 2013 ; Espace Nord, 2017].
- *Écrivain cherche place concierge*, Luc Pire, 1998 [rééd. Luc Pire, 2005 ; Pocket, 2010].
- *Le Cahier gonflable*, Éditions de l'Hèbe/Les Éperonniers, 1997.
- *Ciel bleu trop bleu*, Éditions de l'Hèbe, 1995 [rééd. L'Hèbe, 2006 ; en Poche Ancre, 1999].



Édition originale de *Quatrième étage* aux éditions Luc Pire © AML (MLA 19328)

2.1.2. Nouvelles

- *Nous sommes tous des playmobiles*, Le Grand Miroir, 2007 [rééd. Pocket, 2008, 2010 et 2013 ; Espace Nord, 2017].
- *Les Ours n'ont pas de problème de parking*, Le Grand Miroir, 2001 [rééd. en poche Pocket en 2009 ; Espace Nord, 2014 ; ainsi qu'en version numérique chez Publinet].
- *C'est un Hongrois*, 1999.

ML 07888/1



C'est un Hongrois

La mère pousse, la mère sue, sa voix n'est que gémissements. Son cœur palpite, ses mains tremblent; entre ses cuisses, dans la douleur, la tête luisante fait son apparition.

- C'est une fille ? Un garçon ? chuchote la mère à bout de souffle, poussant de tout son corps.

- C'est un Hongrois, annonce l'accoucheur.

*

Un Hongrois ? La mère est morte en couches. L'accoucheur prenait sa retraite cette nuit-là et décollait pour les îles. L'infirmière était amoureuse, la tête ailleurs; la famille pas au courant. Le petit Hongrois, après quelques heures, a dû quitter seul la maternité de cette ville de Belgique. La femme de ménage, apercevant l'enfant nu, rampant dans le couloir, lui offrit un prénom, Mathias, et un veston à cravate; un gardien de la sécurité, endormi à l'entrée, lui accrocha au dos une boîte à tartines et un Thermos de café.

Le petit Hongrois n'en menait pas large. Il ne connaissait pas le français, ne savait ni lire ni compter, n'avait pas de quoi se payer un ticket de bus et ne connaissait les capitales d'aucun pays.

Avec un Thermos et un veston, on ne va pas loin.

Il n'est donc pas allé très loin, le gamin.

Il s'est assis devant le bâtiment de briques rouges, le derrière posé sur le sol froid, les cuisses rebondies cachées sous un minuscule pantalon de toile beige. Comme il ne tendait pas la main, ni le gobelet du Thermos, on ne lui a pas donné d'argent. On ne l'a pas aidé, on ne lui a pas mâché son enfance pour la rendre plus droite et plus digeste, à grands renforts de cours de math et de cour de récréation. On l'a laissé assis et si petit, si Hongrois, que nul, pas même les brancardiers ou les internes stagiaires, ne s'aperçut qu'entre les bacs de géraniums, un petit Hongrois avait pris racine.

On peut penser, sans risque d'erreur, qu'il serait resté là, sous le vent et la pluie, des heures et des années, à voir ses orteils pourrir et ses joues se plisser, si la vie – que l'on croit bien trop plate, la plupart du temps – n'était venue enfoncer l'une de ses bosses aiguës dans le dos du gamin.

C'était un soir de mai. Mais les mois, mais les mots, sont plus flous parfois que les soirs qu'ils décrivent. Et ce soir-là, par exemple, était chaud comme une soirée de juin où les nuages retiennent la moitié du jour sur la ville endormie. Il faisait tiède, il faisait sombre, le vent dormait au pied des arbres. Bruit de pneus au loin, dans la nuit, coups de Klaxon puis très long silence. Mathias, les doigts écartés, comptait les fourmis sur son nombril : il y en avait sept, lui semblait-il. Mais comme il ne connaissait pas les mots, ce n'était qu'une supposition. Pourquoi sept et pas neuf ou quatre, je ne pourrais le dire. Je me posais d'ailleurs précisément cette question ou à peu près, c'est-à-dire que je réfléchissais sur l'opportunité ou la nécessité de citer un chiffre précis alors que tant d'autres pourraient convenir et, de là, je m'interrogeais sur l'utilité du mensonge - pourquoi faire compliqué et faux quand on peut fabriquer du simple tout aussi faux avec beaucoup moins d'efforts ? - je me demandais même s'il était indispensable de cadrer tout ceci, de parler de cette



2.1.3. Jeunesse

- *Le Livre le plus nul de la bibliothèque*, Mijade, 2019.
- *Un été cathare*, Éditions de Cabardès, 2017.
- *En mille morceaux*, Mijade, 2015.
- *Le Garçon qui avait mangé un bus*, Mijade, 2012.
- *Le Fabuleux Voyage de Ferdinand*, Mijade, 2011. Illustrations d'Annette Boissard.
- *Momies et compagnie*, Graine 2 éditions, 2011.
- *J'arrête quand je veux*, Jourdan Jeunesse, 2010.
- *Contre la montre*, Averbode, coll. « Récits Express », 2009.
- *Trois lézards pour six*, Averbode, coll. « Récits Express », 2009.
- *Le Garçon qui avait avalé son lecteur mp3*, Averbode, coll. « 7 en poche », 2008.
- *Carrière solo*, Labor, coll. « Zone J », 2006 [rééd. Mijade, 2008].
- *Mission Eurovision*, Averbode, coll. « Récits Express », 2007.
- *Le Garçon qui avait mangé un bus*, Averbode, coll. « 7 en poche », 2004.
- *France et le vélo rouge*, Averbode, coll. « Eclat de Lire », 2003.
- *Mimo et les étoiles*, Averbode, 2002 [encarté dans Bonjour].

2.1.4. Poésie

- *Retrouver ses facultés*, Éditions de l'Université de Liège, 2009.
- *Métro boulot dodo*, L'Arbre à Paroles, 2006.
- *Le Poète fait construire* – FHW/Nicolas Ancion, Éditions Fourretout, 2006.
- *Le Poète fait sa pub*, Maelström, coll. « Booklegs », 2006.
- *Le Dortoir*, Éditions le Fram, 2004. Edition revue du recueil publié en ligne sur le site Mot@Mot, décembre 1998.
- *Septante raisons de péter en public*, Éditions de l'Heure, 1999.
- *39 doigts et 4 oreilles*, Les Éperonniers, coll. « Plein les doigts », 1998. Illustrations de Frédéric Hainaut.
- *Ces chers vieux monstres*, Éditions Unimuse, 1997.

2.1.5. Théâtre

- *Sabordage* (avec le collectif Mensuel), 2019.
- *Blockbuster* (avec le collectif Mensuel), 2015.
- *L'Homme qui valait 35 milliards* (avec le collectif Mensuel), création au Théâtre de la Place à Liège en octobre 2012.
- *Laeken sur Mer*, 2009.
- *Sans faire de bruit, sans faire de vagues*, 2006.
- *Panique au Forem*, 2007.
- *Grand Hôtel*, 2004.
- *À quoi pense-t-on quand on est seul ?*, 2001.
- *Ultima Forsan*, 1999.

2.1.6. Romans numériques

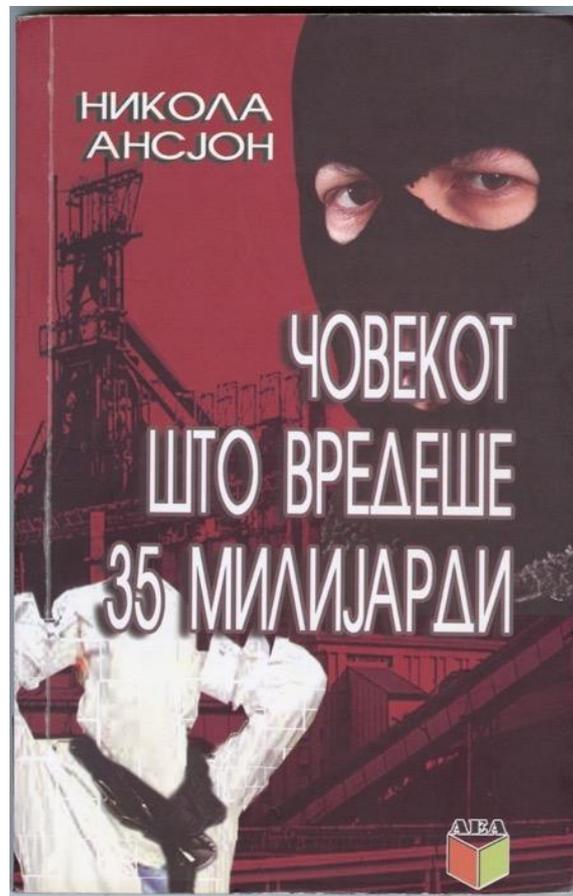
- *Courir à New-York*, roman performance, BookExpo America, 2013.
- *Le Pape a disparu*, Éditions Onlit, 2012.

- *Les Ours n'ont pas de problème de parking*, PublieNet, 2010.
- *Une très petite surface*, roman performance, Foire du Livre de Bruxelles, 2010.
- *Le Garçon qui avait avalé son lecteur mp3*, Appli iPhone, ItSolutions, 2010.
- *Le Garçon qui avait mangé un bus*, Appli iPhone, ItSolutions, 2010.

2.1.7. Feuilletons en ligne

- *Le Pape a disparu* (fév. 2001-déc. 2002).
- *Villers-la-Tombe* (fév. 2001- déc. 2003).
- *Comme un donut perdu dans un champ de tabac* (janv. 2009 – ...)

Notons que certaines œuvres de Nicolas Ancion ont été traduites en anglais, macédonien, letton, vietnamien, tchèque et néerlandais. D'autres l'ont été en braille et certaines ont connu des adaptations radiophoniques.



Édition macédonienne du roman *L'Homme qui valait 35 milliards* © AML (MLA 30166)

Enfin, le roman *L'Homme qui valait 35 milliards* a été adapté au théâtre par le Collectif Mensuel.

Lors de la Foire du Livre de Bruxelles en mars 2010, Nicolas Ancion se fait enfermer pendant 24 heures, du 3 au 4 mars, pour écrire un polar en direct, dont le manuscrit est consultable en temps réel sur le web. Ce roman, qui prend pour décor la crise traversée par les magasins Carrefour en Belgique s'intitule *Une très petite surface*.

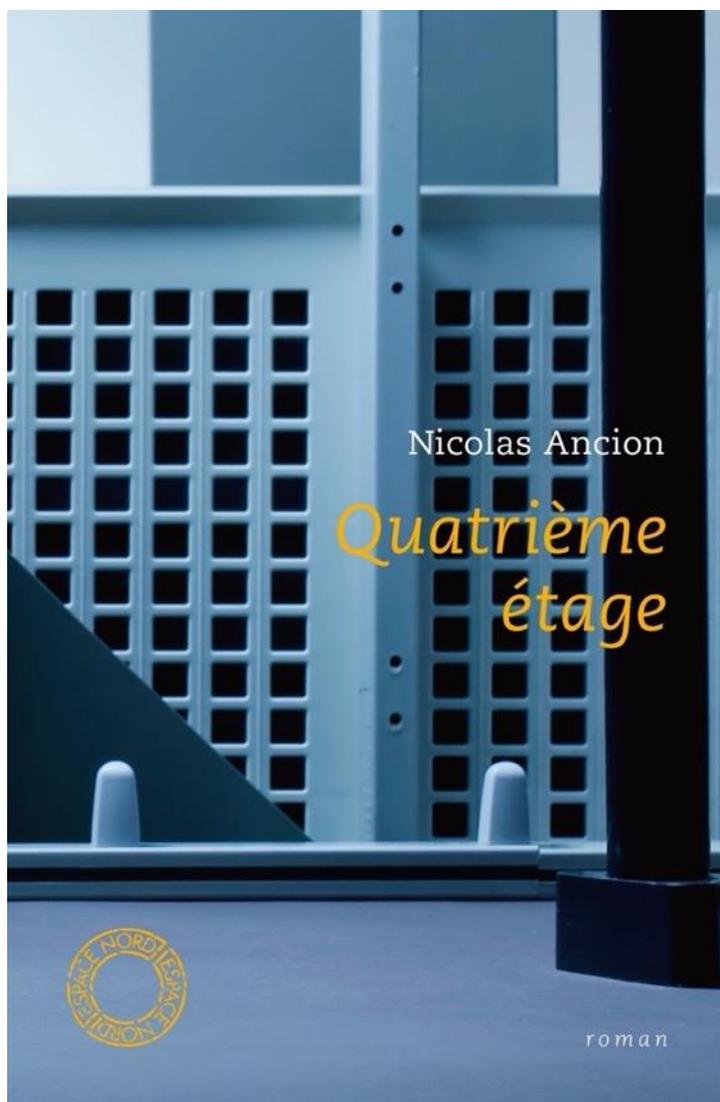
En 2013, du 29 au 30 mai, il réitère la performance à New York : il écrit en 24 heures un roman intitulé *Courir jusqu'à New York*. Cette fois encore, le manuscrit est consultable en ligne pendant le temps de l'écriture.

2.2. Prix

- Prix International Jeunes Auteurs en 1989 et 1991.
- Prix Jeunes Talents de la Province de Liège en 1999 pour *Ciel bleu trop bleu*.
- Prix Gros Sel en 2006 pour *Le Poète fait sa pub*.
- Prix Franz de Wever de l'Académie pour *Nous sommes tous des playmobiles*.
- Prix Rossel des jeunes en 2009 pour *L'Homme qui valait 35 milliards*.
- Prix des Lycéens pour *Quatrième étage*.

3. Résumés

3.1. *Quatrième étage*⁴



Édition 2017 © Espace Nord

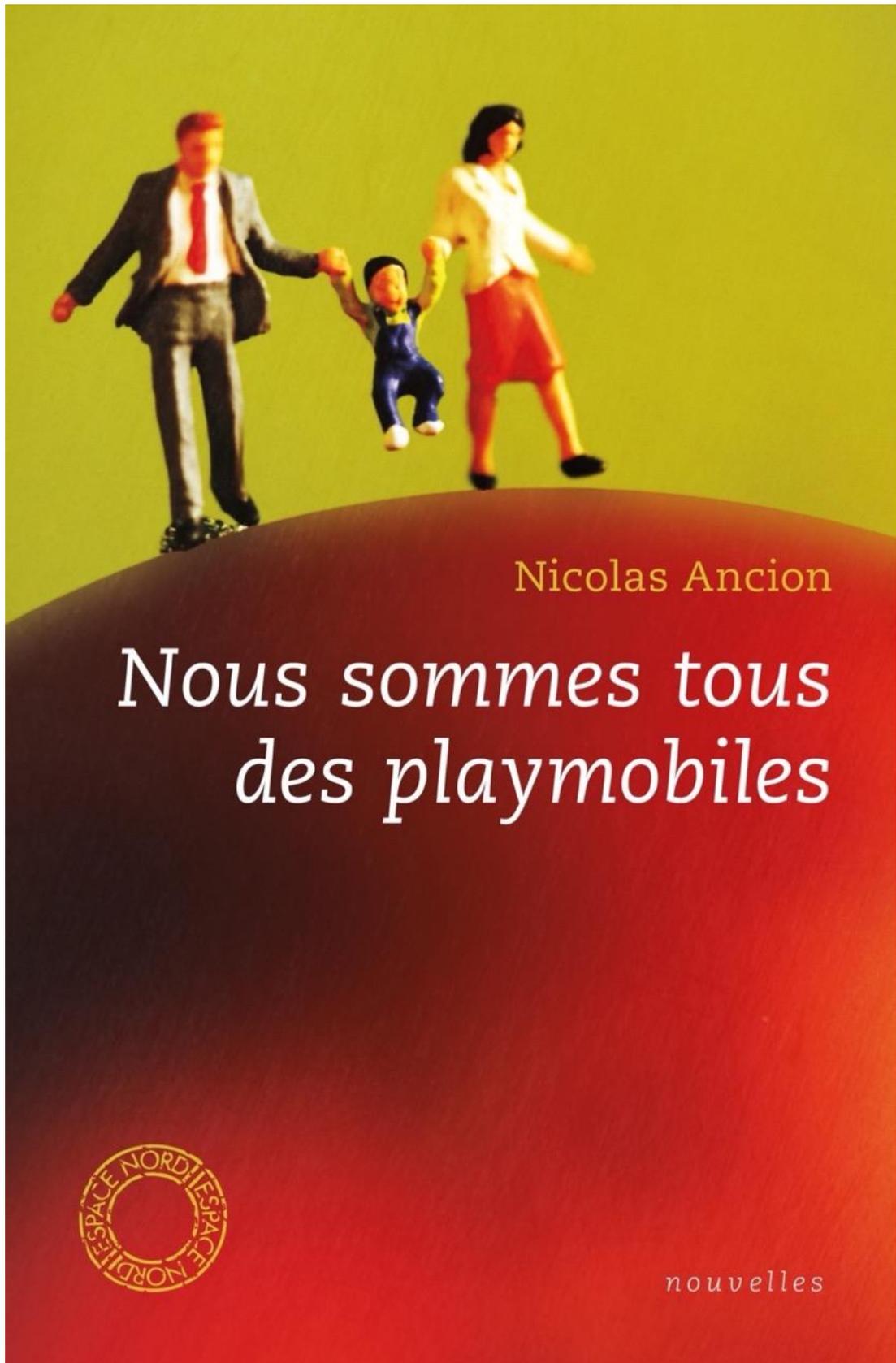
D'un côté, il y a Serge, un jeune relativement paumé, qui assiste un jour, impuissant, à la mort de son ami Tony, renversé par un bus. Serge décide alors d'aller annoncer lui-même la tragédie à l'oncle de son ami : Roger. Or, ce dernier ne lui laisse pas l'occasion de lui dire quoi que ce soit et envoie Serge faire un petit boulot de plomberie chez une belle étudiante prénommée Louise. Serge tombe fou amoureux de sa cliente...

De l'autre côté, il y a Thomas, un homme plus âgé qui vit dans un immeuble insalubre avec sa femme Marie. Celle-ci est gravement malade ; Thomas tente de la préserver du monde horrible dans lequel les classes populaires sont désormais contraintes de vivre.

Un quart de siècle sépare les deux couples... Et si leurs histoires étaient pourtant étroitement liées ?

⁴ Nicolas ANCION, *Quatrième étage*, Bruxelles, Espace Nord, 2017. Dans la suite du dossier, toutes les références paginées à cette édition seront indiquées directement dans le corps du texte avec le titre abrégé « *Étage* ».

3.2. *Nous sommes tous des playmobiles*⁵



Édition 2017 © Espace Nord

Nouvelle 1 : Le narrateur est banquier et marié à Yvonne. Celle-ci, qui l'a récemment quitté, revient à l'appartement chercher ses affaires. Les époux sont alors home-jackés par deux individus...

Nouvelle 2 : Un cadre chez Carrefour, en cherchant un jour à se débarrasser d'une tache de sauce sur sa chemise, découvre sept réfugiés roumains...

Nouvelle 3 : Andrzej, immigré polonais à Bruxelles, est amoureux de Maryse qui est partie vivre au Québec avec un pêcheur. Entre deux petits boulots au noir, il passe ses journées sur la Grand-Place à détruire les cartes mémoires des appareils photos des touristes, jusqu'au jour où son grand amour lui donne des nouvelles...

Nouvelle 4 : Pierre et Manuel sont deux jeunes Bruxellois qui décident un jour de kidnapper un sociétaire de l'Académie Française pour se venger et libérer la langue française et ses opprimés...

Nouvelle 5 : Le narrateur est un vieillard solitaire qui passe le plus clair de son temps au café. Il détient un secret qu'il ne veut pas révéler...

Nouvelle 6 : Un repris de justice trouve un job dans une imprimerie. Il casse la main de son chef de service avec une presse, griffonne dans les bouquins et finit par agraffer les deux mains du grand patron.

Nouvelle 7 : Georges est fils d'immigré grec. Proche de son père, l'admirant, ce garçon n'a pas grande confiance en lui. Il va alors vivre des aventures de son homonyme, chasseur de dragons.

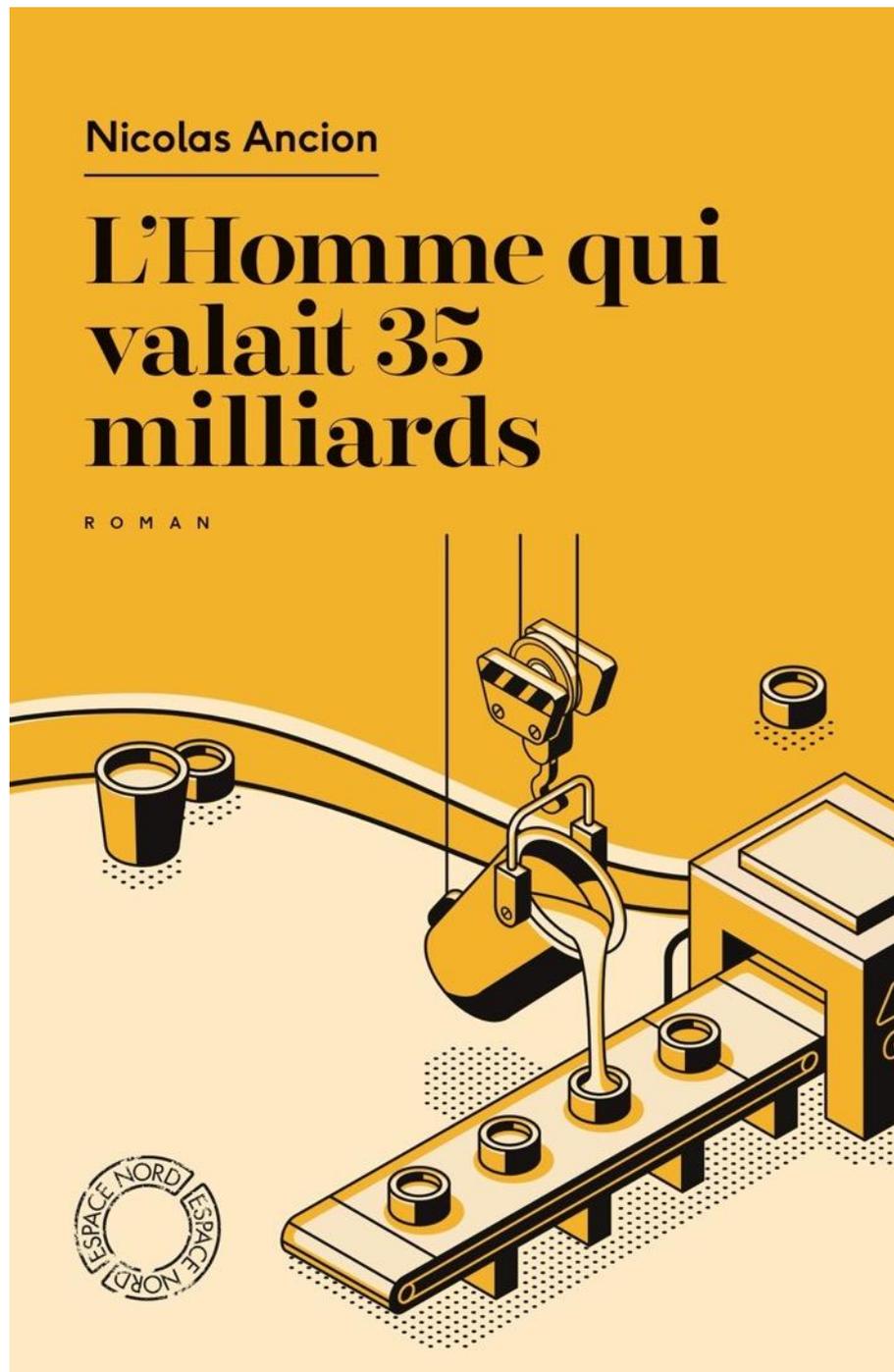
Nouvelle 8 : Le narrateur a pour projet de créer la première école de formation d'assassins et de meurtriers au monde. Son premier élève, assidu, est Mario, le cousin de Linda dont notre héros principal tombe amoureux. Mario, macho, hyper-protecteur, devient alors très vite encombrant.

Nouvelle 9 : Un homme qui en a ras-le-bol de sa routine professionnelle et personnelle, ne supporte plus sa femme et décide de partir de la maison un soir. Sur son chemin, dans son abri de jardin, il rencontre une jeune cambrioleuse...

Nouvelle 10 : Fabian Peeters qui vient de ramasser un manuscrit de roman abandonné dans le métro se fait renverser par Yvon Kempeneers au volant de sa voiture, un soir, dans une rue de Bruxelles.

⁵ Nicolas ANCION, *Nous sommes tous des playmobiles*, Bruxelles, Espace Nord, 2017. Dans la suite du dossier, toutes les références paginées à cette édition seront indiquées directement dans le corps du texte avec le titre abrégé « *Playmobiles* ».

3.3. L'Homme qui valait 35 milliards⁶



Édition 2020 © Espace Nord

Une des plus grosses fortunes mondiales, l'homme d'affaires Lakshmi Mittal, est enlevé par Richard (et son équipe), ému par l'histoire d'Octavio qui vient d'être licencié suite à la fermeture d'un haut-fourneau liégeois dirigé par Mittal.

S'il veut être libéré, le magnat de l'acier devra, contraint par Richard, réaliser des œuvres d'art contemporain complètement absurdes.

⁶ Nicolas ANCION, *L'Homme qui valait 35 milliards*, Bruxelles, Espace Nord, 2020. Dans la suite du dossier, toutes les références paginées à cette édition seront indiquées directement dans le corps du texte, avec le titre abrégé « Homme ».

4. Nicolas Ancion, un auteur engagé

Dans ses deux romans et son recueil de nouvelles, l'auteur Nicolas Ancion met en scène des personnages qui évoluent en Belgique (nous reviendrons par la suite dans ce dossier sur la question de la « belgitude » de l'écrivain et de ses œuvres) dans la société des XX^e et XXI^e siècles, à quelques détails près, la nôtre donc. Notons cependant que, dans *Quatrième étage*, le lecteur se retrouve plongé dans une forme de dystopie puisqu'il est invité à vivre aux côtés de Marie et de Thomas, un couple d'amoureux amené à survivre dans un futur ressemblant à l'enfer, qui paraît malheureusement tout à la fois particulièrement proche et familier. Dans cette nouvelle société dépeinte par l'auteur liégeois, la classe moyenne a intégralement disparu et le bonheur des désormais « moins que rien » est devenu impossible et inaccessible. Quant aux nombreux personnages de *L'Homme qui valait 35 milliards* et de *Nous sommes tous des playmobiles*, ils n'échappent pas au tiraillement de nombreuses questions existentielles dont celle, primordiale, du droit pour tout individu d'accéder au bonheur. Les œuvres littéraires de Nicolas Ancion ont donc, et nous analyserons ce point de manière plus approfondie, toutes pour fil rouge une pensée humaniste et sociale.

Notons que Nicolas Ancion ne s'est pas cantonné à une analyse sociale dans ces trois œuvres : il greffe en effet à cette noble préoccupation d'autres questions tout aussi dignes d'intérêt et qui y sont liées. Ainsi, *L'Homme qui valait 35 milliards* « [...] est aussi une réflexion sur l'art (référence à des œuvres d'avant-garde qui ont marqué le XX^e siècle pour leur transgression, leur innovation, leur engagement.) » (*Homme*, pp. 347-348), tandis que *Nous sommes tous des playmobiles* présente également une réflexion sur l'art, mais aussi sur la langue, le monde de la littérature, le fonctionnement des institutions académiques, ou encore, tout comme dans *Quatrième étage*, sur le couple, l'amitié, etc. Nicolas Ancion opère une transgression face à l'ordre établi dans divers domaines, présenté comme complètement aliénant pour l'être humain.

De manière plus générale, les caractéristiques de l'écriture de Nicolas Ancion, que ce soit dans les trois ouvrages dont il est question dans le présent dossier ou dans l'entièreté de son œuvre, sont parfaitement identifiables :

personnages souvent *paumés* mais attachants, réflexion sur notre société et son système économique, souci esthétique de l'expression et du trait qui fait mouche, humour décalé tendant parfois vers le sombre, références artistiques éclectiques. (*Homme*, postface, p. 337)

5. Analyse des trois œuvres

5.1. Les personnages

Dans la postface du roman *Nous sommes tous des playmobiles*, Stéphanie Biquet, souligne que

les personnages de Nicolas Ancion révèlent une identité plurielle, non conventionnelle. [Ils sont] pour l'auteur [l'occasion] de bousculer nos attentes et nos présupposés. En multipliant les visages, il dévoile autant de facettes de l'être humain. Ce faisant, il tend à l'universel au-delà du playmobile, l'humanité tout entière. (*Playmobile*, postface, p. 187)

Évidemment, cette universalité des personnages⁷ (ainsi que celle des thèmes) est également un point fort des deux autres œuvres *Quatrième étage* et *L'Homme qui valait 35*

⁷ Notons que les personnages de *Nous sommes tous des playmobiles* ne sont décrits que par un pronom (« je » ou « il ») ou à travers leurs métiers ou situations sociales (banquier, cadre chez Carrefour, repris

milliards. En effet, chaque lecteur ou lectrice pourra s'identifier à au moins un ou plusieurs personnages ou à l'un ou l'autre de ses agissements. Certain(e)s d'entre nous n'auront peut-être pas l'envie ou l'honnêteté de l'avouer, mais qui n'a jamais pensé à changer totalement de vie, à quitter son conjoint, son boulot, à faire faire un tour de 360 degrés à sa carrière, à tout simplement tout quitter, à faire payer à son patron ou aux élites perchées dans leur tour d'ivoire leur mépris, leur condescendance ou leur oppression constante, à envoyer valser tout ce qui ne plaît plus dans la société ? Qui n'a jamais eu le désir utopiste de changer le monde ou de sauver les plus faibles ? Les personnages de *Nous sommes tous des playmobiles*, *Quatrième étage* et *L'Homme qui valait 35 milliards*, sont ce que nous toutes et tous avons été, sommes ou serons à un ou plusieurs moments de notre vie.

5.2. Le cadre spatio-temporel

Les deux intrigues de *Quatrième étage* ont lieu sans le moindre doute en Belgique. L'histoire de Serge semble se dérouler très peu avant les années 2000, en tout cas, avant l'année 2009, date à laquelle, les enseignes *GB* (*Étage*, p. 9, p. 36, p. 50, p. 160) commencent à disparaître tandis que les *radio-cassettes* (*Étage*, p. 35) existent toujours, tout comme le *billet de mille* (francs) d'ailleurs (*Étage*, p. 132). Le narrateur parle, quant à lui, pour situer l'histoire vécue par Serge dans le temps, de *fin du millénaire* (*Étage*, p. 48 et 141)⁸. Celle de Thomas a par contre lieu des années plus tard, dans un futur relativement proche et complètement désabusé, c'est pourquoi elle a valeur de dystopie (Thomas se projette « un quart de siècle plus tard », après la réparation des toilettes de Serge chez Louise, [*Étage*, p. 94]). Cependant, la situation temporelle reste tout de même assez floue. Quant aux références à Bruxelles, elles sont nombreuses dans *Quatrième étage* (tous issus de *Étage*) :

Bruxelles (p. 38, p. 46, p. 49) ; Avenue Louise (p. 39) ; Place Anneessens (p. 36) ; Boulevard Lemmonier (p. 49) ; Place Flagey et station Lemmonier (p. 115) ; les canards francophones de Belgique, la Meuse, La Dernière Heure (p. 119) ; Place du Jeu de Balle (p. 122) ; le Marché du midi et la Grand-Place (p. 122) ; le centre de Bruxelles (p. 126, p. 129) ; le gosse qui pisse (Manneken Pis) et l'Atomium (p. 130) ; l'image de la Belgique (p. 130) ; la Bourse (p. 132) ; les trottoirs de Bruxelles (p. 156).

Dans *Nous sommes tous des playmobiles*, l'action est plus difficile à situer dans le temps car il n'y a pas beaucoup d'indices. Nous pensons pouvoir la situer aux alentours de l'année de parution du recueil (2007). Au contraire, le cadre spatial est facilement identifiable. Les intrigues se déroulent en Belgique, notamment dans les villes de Liège et de Bruxelles (tous issus de *Playmobiles*) :

Belgique (p. 10, p. 52, p. 100, p. 101) ; siège central de Bruxelles (p. 11) ; Bruxelles et Bruxelles, capitale de l'Europe (p. 46, p. 68) ; Grand-Place (pp. 32-33, p. 38) ; Place du Béguinage (p. 34) ; Jardin Botanique et Jardin du Palais des Académies (p. 36) ; Saint-Gilles (p. 38, p. 162) ; Gare du Midi (p. 44, p. 50) ; Place de Brouckère (p. 46) ; Place du Sablon (p. 46) ; Place Anneessens (p. 51) ; Avenue Louise (p. 72) ; Atomium (p. 72) ; Les Marolles (p. 75) ; la Ducasse de Mons et la tête de singe (p. 106 et p. 107) ; chez Quick (p. 120) ; Bruxelles-les-Bains (p. 138) ; le Botanique (p. 140) ; ULB et la Bourse (p. 140) ; Station Saint-Guidon (p. 141) ; Rue du Trône, Avenue des Arts et la Librairie Filigranes (p. 144) ; le carrefour Arts-Loi (p. 174) ; Hôtel des Monnaies (p. 169) ; les Ardennes (p. 168) ; un kot à Louvain (p. 161) ; Boulevard Pachéco (p. 159) ; rue de la Loi (p. 145) ; le Passage 44 (p. 149).

Avec *L'Homme qui valait 35 milliards*, Nicolas Ancion plonge le lecteur dans une action qui se déroule principalement à Liège à « l'époque post-industrielle dans laquelle sont entrés la plupart des pays européens (et même au-delà) après la crise de 2008 » (*Homme*, p. 337 ; tous les autres exemples proviennent de ce roman) :

de justice, etc.). Très peu ont un prénom et encore moins un nom (Andrzej, Manuel et Pierre, Fabian Peeters, etc.). Ce choix accentue davantage encore leur universalité.

⁸ Il y est également question de téléphone fixe, de répondeur et du film *Living in Oblivion* (1995).

la Commission Européenne (p. 11) ; Liège (p. 49, p. 143) ; le site de Bavière (p. 116) ; le stade de Sclessin (p. 151) et le Standard (p. 214) ; Lantin (p. 153), Belgique (p. 162) ; Place Saint-Lambert (p. 214) ; le Côté Cour (restaurant bien connu des Liégeois, p. 273) ; le Val Saint-Lambert (p. 299).

Les références spatiales citées ici ne sont bien sûr pas exhaustives, il y a en a encore bien d'autres !

5.3. Les influences

Impossible de se frotter à ces trois œuvres de Nicolas Ancion sans être piqué(e) par des réflexions et références déjà rencontrées dans l'étude de célèbres pensées et courants littéraires et philosophiques et ayant traversé les siècles. Dans le présent dossier, nous avons donc pris le parti de centrer l'analyse autour d'objets de séquences, d'apprentissages, qui sont abordés très fréquemment dans les cours de français du degré supérieur.

La liste n'est évidemment pas exhaustive, mais nous pouvons dire que des œuvres telles que celles de Rabelais, Molière, la Fontaine, Zola, Sartre, Camus rayonnent dans les trois œuvres d'Ancion. *Nous sommes tous des playmobiles*, *Quatrième étage* et *L'Homme qui valait 35 milliards* sont tout à la fois humanistes, « théâtralement » comiques (jusqu'au burlesque), ironiques, réalistes, voire naturalistes, surréalistes et existentialistes. La formation philosophique et philologique de Nicolas Ancion n'est pas étrangère à cette profusion d'influences.

5.3.1. Des œuvres humanistes

Le bonheur est au cœur de la pensée humaniste, et cette préoccupation tient une place centrale dans les trois écrits de Nicolas Ancion. Or, les valeurs relatives à l'accès au bonheur, dans les trois titres qui nous occupent, sont toujours détenues soit par les plus démunis, les exploités, ceux issus des classes inférieures, soit par les quidams, ceux qui appartiennent à la classe moyenne, qui se montrent bien plus humains et humanistes que les nantis qui, eux, propriétaires, grands patrons, occupants de postes à hautes responsabilités, semblent en être absolument dépourvus. Ainsi, dans les trois œuvres d'Ancion, l'essentiel se trouve

[...] dans les marges inexplorées de ce qui nous compose [...], [il est] quelque chose qui nous colle sous la peau, qui nous tourne dans la tête, qui ne nous quitte même pas quand nous fermons les yeux. Un morceau d'espoir. (*Étage*, pp. 161-162)

L'auteur liégeois tend à démontrer, à travers ses personnages, que ce qui prime dans la vie humaine, l'accession au bonheur, bâti sur de vraies valeurs, ne peut se faire sans une lueur d'espoir qui devient alors l'élément déclencheur d'une révolte menant à une meilleure situation. C'est en effet cet espoir qui fait changer, qui fait avancer. Et dans ce cas, même le malheur est source de bonheur. Dans *Quatrième étage*, par exemple,

[s]ans la maladie de Marie, il n'y aurait pas d'histoire. Sans la mort de Toni, Serge ne rencontrerait pas Louise. Thomas ne rencontrerait pas Marie. (*Étage*, postface, pp. 202-203)

Dans *Nous sommes tous des playmobiles* et *L'Homme qui valait 35 milliards*, c'est aussi le malheur qui donne un élan pour modifier une situation qui, jusqu'alors, était considérée comme une inexorable fatalité.

Envisageons à présent les différentes valeurs abordées dans les récits de Nicolas Ancion en collant au plus près des textes et en nous focalisant sur la valeur centrale : la valeur humaine.

Dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, la valeur humaine est un des thèmes principaux et est d'ailleurs traitée à part entière dans le récit et ce, par le biais du questionnement autour d'autres valeurs qui y sont liées. Ainsi,

à travers la polysémie du mot *valeur*, Nicolas Ancion pousse le lecteur à s'interroger : que vaut un homme ? que vaut une œuvre d'art ? nos rêves valent-ils la peine que nous sommes prêts à nous donner pour les réaliser ? nos objectifs valent-ils les risques que nous consentons à prendre pour les atteindre ? quelle est la valeur de l'argent ? Ainsi, l'auteur traite tout à la fois de la question de la valeur financière et monétaire qui se constitue à travers l'exploitation des forces humaines ; il oppose la valeur artistique qui réside dans la création et dans son action de plaidoyer/réquisitoire qui ouvre les consciences et questionne la place dans nos sociétés de la valeur humaine et personnelle, de la dignité. Il s'attèle à mettre le lecteur face à un miroir grossier de la société, [l']incitant à prendre la mesure de ses propres valeurs. (*Homme*, postface, pp. 342-343)

Ici se pose donc clairement la question de ce qu'est le bonheur à échelle humaine, de ce qui compte vraiment dans la vie d'un être humain. Par exemple, s'adressant à Mittal, Richard dit ceci :

Les gens rêvent tous d'être riches comme vous, ils s'imaginent que posséder des tas de choses inutiles rend heureux. (*Homme*, p. 191)

Ou encore :

[q]uand vous vous êtes dit que vous alliez y passer, tout à l'heure, dans la basilique, vous avez pensé à quoi ? À votre piscine et à vos yachts ? À vos comptes en banque sur les îles Vierges ou aux personnes que vous aimez ? Le bonheur, c'est avoir le temps d'être avec ceux qu'on aime, non ? [...] Et ce bonheur-là, il ne coûte rien et on peut l'avoir sans attendre. [...] Je n'ai pas dit que j'étais heureux, j'ai dit que je savais comment l'être, c'est assez différent. (*Homme*, p. 192)

Dès lors, le lecteur reste sur l'idée que Mittal,

bien que fortuné, n'en est pas pour autant estimable [ni sans doute heureux], car dénué de considérations humanistes derrière les décisions qu'il entérine. (*Homme*, postface, p. 340)

Dans *Quatrième étage*, c'est sous les traits et les agissements de Monsieur Morgen que la question se pose. Que vaut cet homme infâme alors qu'il a bâti sa fortune sur le dos de pauvres locataires qu'il exploite sans vergogne ? Lui est pourtant tellement malheureux et seul qu'il fait un honteux chantage à Thomas, le suppliant de le laisser passer une nuit aux côtés de sa femme en échange d'un délai supplémentaire pour le règlement de dettes. Thomas est démuné et sera jeté à la rue, mais il possède une chose essentielle : l'amour. Monsieur Morgen, lui, est riche, mais seul et démuné humainement.

Enfin, dans le recueil de nouvelles, la question de la valeur humaine est posée de manière assez différente en fonction des textes. Ici, c'est un mari qui profite d'un home-jacking pour se débarrasser de sa femme qui l'a trompé, là c'est un petit cadre d'une grande enseigne qui décide de fuir son entreprise et d'aider les pauvres gens qu'elle exploite. Ou encore, c'est un duo qui se considère comme martyr de la langue et qui kidnappe un sociétaire de l'Académie française pour mieux venger tous ceux qui ont souffert, comme eux, d'un manque de considération et de liberté dans l'emploi du français, etc.

Tous ces hommes, ces personnages, veulent récupérer leur dignité et veulent rendre, à plus large échelle, la dignité à la vie humaine.

Évidemment, la quête de davantage de dignité ne peut se faire sans solidarité et fraternité. Les « gens du bas » sont tous logés à la même enseigne, doivent compter les uns sur les autres, quelle que soit leur origine, là est leur survie. Dans *Quatrième étage*, les locataires vivent à plusieurs dans un même appartement afin de conserver un toit :

[...] ici, ça va avec les antennes paraboliques et les façades lépreuses. Ça se regroupe. Solidarité du sincère. Ici, on n'a pas l'argent qu'il faudrait pour camoufler sa misère. Les draps de lits servent de tentures derrière les vitres sales et les châssis poreux, le linge pend aux balcons rouillés. C'est Bruxelles qui vit, en turc et en arabe, en français aussi, loin des plaques diplomatiques et des représentations commerciales clinquantes. (*Étage*, p. 38)

La valeur humaine ne va pas sans la question de la justice (pensons à ces anti-héros de *Nous sommes tous des playmobiles* qui se font justice eux-mêmes) ; elle ne va non plus sans la

question de la liberté (la liberté des actes, la liberté de mentir même, comme dans *Étage*, p. 156). S'impose aussi et enfin le problème de l'égalité entre les êtres humains. Dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, même Mittal, un des patrons les plus riches du monde, finit par être traité comme l'égal de n'importe qui. Ainsi, lorsqu'il débarque dans le premier commissariat qu'il voit, la préposée qui ne l'a pas reconnu le remet à sa place :

[...] il n'y a pas d'exceptions, vous voyez bien que tout le monde est dans le même cas que vous, un peu de patience, s'il vous plaît ! (*Homme*, p. 278)

Le financier se tait alors et accepte son sort, résigné.

Chez Nicolas Ancion, il y a un retour concret sur ce qui rend un être humain digne et sur ce qui fait que la vie de chacun mérite d'être vécue : « Liberté, égalité, fraternité ». Malheureusement, la réalité est tout autre, comme le fait remarquer Richard dans *L'Homme qui valait 35 milliards* :

[...] alors que nous naissons tous libres et égaux, si l'on en croit les grandes déclarations, qu'on a dû oublier de te faire lire... C'est de la foutaise tout ça... On vit dans l'injustice permanente, la terreur et l'esclavage. Certains ont les mains tellement sales que je refuse de les serrer. Pour les nettoyer, il faudrait les couper, tout simplement. (*Homme*, p. 290)

Nicolas Ancion travaille à rendre sa dignité au petit peuple, dans des œuvres – particulièrement dans *L'Homme qui valait 35 milliards* et *Quatrième étage* – où l'argent redevient une contre-valeur et le milieu du commun des mortels le monde qui en vaut la peine, un univers dans lequel un Mittal ou un Monsieur Morgen, obsédés par leur profit personnel, n'ont pas leur place. Tandis que Thomas refuse de céder au chantage abject de Monsieur Morgen, Richard, dans un face à face tendu, interroge Mittal :

Ce qui m'intéresse, moi, c'est de savoir combien vous valez, vous, dans ce monde-ci. Vous et rien que vous. Ça m'intéresse de savoir à combien exactement vous vous estimez. (*Homme*, p. 40)

Son interlocuteur, ne se sentant aucunement acculé, ne pense pourtant qu'à la négociation, à l'art du commerce, étant totalement étranger aux véritables préoccupations humaines. Richard insiste alors :

J'attends votre chiffre, Mittal. C'est tout de même une question intéressante, non, pour un type comme vous, de savoir combien on vaut maintenant ? Pour le commun des mortels, c'est une question qui n'a pas de sens, du genre qu'on pose au coin d'un bar un soir de beuverie, une question théorique. On sait qu'on gagne trop peu pour que ce qu'on possède ait plus de valeur qu'une vie humaine, mais pour vous, c'est le contraire : ce que vous avez sur vos comptes dépasse de loin le coût, le prix et les frais généraux liés à une paire de poumons, quelques kilos de viscères, un squelette pour soutenir l'ensemble et un peu de peau pour cacher tout ça. (*Homme*, pp. 95-96)

L'idée de se débarrasser purement et simplement du grand patron effleure alors l'artiste :

[...] comme le couperet d'une guillotine, viendra trancher net la gorge de celui qui symbolise la marche triomphante de l'argent fou. (*Homme*, p. 195)

Notons également que, à la manière des humanistes du XVI^e siècle comme Rabelais, ou du XVIII^e siècle comme Voltaire, Nicolas Ancion délivre une véritable critique de la société et fait part de son souci de remettre l'humain au centre des préoccupations, d'avoir confiance en ses capacités d'améliorer le monde. Ancion recourt à des pratiques similaires à ces auteurs, que ce soit dans l'utilisation du langage, de certains procédés stylistiques, du ton satirique, ou du choix même de la forme des œuvres (nouvelles et romans, dont un est devenu une pièce de théâtre). Cela n'est pas sans rappeler le prologue de *Gargantua* dans lequel Rabelais invitait ses lecteurs à dépasser l'apparence futile de ses écrits pour aller y goûter la « substantifique moëlle⁹ » ou du

⁹ François RABELAIS, *Gargantua*, 1534, prologue.

Candide de Voltaire qui, de prime abord n’effrayait en rien la censure puisqu’il s’agissait d’un simple conte sans danger.

5.3.2. Des œuvres comiques et « théâtrales »

Nicolas Ancion, dans *L’Homme qui valait 35 milliards, Nous sommes tous des playmobiles* et *Quatrième étage*, joue avec les différents ressorts de la comédie classique (son roman *L’Homme qui valait 35 milliards* a d’ailleurs été adapté au théâtre) :

Les ingrédients de la comédie classique sont bien présents : les motifs sont ceux de la « commedia dell’arte » (la querelle entre époux, la tromperie, l’engrenage, la folie, le ridicule), tandis que les personnages rappellent les bouffons. Loin d’être des héros tragiques de sang noble, les héros de Nicolas Ancion sont issus des classes moyennes ou défavorisées et leurs préoccupations relèvent de la sphère privée – amour, argent, travail, sociabilité. Leur combat est ordinaire, leurs sentiments terriblement communs : c’est dans cette matière universelle que le registre comique puise sa force. Qu’il soit bon enfant, grinçant, ironique ou satirique, le rire du lecteur est l’effet principal produit. (*Playmobiles*, postface, p. 188)

5.3.2.1. Les personnages

[...] déclinent la bouffonnerie par leurs paroles et leurs actes. L’humour est incisif. Il pointe du doigt le racisme primaire, l’étroitesse d’esprit, l’obstination bornée et la bêtise elle-même : celle-ci fait rire et pose la question, en creux, de notre capacité à mener une réflexion pertinente ou complexe face à des événements inattendus. (*Playmobiles*, postface, p. 191)

Sans oublier que les cinq types de comique sont largement exploités : les comiques de caractère, de gestes, de mots, de situation et de mœurs.

Toutes ces caractéristiques font bel et bien penser au travail des grands auteurs classiques français du XVII^e siècle, Molière en tête. En effet, à la manière de ce dernier dans ses pièces, de la Fontaine dans ses fables ou encore de la Bruyère dans ses portraits, Nicolas Ancion, sur un mode humoristique, satirique et plaisant, pousse ses lecteurs à la réflexion et à la critique de la société.

Ci-après, des passages représentatifs des différents comiques présents dans *L’Homme qui valait 35 milliards, Nous sommes tous des playmobiles* et *Quatrième étage*. La question de la critique de la société sera approfondie dans la suite de ce dossier.

5.3.2.2. Le comique de caractère

[L]e comique de caractère repose principalement sur la mise en place de personnages dont les défauts sont exacerbés au point de faire rire. Nicolas Ancion prend plaisir à exploiter toutes les variations du personnage imbécile, tantôt flamboyant, tantôt potache. (*Playmobiles*, pp. 189-190)

Ainsi, par exemples, parmi bien d’autres,

Dans Quatrième étage :

- Toni, le gars pas très causant et pas trop instruit :

Et ce n’est pas Toni qui allait m’éclairer, je le connaissais le lascar, il m’avait déjà sorti deux phrases (« Bonjour Serge » et « C’est fou que je tombe sur toi, je vais filer un coup de main à mon oncle Roger ») et, si je devais me fier à son débit habituel, je pouvais tableur sur un silence de deux heures. À moins que je ne parvienne à lui tirer les vers hors du nez, avec une bonne question, l’air de rien. Parce que Toni était du genre méfiant, il n’aimait pas qu’on le cuisine. (*Étage*, p. 10)

- Roger, le bourru, un brin plus volcanique :

[...] ça, c'était bien le pire qu'on pouvait me dire, le prétexte des études, que Roger n'allait pas lui demander son diplôme, ni lui poser trois questions d'affilée pour vérifier qu'elle avait bien lu tout le cours, que Roger il se contenterait de défoncer le téléphone et sa femme juste après, quand il allait apprendre que Toni venait de se barrer définitivement, qu'il allait gueuler comme un souillard au milieu de la nuit. [...] Roger, c'était une crème de type, une crème vanille avec le caramel et tout, mais une crème brûlée. (*Étage*, p. 15)

Roger était aussi mauvais plombier qu'asocial. Il détestait parler quand ce n'était pas strictement indispensable. Il se limitait aux messages essentiels : un « Bonjour » le matin, un « Merci » en fin de journée et quelques « Téléphone ! » tonitruants quand la sonnerie retentissait. La seule fois où j'avais travaillé avec lui [...], il s'était tu pendant deux heures puis avait lâché sans sourire : « L'odeur de tes œufs durs me tombe sur l'estomac ; tu les bouffes tout de suite ou je les immerge dans le mazout. » (*Étage*, p. 39)

- Même Dieu en prend pour son grade :

[...] à l'époque, le vieux barbu nuageux n'avait encore mis au point ni les races ni l'apartheid. (*Étage*, p. 90)

Dans Nous sommes tous des playmobiles :

- Le héros de la première nouvelle *Moi je dis qu'il y a une justice*, un banquier bien sous tout rapport, mais frustré par son mariage et l'adultère qu'il subit, cache bien son jeu de criminel. En parlant de sa femme, il dit :

J'ai souri intérieurement, pour une fois que quelqu'un parvenait à la réduire au silence, fallait en profiter. (*Playmobiles*, p. 9)

- Le pêcheur et le marchand de poisson décrits par Andrzej dans la nouvelle *Châteaux en Espagne* :

Mais Maryse, elle avait rencontré un Québécois. Un marchand de poisson. Je me souviens bien. Je me suis dit qu'un pêcheur, j'aurais compris, c'est musclé un pêcheur, mais ça peut être tendre, parfois, dans un gros lit de bois tout chaud. Tandis qu'un marchand de poisson ! C'est comme un agent d'assurance ou un contremaître, ça a le cœur tout dur, les pieds froids et ça ronfle. (*Playmobiles*, p. 37)

- La belle Cynthia, pin-up écervelée, l'ex-compagne de Fabian dans *Haute pression* :

[...] Cynthia n'était plus ce qu'elle aurait dû être : une décolorée traitée à l'autobronzant, plus fréquentée qu'une bretelle d'autoroute, qui passait plus de temps sous le banc solaire que sur les bancs scolaires. (*Playmobiles*, p. 138)

Dans L'Homme qui valait 35 milliards :

- Lashmi Mittal : l'homme puissant, quatrième fortune mondiale, se retrouve totalement déchu, tente de s'enfuir de manière assez ridicule afin d'échapper à ses bourreaux, se retrouve nu avec une cagoule sur la tête à devoir peindre à l'aide de son corps des toiles afin d'obéir à ses ravisseurs, et doit finalement faire la file comme le commun des mortels au commissariat de police. Le tout-puissant déchu.
- La jeune Nafisa : fière et naïve, quitte de manière digne et tonitruante son petit job mal payé dans un fast-food afin d'aller se présenter à une audition avec l'espoir de conquérir le monde et qui se retrouve dans une audition pour actrice porno.
- Richard : l'artiste révolté, humaniste qui croit en son talent, mais qui, contrairement à son désir, n'est pas reconnu et en reste frustré. Pour obtenir un poste de professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Liège, il trouve l'idée de kidnapper un des hommes les plus riches de la planète.

5.3.2.3. Le comique de gestes

Dans Quatrième étage :

- lorsque Monsieur Morgen monte et descend les escaliers à quatre pattes ;
- lorsque Serge, après avoir volé le combi de la police, se gare devant chez Roger :

Mais non, j'ai tenu bon, j'ai collé mes mains moites au volant noir, j'ai fixé mon regard droit par-dessus le toit de la Peugeot devant et là, juste avant le GB où j'avais fait mes courses le matin, à deux pas de la Bourse, marche avant, marche arrière, marche avant, marche arrière, j'ai coincé le combi sur un passage pour piétons. (*Étage*, p. 36)

- ou encore, lorsque Serge griffe le chemisier de Louise dans l'intention de faire accuser le chat (qu'elle ne possède pas) afin de cacher le fait qu'il a cassé un objet en fouillant sa chambre.

Dans Nous sommes tous des playmobiles :

- quand le banquier home-jacké fait un doigt d'honneur à un des braqueurs :

C'était un beau grand doigt, le majeur de la main droite, qui se dressait alors bien haut, comme une potence tout en haut du gibet. (*Playmobiles*, p. 14)

- quand le « je » de la deuxième nouvelle essaye de nettoyer la tâche de sauce sur sa chemise avant un rendez-vous important et fait bien pire (*Playmobiles*, p. 20) ;
- quand un des deux kidnappeurs de l'académicien transporte ce dernier enroulé dans un sac :

Moi, vous l'avez compris, je ne les porte pas dans mon cœur, les académiciens. La seule fois que j'en ai porté un, pour être clair, c'était dans un sac, saucissonné dans vingt-cinq mètres de câble électrique et bâillonné à la balle de ping-pong. (*Playmobiles*, pp. 49-50)

On a serré chacun la main de notre Paul et on l'a suspendu à nouveau. (*Playmobiles*, p. 75)

- quand Cynthia, l'ex-compagne de Fabian, en regardant ce dernier, manque de s'écraser contre la vitre de la porte d'entrée qu'elle n'avait pas vue se refermer (*Playmobiles*, p. 137).

Dans L'Homme qui valait 35 milliards :

- la tentative d'évasion de Lakshmi Mittal est particulièrement drôle tellement elle est pathétique ;
- ou encore tous les hommes nus qui se retrouvent pour faire la photo finale avec Mittal.

5.3.2.4. Le comique de mots

Voici une sélection de quelques passages de comique de mots. Les figures de style, les jeux de mots, les néologismes aiguisés et grinçants de l'auteur créent chez le lecteur des images à la fois très nettes et surtout très drôles.

Dans Quatrième étage :

Les flics étaient gentils, il y avait un mâle et une femelle. (*Étage*, p. 12)

la fliclady (*Étage*, p. 14)

madame popo (*Étage*, p. 18)

Elle a dit ne vous en faites pas, j'ai fait des études pour ça. Ça m'a fait du bien d'entendre une connerie pareille, ça m'a mis comme un coup d'éperon dans la fesse d'un pur-sang. (*Étage*, p. 14)

[...] je me suis senti tout petit, tout raté, un grumeau de farine dans la pâte à crêpe de l'univers, juste bon à chialer et à me foutre en l'air. (*Étage*, p. 34)

[...] c'est comme ça qu'on refile des aspirateurs aux petites vieilles et des assurances-vie aux tracassés, qui ne dit mot qu'on sent dit qu'il sent qu'on consent, c'est comme ça. (*Étage*, pp. 42-43)

[...] je me rends compte que ça me fait penser à une marque de tomates pelées. Sans importance, vu que le film était tout sauf pelant. (*Étage*, p. 87)

Lancelot avait sa Guenièvre, Roland sa Durandal, Popeye son Olive sans noyau. Ce n'est sans doute pas la faute d'Eve si elle a demandé à Adam de partager une golden (ou une jonagold, une granny du cap à la limite, ça n'a que peu d'importance : à l'époque, le vieux barbu nuageux n'avait encore mis au point ni les races ni l'apartheid. (*Étage*, p. 90)

[...] le coup des bas dans la boîte à chapeau, chapeau bas, je trouvais ça astucieux, plus malin en tout cas que le rangement d'un truc fragile au bord d'une étagère. (*Étage*, p. 125)

L'accident garde-robale (ou garde-robisque [...]) disons l'accident garde-robotif, c'est sans doute plus distingué. (*Étage*, p. 127)

[...] on se sent gonflé à l'hélium comme un ballon en forme de Babar. (*Étage*, p. 133)

[...] ça reconforterait les imbéciles qui pensent que tout s'organise autour du zizi ou de la zézette... (*Étage*, p. 180)

Dans Nous sommes tous des playmobiles :

Avec la trouille, j'en avais presque oublié mes problèmes de caleçon. (*Playmobiles*, p. 13)

Nous allons rejoindre le parking (l'aire de stationnement, a rectifié le vieux [l'académicien] entre ses dents). (*Playmobiles*, p. 46)

Pierre a travaillé dans un hospice avant de devenir chômeur professionnel. (*Playmobiles*, p. 49)

N'empêche, moi, je serais vexé si mes potes « s'endormissaient » pendant que je cause au micro. (*Playmobiles*, p. 49)

[Parlant de l'académicien :] Il pesait son poids en connerie, c'était indiscutable. Faut croire qu'on les fourre au foie gras et à l'andouillette, les retraités de la plume. (*Playmobiles*, p. 52)

Chaque volée d'escaliers me restait en travers des mollets, pire que les subjonctifs des verbes en -oir et *Les Fables de La Fontaine* quand j'étais môme. (*Playmobiles*, p. 52)

Si j'aurais, si tu s'rais... (*Playmobiles*, p. 57)

Manuel et Pierre parlant à l'académicien ; Mossieu Popaul a l'air d'être un chatouilleux de la syntaxe, un sensible de la subordonnée. (*Playmobiles*, p. 58)

Que ceux qui ne sont pas capables de lécher les bottes du Petit Robert et de son amie Larousse jusqu'à la semelle n'écrivent pas. Ils sont indignes de leur langue. Hé bien, qu'il lèche, le gros Popaul. (*Playmobiles*, p. 64)

On n'est pas des sadiques, pas même vraiment des crapules. On préfère rester didactiques. (*Playmobiles*, p. 65)

Je bossais dans le livre : je plaçais des marques-pages publicitaires dans des annuaires médicaux. C'est dire si je les connais, moi, les bouquins. (*Playmobiles*, p. 85)

[Le bruit de l'agrafeuse dans la nouvelle intitulée *Bureau, fais ton office* :] Tchac tchac tchac (*Playmobiles*, pp. 85-86, 88, 89, 93, 94, 95)
 [et d'autres outils :] Crunch (*Playmobiles*, p. 86)
 [le bruit du métro :] grrrrr cloc (*Playmobiles*, p. 143)
 Tu t'es barrée tougoudoum tougoudoum. (*Playmobiles*, p. 137)

Dans L'Homme qui valait 35 milliards :

Appelez-moi Trou-du-cul, ce sera plus sincère, Mittal. (*Homme*, p. 41)
 [Parlant de Mullenders :] il en ressort le cœur et les bourses un peu plus légers, pas le portefeuille... (*Homme*, p. 123)

5.3.2.5. Le comique de situation

Dans les trois œuvres, le comique de situation se décline [...] sous la forme du quiproquo et il est question de nombreuses méprises. Certaines situations relèvent de la tragédie (la situation est sérieuse [...], parfois grave [...]), mais les péripéties tiennent de la comédie et connaissent un dénouement favorable). (*Playmobiles*, postface, pp. 189-190)

D'autres ont également des accents pathétiques (relations de couple, agissements qui n'ont pas de sens, violence, etc.).

Dans Quatrième étage :

- Toni pose une question à Serge sur la chance et au moment même où il va répondre, Toni se fait happer par un bus (*Étage*, p. 11) ;
- Morgen qui monte et descend les escaliers à quatre pattes (*Étage*, pp. 21, 29) ;
- Serge vole le combi de la police pour aller lui-même prévenir Roger de la mort de Toni :

J'en étais là, dans ma tête, au volant du combi, je roulais vite mais pas trop, comme en pilote automatique mal réglé, je roulais vers chez Roger, c'était certain, et je me suis tout d'un coup rendu compte que j'avais fait le con.
 J'étais là.
 Dans une camionnette de flic.
 Mes surgelés fondaient.
 J'avais volé un véhicule.
 Une voiture de police.
 Et comme un con, je roulais en pleine ville. (*Étage*, p. 34)

- Serge qui se précipite pour venir en personne annoncer la mort de Toni à Roger mais qui se retrouve à devoir faire un petit travail de plomberie pour ce dernier avant même d'avoir pu lui faire part de la terrible nouvelle (*Étage*, p. 44) ;
- Serge qui regarde un film, reste assis sur le WC, puis pense à faire une sieste dans l'appartement de Louise alors même qu'il y est pour réparer les toilettes (p. 88) ;
- Anne et Monique qui critiquent devant Serge les

[...] fainéants qui ne sont pas fichus de faire quoi que ce soit de leurs dix doigts, juste bons à s'accrocher à la télécommande et à vider des verres de porto alors que c'est exactement ce que Serge vient de faire (*Étage*, p. 89)

- Serge qui écrit un petit mot à Louise pour expliquer pour quelle raison un objet a été brisé et un chemisier griffé dans la chambre de cette dernière en accusant un chat qui n'existe pas. (*Étage*, pp. 124-126).

Dans Nous sommes tous des playmobiles :

- Un des deux voleurs de la nouvelle *Moi je dis qu'il y a une justice* qui ordonne au banquier :

Alors commence par te taire comme je te l'ai demandé. On va partir tous les deux gentiment. Tu conduiras ta voiture, comme tous les matins. Arrivé à la banque, s'il y a des employés, tu ne dis rien et, si on te pose des questions, tu expliques que je suis envoyé par la direction financière pour la révision des trucs comptables, une histoire du genre, en plus crédible. Tu sais mieux que moi ce qu'ils gèberont facilement. C'est toi le banquier, pas moi. Et la « victime » qui lui répond alors : Et je dois expliquer ça sans parler ? (*Playmobiles*, p. 10)

- Le banquier qui pense qu'il y a une justice et que la mort de sa femme Yvonne n'est finalement qu'un juste retour des choses (il a d'ailleurs tout fait pour que cela arrive). Elle qui trouvait son mari si gentil et qui l'a pourtant quitté (pour son gynécologue), ne trouvant pas mieux, le jour de son départ, que de lui verser de l'huile de voiture bouillante sur son entre-jambe, le laissant avec de graves séquelles :

J'ai reçu les félicitations de la direction nationale pour mon courage et une année complète de congé pour services rendus. J'ai même eu droit à une prime d'assurance exceptionnelle pour compenser le décès de mon épouse. Aux yeux de mes employeurs, c'était un accident de travail, en quelque sorte. J'ai touché de quoi m'acheter une villa à Sumatra et un labrador beige, qui ne me fait jamais chier. Puis qui ne me demande pas pour quelle raison je ne porte jamais de slip de bain à la place de ces informes maillots qui pendouillent jusqu'aux genoux. (*Playmobiles*, pp. 15, 16)

- Suite à un accident de travail, Andrzej porte une prothèse à la cage thoracique qui démolit les rouleaux de pellicule et les cartes mémoires des appareils photos des touristes. Il fait cela pour le plaisir d'embêter ces étrangers sans leur porter trop préjudice :

[j]e m'en fous. Parce que ça m'amuse de foutre en l'air les pellicules des touristes. [...] Je suis un vrai parasite électromagnétique, qu'on m'a dit. (*Playmobiles*, p. 39)

- L'avocat qui est venu prendre en charge l'académicien à la sortie du Thalys et qui se réveille dans l'Eurostar, nu dans les toilettes, sans papiers (*Playmobiles*, p. 50).
- Le héros de la nouvelle *J'apprends à bien tuer* qui se pose des questions sur son orientation de carrière et qui a une grande idée (qu'il met en application) :

Ça faisait tellement longtemps que je me disais qu'il aurait fallu créer une école pour former les assassins et les meurtriers que j'avais fini par en ouvrir une. J'étais persuadé qu'avec un enseignement rigoureux et des étudiants motivés, on pourrait obtenir rapidement des résultats tangibles : des meurtres vraiment anonymes, des prisons vides, des morts bien morts et des coupables introuvables. (*Playmobiles*, p. 115)

Dans L'Homme qui valait 35 milliards :

- Léon qui se moque de sa femme et de ses copines :

Le jeudi soir, Nadine part à son club de gym, programme de remise en forme intensif suivi d'une soirée papote et de beuverie entre copines, histoire d'avoir des calories à perdre la semaine suivante et de revenir au même endroit recommencer le cycle. (*Homme*, p. 60)

- L'homme au commissariat qui montre son bras ensanglanté à la policière qui, blasée, lui dit que c'est d'aller aux urgences dont il a besoin. Elle demande ensuite de parler moins fort et l'homme répond « No problemo » (*Homme*, p. 278) ;
- Évidemment, la quatrième fortune mondiale qui se fait kidnapper par des amateurs qui veulent lui faire peindre des toiles avec son corps dénudé.

5.3.2.6. Le comique de mœurs

Certaines considérations envers un groupe de personnes sont assez incisives, toujours dans un esprit satirique et humoristique. Ainsi, la police, les riches, les femmes, les étudiants, les Belges, les touristes, les académiciens ou même les lecteurs en prennent un peu pour leur grade. Et la liste que nous proposons ci-après n'est évidemment une nouvelle fois pas exhaustive.

Dans Quatrième étage :

- Ainsi, Serge, suite à sa rencontre avec la « fliclady » (qu'il rencontre lors de l'accident mortel de Toni), pense à la police, notamment aux policières, en ces termes :

Un instinct de femme aurait peut-être suffi, quoique c'est le genre d'instinct qu'on doit leur raboter dans les écoles de flics, pour en faire des petits mâles teigneux en escarpins à talons plats. Peu importe, l'essentiel c'est qu'elle n'ait rien flairé du tout et qu'elle soit sortie rejoindre son partenaire. Elle a trottiné dans ses souliers tartes, avec sa jupe bleue comme un veston de croque-mort... (*Étage*, p. 19)

- L'académicien dans *Bruxelles insurrection* :

[o]r, les académiciens, c'est tous des vieux. Sans doute que la dégénérescence des cellules et les troubles de locomotion sont des critères d'accès à la profession. [...] C'est vrai qu'eux, sous la coupole, ils ne causent plus, ils radotent. Et ils tirent des manches de veston en espérant qu'on tirera les leurs plus tard. Ou celles de leur cercueil. Parce que les Immortels, c'est bien connu, ils ne bossent pas pour leur ego, c'est juste pour la postérité. Ou la « poussière », va savoir. [...] [c]ette confrérie de ronfleurs qui s'éveillent péniblement à la fin des speeches pour applaudir ou tousser leur dentier. (*Playmobiles*, p. 49)

Notons que dans cet extrait, c'est l'institution de l'Académie et les règles qu'elle impose qui sont critiquées et moquées.

- Monsieur Morgen, riche propriétaire parmi d'autres dans le monde dystopique qui est décrit, par la radinerie (*Étage*, p. 21) et la méchanceté qui lui collent à la peau et qui n'ont aucune limite lorsqu'il s'agit d'inciter Thomas à trouver un moyen de payer le loyer ou d'enfoncer le couteau dans la plaie en ce qui concerne Marie :

[...] vous auriez certainement pu leur montrer comment dormir à deux dans la baignoire ! (*Étage*, p. 28)

Je comprends que votre femme soit malade dans un taudis pareil. (*Étage*, p. 28)

- Référons-nous également à ce que pense Serge des étudiant(e)s. Lorsqu'il cherche à connaître des informations sur Louise en scrutant son appartement, il conclut qu'elle n'est sans doute :

[...] pas étudiante (aucune trace de bouquins emmerdants dans sa bibliothèque pas de bureau encombré de classeurs et de photocopies) (*Étage*, p. 82)

- La classe favorisée, celle des nantis, des financiers, vivant dans le monde « d'en haut » et ne pensant qu'à son profit personnel :

[...] on se parle en angliche ou en commertz, dans ces langues de clous et de chèques, qui ne connaissent ni le mot plaisir ni le mot déféquer mais proposent pas moins de septante synonymes pour vendre, acheter et exceptionnel. (*Étage*, p. 22)

- Serge est assez critique en ce qui concerne « la Belgique » et les Belges :

Belle vitrine pour un pays à la monarchie moribonde. Faudra pas s'étonner que les touristes colportent sur notre dos les pires atrocités, par exemple, que, pendant que nos souverains posent pour des calendriers muraux, on laisse des gosses en pierre se soulager à poil au coin des rues, au vu et au su de tous, sous la protection de la police ou de la gendarmerie. (*Étage*, p. 130)

Dans Nous sommes tous des playmobiles :

- La description des touristes japonais, américains et russes est courte, mais particulièrement amusante et grinçante :

Les Japonais, par exemple, ils sont toujours en groupe, une heure d'arrêt entre Bruges et Paris, le temps d'acheter des pralines et un cache-pot en dentelles. Les autres restent un peu plus longtemps. Les Américains avec leurs casquettes ridicules et leurs guides touristiques plus épais que des bottins de téléphone, les Russes et tous ceux de l'État dans l'Est dans leurs vestes en cuir et leurs bottes démodées. (*Playmobiles*, p. 34)

- Dans la nouvelle *Bruxelles insurrection*, Manuel et Pierre se moquent de façon très satirique des lecteurs en décrivant les bouquinistes autour de la place Anneessens :

C'est le souk des lecteurs en tout genre, on y croise aussi bien le maniaque qui ne bouffe que de l'Harlequin que le vieux qui se roule les « Historia » serrés dans les toilettes pour assouvir ses rêves érotiques inspirés par les moustaches de Pierre Bellemare. Il y a aussi les pète-sec qui n'achètent que les millésimés, les raretés, les reliures pleine peau et les exemplaires autographes... (*Playmobiles*, p. 51)

- L'académicien dans *Bruxelles insurrection* :

Or, les académiciens, c'est tous des vieux. Sans doute que la dégénérescence des cellules et les troubles de locomotion sont des critères d'accès à la profession. [...] C'est vrai qu'eux, sous la coupole, ils ne causent plus, ils radotent. Et ils cirent des manches de veston en espérant qu'on cirera les leurs plus tard. Ou celles de leur cercueil. Parce que les Immortels, c'est bien connu, ils ne bossent pas pour leur ego, c'est juste pour la postérité. Ou la « poussière », va savoir. [...] [c]ette confrérie de ronfleurs qui s'éveillent péniblement à la fin des speeches pour applaudir ou tousser leur dentier. (*Playmobiles*, p. 49)

5.3.3. Des œuvres réalistes, voire naturalistes

Dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, *Quatrième étage* et *Nous sommes tous des playmobiles*, le lecteur un minimum averti ne peut que se rendre compte qu'il est face à une

[reprise d'] une bonne partie des codes du genre populaire qui fit les beaux jours de la littérature du XIX^{ème} siècle, les détournant parfois avec humour afin d'en décupler les effets et livrer par la même occasion une thèse sociale approchant celle des grands auteurs réalistes. (*Homme*, postface, pp. 343-344)

5.3.3.1. Ce qui est certain, c'est que

[c]hez Ancion, on est toujours du côté du faible, de l'écrasé par la vie et le système. En effet, sa prose [...] se départit rarement d'une critique en règle de ce qui, dans la société, asphyxie un peu plus le malchanceux de l'existence. N'est-ce pas dans ses nouvelles qu'on kidnappe à tour de bras, pour leur faire payer leurs torts, les académiciens et les hommes d'affaires ?

Les ordures de *Quatrième étage* sont tous ceux qui ont du pouvoir sur les autres, et qui en abusent – forcément, puisque chez Ancion, le pouvoir d'un homme sur l'autre n'est jamais légitime et ne génère que l'injustice et la souffrance. (*Étage*, postface, p. 210)

Les deux romans et le recueil de nouvelles sont tous trois engagés à la manière des romans français réalistes, voire naturalistes, du XIX^e siècle. Ainsi, *L'Homme qui valait 35 milliards* est une sorte de « micro-Comédie Humaine de l'époque post-industrielle » (*Homme*, postface,

p. 338) dans laquelle Nicolas Ancion dénonce la délocalisation et certaines décisions politiques. Dans *Quatrième étage*,

[...] la société a besoin d'être changée. Les gens souffrent et ne communiquent plus entre eux. [...] [O]n doit se mentir pour supporter l'existence. Tout se rapporte à l'argent, qu'on n'a jamais en quantité suffisante. [...] C'est le monde après la chute. [...] la vie y est si horrible, que le narrateur [...] va tenter de trouver du sens. (*Étage*, p. 212)

Enfin, ce qui fait le cœur de *Nous sommes tous les playmobiles*, ce sont les inégalités sociales, la société à deux vitesses. Tout comme dans les autres œuvres d'ailleurs, ce sont elles qui occupent également la place centrale de la critique. Les trois œuvres de Nicolas Ancion, comme celles de Zola, de Balzac, mettent en lumière les mécanismes qui régissent toute activité humaine : la toute-puissance de l'argent, de l'élite, l'influence du milieu dans lequel chacun évolue. Et tout comme les écrivains réalistes, Nicolas Ancion porte un regard de sociologue sur son temps, il fait la part belle à la psychologie de ses personnages qu'il étudie de manière très précise et subtile. Les mondes qu'il décrit sont tantôt réalistes, tantôt légèrement hors norme, mais toujours plausibles. C'est le monde plus vrai que nature, ancré dans une réalité dénuée d'idéalisme.

5.3.3.2. Les thématiques communes à la littérature réaliste du XIX^e siècle

Dénonciation d'une société socialement inégale

Dans *Quatrième étage*, la ville dans laquelle évolue les personnages est décrite ainsi :

C'est une ville à deux vitesses dont on a perdu l'embrayage. Dans le haut, les commerces, les quartiers d'affaires, de planification politique et de communication. On y court en cravate, les dents blanches et la retraite assurée, on y parque son automobile shampooinée, entre deux hôtels de luxe. On y achète un appartement au prix d'un palais, on y mange du pain aux vingt-six céréales triées par des enfants pauvres dans des pays lointains. On y voit les plus grands de la planète, et les plus débrouillards, manger des assiettes presque vides pendant des heures interminables. Dans le bas, on se loge les uns sur les autres, on habite comme on peut, moitié camp de réfugiés moitié poulets en batterie. On cherche du travail qui n'existe plus et du plaisir qui ne vient jamais. On attend que le monde change mais il est chaque jour pareil. Les grands soirs, on rêve de révolution et on vide un casier de bière. On compte ses sous, on met deux couvertures pour avoir plus chaud et on mange de la viande une fois par semaine. On profite des promotions au supermarché, on achète à crédit et on passe sa vie à ne pas rembourser. On voudrait sortir de là, mais on a déjà eu tant de mal à entrer dans le rang qu'on se tient à carreau. (*Étage*, p. 25)

La question des inégalités sociales et de la toute-puissance de l'argent est aussi le thème central de *L'Homme qui valait 35 milliards*. Richard s'adresse d'ailleurs à Mittal en ces termes révélateurs :

Alors, pourquoi faites-vous différemment des autres ? Vous distribuez des dividendes conséquents aux actionnaires alors que vous liquidez le personnel, que vous fermez les sites, que vous ne conservez la production que dans les pays les moins coûteux. (*Homme*, p. 21)

Et il poursuit :

[...] c'est l'essence même du fonctionnement de l'entreprise privée, il faut rétribuer les actionnaires. Si vous voulez créer de la valeur, il faut que vous démontriez de façon permanente que vous pouvez générer des dividendes...

[...] dans le cas du groupe que vous dirigez, les actionnaires en question, c'est vous en bonne partie. [...] Les dividendes ont surtout pour effet de rétribuer grassement votre patrimoine et celui de votre famille. (*Homme*, pp. 21-22)

Les gros profitent sur le dos des petits qui trinquent.

5.4. Dénonciation du mépris des classes supérieures envers les classes inférieures

Le mépris de la classe « supérieure » envers les moins nantis se fait ressentir au niveau des moyens financiers (qui impactent évidemment d'autres domaines, comme celui de la santé, par exemple), mais aussi à celui du statut professionnel et du langage. Le mépris des nantis envers les classes populaires se fait également ressentir dans le fait que les premiers restent sourds aux soucis ou aux appels à l'aide des dernières.

Dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, par exemple, quand Richard tient à Mittal un discours poignant et humaniste sur le manque de considération de ce dernier pour ses travailleurs, le grand patron a « l'impression d'être englué dans une conversation désagréable avec un syndicaliste borné » (*Homme*, p. 23). Richard constate ce dédain et lui rétorque alors :

Appelez-moi Trou-du-cul, ce sera plus sincère, Mittal. Quand vous me donnez du monsieur, je n'entends que votre condescendance et votre sens de la flatterie fort aiguisé. Tout ça, ce n'est que de la surface. J'ai l'impression que Trou-du-cul est plus approprié pour révéler votre pensée profonde. (*Homme*, p. 41)

Six mois de fermeture, c'est une façon polie d'annoncer que tous les efforts consentis, toutes les couleuvres qu'on t'a fait avaler l'une après l'autre, ont été des sacrifices inutiles, des victoires sans enjeu. (*Homme*, p. 49)

Richard compare également les difficultés rencontrées par les travailleurs de la sidérurgie avec celles rencontrées par les mineurs, qui boivent du péket pour tenir le coup face à la pénibilité de leur activité professionnelle... et « [l]'industriel n'écoute pas » (*Homme*, p. 37). Cette indifférence, sans doute la pire des mépris, c'est exactement ce qui habite Mittal et révolte Richard.

Dans *Quatrième étage*, Morgen reste sourd aux suppliques de Thomas. Les exemples ne manquent pas.

Quant aux personnages de *Nous sommes tous des playmobiles*, pensons à Pierre et Manuel qui ne supportent plus la condescendance de ceux qui font et défont la langue sans penser aux difficultés qu'ont d'autres à la maîtriser (« Liberté à la langue » [*Étage*, p. 74] ; « Tu peux leur dire, Popaul, tu DOIS leur dire que ça bouge dans les quartiers » [*Étage*, p. 66]), à Andrzej qui se venge à sa façon des touristes fortunés qui visitent Bruxelles, ou encore au petit cadre d'une grande enseigne de supermarché qui découvre un atelier clandestin, le dénonce et finit par vouloir et devoir changer de travail, ne supportant plus de travailler pour des esclavagistes, etc.

5.5. Dénonciation de la pénibilité du travail et de l'exploitation des masses défavorisées

Un lien peut être établi entre les monuments littéraires réalistes du XIX^e siècle français, comme *Germinal* d'Émile Zola et les trois œuvres de Nicolas Ancion.

Ainsi, dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, le péket est l'accessible bouée à laquelle les ouvriers s'accrochent désespérément pour éviter de se noyer complètement, les personnages en font eux-mêmes la comparaison :

Quarante-deux degrés et un arrière-goût de sidérurgie. C'est ça qu'on buvait avant de descendre dans la mine, ça qu'on buvait aux enterrements pour oublier qu'on allait y passer un jour ou l'autre de toute façon, problèmes pulmonaires, éboulements ou coup de grisou. C'est ça qu'on buvait aussi les jours de fêtes pour être saoul avant que le portefeuille ne soit vide. La tradition est restée dans les aciéries. (*Homme*, pp. 36-37)

Quant à Richard, il souligne ironiquement l'injustice que fait subir Mittal, grand bourgeois, aux ouvriers qui travaillent pour lui :

Au fond, monsieur Mittal, si je suis bien le fil de votre pensée, il n'y a rien de déshonorant à bâtir sa fortune sur le dos de milliers de gens qui se crèvent au boulot et d'utiliser le fait qu'on emploie des milliers de personnes comme argument pour obtenir systématiquement des passe-droits face aux législations du monde entier ? Dans le fond, ce n'est pas un sens des affaires hors du commun, que vous possédez, c'est surtout un sens de la morale particulièrement cynique. Tout pour votre intérêt personnel et juste ce qu'il faut de discours pour enrober tout cela sans paraître trop choquant... (*Homme*, p. 28)

Il poursuit en décrivant le travail ingrat, abêtissant et extrêmement risqué des ouvriers de la sidérurgie comme pouvait l'être et l'est encore le travail dans les mines :

[...] c'est un travail propre, propre à vider le cerveau, à laminer la volonté, tu passes huit heures d'affilée à débarder des bobines d'acier et tu n'as pas une minute à toi pour penser, tu dois rester concentré, porter l'attention sur chacun de tes gestes, les quelques tonnes d'acier qui pendent au milieu de ton pont peuvent écraser n'importe quel ouvrier en un instant... ça ne rigole pas, ça verse une prime à la veuve et aux orphelins ; dans le meilleur des cas, le syndicat y ajoute une gerbe et la présence d'un ou deux cadres de la fédération aux côtés des ouvriers, le jour de l'enterrement. (*Homme*, p. 44)

Cette prise de position décrit à quel point tout individu peut être insignifiant et pose déjà en ces termes l'idée de la contingence de l'existence sur laquelle nous reviendrons dans la suite de l'analyse. Un ouvrier est mort... Le temps de faire preuve d'un peu de compassion hypocrite et... au suivant. Ce constat ne peut évidemment qu'être rapproché de celui fait par Zola dans *Germinal* deux siècles auparavant. Or, face à ces actions, l'opprimé a souvent tendance à penser qu'il n'a pas d'autre choix que celui de se laisser faire : « On est comme ça, dans ce monde de fous, on a moins peur de ses propres bourreaux que de la révolution qui mettrait fin à leur règne. » (*Homme*, p. 139) Cependant, la révolte reste possible, nous le verrons...

Richard ne ménage en tout cas pas Mittal lorsqu'il le met face à ses agissements qu'il juge révoltants :

La crise financière, à mon avis, c'est surtout pour vous une belle opportunité pour accélérer les grandes manœuvres de licenciement... (*Homme*, p. 98)

Vous avez nommé votre fils directeur financier de votre empire, vous avez marié votre fille à un brillant homme d'affaires indien, vous avez dépensé pour la cérémonie de mariage plus d'argent que mes descendants n'en gagneront sur trois générations. Nous partageons la même planète, respirons le même air mais les points communs s'arrêtent là, à mon avis. (*Homme*, p. 31)

Pour Mittal, en effet,

[I]a seule réalité qui l'intéresse, c'est une course entre milliardaires, pour savoir qui sera le plus riche, le plus vite et le plus longtemps, c'est une course contre lui-même, pense-t-il, il ne cherche qu'à augmenter son profit et sa fortune, mais c'est une course contre chacun de nous car cette fortune et ce profit ne se créent pas par miracle, ils s'arrachent avec violence, une violence faite à tous ceux, comme vous, comme moi, qui sont victimes d'un jeu qui les dépasse et, surtout, voudrait se passer d'eux. (*Homme*, p. 199)

Dans *Quatrième étage*, le vieux Morgen extorque ses locataires, mais aucune gêne ne l'étouffe lorsqu'il est question d'aller encore plus loin. Lui qui souffre de solitude propose à Thomas un arrangement pour le règlement de l'une ou l'autre créance si ce dernier lui permet de coucher une nuit aux côtés de Marie (*Étage*, p. 111). Marie et Thomas font en réalité partie de ces gens lucides

[...] qui grouillent dans les quartiers de la ville basse [et] ne sont pas nés dans la misère. Ils ont connu l'abondance, ils la voient encore sur les écrans, dans les feuilletons et les séries, ils l'espèrent dans les jeux à gratter, sans plus vraiment y croire. Chaque jour qui s'écoule lentement les éloigne un peu plus du confort élémentaire. En un an, le prix du pain a quadruplé. Les fruits sont impayables pour les ménages, surtout pour les familles nombreuses, réduites à gaver leurs enfants de chips et de burgers. (*Étage*, p. 68)

Morgen croit donc qu'il peut les exploiter, leur faire miroiter quelques avantages et plaisirs passés. Thomas, lui, reste digne dans l'épreuve et remet en place le propriétaire véreux.

Manuel, dans la nouvelle *Bruxelles insurrection* de *Nous sommes tous des playmobiles*, montre qu'il refuse de perdre sa dignité face à l'académicien qui reste sourd à sa détresse : « [j]e

ne t'aurai sans doute pas convaincu, mais ton endoctrinement et ta propagande n'ont jamais marché sur moi non plus. On est quittes. » (*Playmobiles*, p. 72) Ainsi, les deux kidnappeurs n'ont rien à proprement parler contre Popaul l'académicien, mais plutôt contre l'institution qui fait peser une chape de plomb sur la majorité des gens qui ne maîtrisent pas la langue, créant chez certains d'entre eux un véritable traumatisme et une terrible honte (*Playmobiles*, p. 54). Quant au personnage principal de la deuxième nouvelle du même recueil, il découvre abasourdi l'existence d'un atelier clandestin constitué de pauvres migrants exploités par les gros bonnets de sa firme. Cette découverte va changer totalement son existence tant professionnelle que privée. Comment rester digne en acceptant de faire partie des rouages d'un système qui exploite d'autres individus, tout cela pour le sacro-saint argent ? Impossible !

5.6. Une sensibilité identique dans le traitement du langage

En plus des thèmes récurrents, une des caractéristiques d'une œuvre réaliste du XIX^e siècle est l'emploi d'un langage particulier susceptible d'accentuer l'effet d'une immersion au sein d'un milieu social, professionnel, etc. Nicolas Ancion tente de rendre compte de cette immersion par certains choix linguistiques, notamment dans le but de simuler une forme d'oralité : le non-respect des négations, l'emploi d'un vocabulaire prosaïque voire argotique, d'expressions empreintes de grossièreté, de marques d'oralité, de belgicisms, etc.

6. L'importance des descriptions

Chez les réalistes, les descriptions revêtent d'autres fonctions, notamment celle de donner des informations sur les personnages, leurs caractéristiques et leur personnalité. Les descriptions chez Ancion en disent souvent long sur les personnages et leurs situations. Ces descriptions, souvent étonnantes et percutantes, sont extrêmement visuelles.

6.1. Des œuvres surréalistes

L'intérêt de lire et de travailler en classe ces trois œuvres de Nicolas Ancion tient au fait, qu'elles possèdent des caractéristiques humanistes, comiques, réalistes (voire naturalistes). Or, *Nous sommes tous des playmobiles*, *Quatrième étage* et *L'Homme qui valait 35 milliards* ont également des traits spécifiquement surréalistes. Dans ses écrits, l'auteur belge fait en effet également du « surréalisme à la sauce belge (au sens le plus noble du terme) » (*Homme*, postface, p. 337). Il n'est ainsi pas anodin que Tristan Tzara soit cité dans *L'Homme qui valait des milliards* (*Homme*, p. 147).

Ce qui fait l'ADN d'une œuvre surréaliste¹⁰, c'est la subversion, la provocation et la désacralisation. Le projet surréaliste a pour but la transformation du monde et les productions surréalistes, pour la plupart, ont pour base de création de nombreux procédés ludiques, notamment celui de l'écriture automatique.

Ceux-ci sont présents dans les trois ouvrages de Nicolas Ancion qui se fait l'héritier des grands artistes de ce mouvement. Ses trois écrits mettent en scène des personnages en révolte contre l'ordre établi, révolte qui passe aussi par des procédés stylistiques subversifs ; ils mettent au centre des préoccupations le rêve et le hasard ; ils font la part belle à l'humour à travers le langage et des situations loufoques, voire totalement burlesques.

¹⁰ Voir aussi DELAYE Laura, *Le Surréalisme. Carnet pédagogique*, p. 9. Disponible sur le site *Espace Nord*. URL : <https://www.espacenord.com/fiche/carnet-pedagogique-sur-le-surrealisme-2/> (2/06/2022).

6.1.1. La révolte face à l'ordre établi

Comme il est précisé dans le dossier consacré au surréalisme, « progressivement, en s'alimentant chez les dadaïstes, les surréalistes contestent l'ordre établi, les lieux communs, le quotidien¹¹ ». Or, Nicolas Ancion utilise ses personnages et ses intrigues pour dénoncer et critiquer ce qu'il estime ne pas fonctionner dans la société. Nous le verrons de manière plus approfondie en envisageant l'approche existentialiste de ces trois œuvres et nous l'avons vu en relevant les points communs avec la littérature réaliste du XIX^e siècle, Nicolas Ancion met au centre de ses récits des personnages qui se révoltent consciemment ou non contre la contingence de l'existence, la routine, les inégalités sociales, l'injustice, etc. D'autres protagonistes ont pour dessein de changer le monde, comme Octavio qui l'exprime sans détours dans *L'Homme qui valait 35 milliards* (*Homme*, p. 89), ou encore Richard qui plaide dans ce sens :

Non. Ici, on ne reste pas assis sur son casier de bière à attendre que le monde change ! On se lève de sa chaise et on lui remodèle la face, à coups de barres de fer s'il le faut ! (*Homme*, p. 202)

Dans *Quatrième étage*, c'est un monde à deux vitesses, celui des nantis d'un côté et celui des pauvres de l'autre, celui des cruelles et injustes inégalités, qui est décrié. Ce refus des inégalités sociales, des injustices et de l'ordre établi s'exprime tout autant dans *Nous sommes tous des playmobiles* à travers des personnages qui se révoltent contre, entre autres, un atelier clandestin, la figure de l'académicien élitiste, l'autorité du petit chef/patron méprisant, le mariage étouffant, la situation précaire des immigrés, l'hermétisme des maisons d'édition, le métro-boulot-dodo, etc.

« Indissociable de la révolution sociale, la révolte artistique distingue le surréalisme des écoles littéraires et artistiques traditionnelles¹². » Nicolas Ancion suit ce mouvement et chamboule, à sa manière, le roman traditionnel. Et ce, principalement à travers l'usage transgressif qu'il fait de la langue : soit par la critique de certains de ses usagers, soit dans le choix des mots, dans les expressions ou les figures précisément choisies, semées à longueur de pages, souvent teintées d'humour et qui font mouche à chaque fois. Ainsi, pour ce qui est du premier point, dans *Quatrième étage*,

Serge est effaré par la suffisance et le jargon creux que l'agent de police tire de sa formation universitaire. [...] Serge est positivement scandalisé par l'attitude supérieure (malgré leur incompetence) de ceux qui ont une foi inamovible en l'intellect pur, en la spécialisation, en les mots. (*Étage*, postface, p. 211)

Nicolas Ancion critique, sous les traits de son personnage, ces intellectuels qui se croient détenteurs du savoir des mots ou qui en ont la charge officielle, comme l'académicien méprisant de la nouvelle *Bruxelles insurrection* auquel l'un de ses kidnappeurs demande : « [...] qu'est-ce qu'une *foufoune* ? Hein, qu'est-ce que c'est ? » (*Playmobiles*, p. 55) ; avant d'ajouter, quelques pages plus loin, évoquant ce monde à part :

Tous ces costardeux du Palais des Cacadémies, ils ne l'ont jamais vu le surréalisme. [...] Ah non, bien sûr, le surréalisme, c'est un mouvement, c'est une époque. [...] nous on vous prépare un cadavre des plus exquis. (*Playmobiles*, p. 69)

Remarquez la référence au cadavre-exquis.

Nicolas Ancion opère une forme de mise en abîme dans ces trois œuvres en ce qui concerne le langage, puisqu'il critique le traitement de ce dernier par l'ordre établi dans le domaine, tout en bousculant lui-même le langage de ses romans et de ses nouvelles. Le sarcasme et l'ironie sont omniprésents. Les règles du langage explosent en mille morceaux, la langue de bois n'a pas sa place et cède devant le franc-parler parfois teinté d'humour noir.

¹¹ *Ibid.*

¹² Paul ARON et Jean-Pierre BERTRAND, *Les 100 mots du surréalisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2010 (dans <https://www.espacenord.com/wp-content/uploads/2020/11/cp-surrealisme.pdf>, p. 9).

L'originalité linguistique de Nicolas Ancion tient non seulement dans ce traitement bien particulier des mots, mais également et surtout dans le fait que ces expressions revêtent un caractère poétique. « N'y a-t-il pas chez lui, et à sa manière propre, un peu du vieux projet surréaliste : la révolution par l'explosion verbale, par le rêve et la poésie ? » (*Étage*, postface, p. 212). Ainsi, les surréalistes aiment à recycler les expressions trop usitées, l'auteur belge aussi. Les surréalistes aiment à donner une force particulière à la comparaison, Nicolas Ancion aussi. Les trois œuvres fourmillent d'exemples :

Dans quelques heures, tu seras à l'art contemporain ce que les plats préparés pour micro-ondes sont à la gastronomie : une révolution de merde. (*Homme*, p. 146).

Enfin, tout comme les surréalistes l'ont fait avant lui, en plus de mettre à mal l'ordre établi et les règles en tout genre, Nicolas Ancion n'hésite pas à poser la question de la place de l'art dans la société et du travail de l'artiste, de son but et de son utilité. Ainsi, Richard, dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, s'exclame : « L'art, c'est la vie, putain ! » (*Homme*, p. 73). Le même Richard qui

[...] est occupé à coller des préservatifs sur le réservoir d'une Harley-Davidson noire – c'est sa contribution à une exposition collective dans une galerie branchée d'Anvers sur le thème de la crise pétrolière –, lorsque le téléphone le réveille. (*Homme*, p. 62).

Le sous-entendu ironique sur le métier d'artiste est plus que perceptible dans ce passage, métier qui semble être devenu collectif, comme en appelaient les surréalistes pour qui « la spontanéité et les créations collectives remplacent l'individualisme et le génie du créateur¹³ ».

Pour se sortir de ce marasme dont il a bien conscience, Richard propose alors un retour à la lutte première des surréalistes : l'art doit revenir à tous et servir une cause, celle des plus faibles. Ainsi, son ami Léon l'encourage dans ce sens :

- Il faut avoir les couilles de sortir l'art des placards où il s'est calfeutré. Il faut l'amener sur la place publique, là où les gens vivent, bouffent, travaillent.
- Et crèvent de trouille à cause de la crise...
- Ben oui, c'est dans ce monde-là qu'on vit, c'est pour ce public-là que tu dois créer, pas pour le député provincial. Je suis sûr que tu peux trouver une meilleure idée. (*Homme*, p. 74)

La vraie solution, c'est d'amener l'art vers les gens et pas les gens vers l'art. (*Homme*, p. 75)

L'art ne doit pas rester aux mains de ceux qui ont l'aisance matérielle, il doit être partagé par tous. Par tous ? Surtout par ceux qui en ont besoin, ceux pour qui le sens des choses peut encore changer et modifier le cours de l'existence. (*Homme*, p. 81)

Le kidnappeur de Mittal s'emporte sur le grand patron de manière passionnée en lui disant que :

Si vous ne connaissez pas Beuys, j'imagine que vous connaissez encore moins Chris Burden... On ferait bien de rendre les cours d'histoire de l'art obligatoire dans les MBA ! Quand on pense qu'il n'y a que des gens de votre trempe qui ont les fonds nécessaires pour acheter des œuvres d'art, on comprend que le marché noir soit envahi par des œuvrettes sans saveur, qui sont juste le fruit d'une bonne idée marketing. (*Homme*, p. 187)

Il insiste par la même occasion sur l'idée que l'art est à nouveau aujourd'hui réservé à une élite qui ne l'apprécie pas pour les bonnes valeurs, mais pratiquement avant tout comme un investissement financier. Évidemment, l'idée de kidnapper la quatrième fortune du monde pour obtenir un poste de professeur à l'Académie est elle-même également surréaliste.

Les réalisations surréalistes tiennent également dans le détournement des objets du quotidien ou d'une œuvre célèbre, avec pour volonté de désacraliser les chefs-d'œuvre. Dans *Nous sommes tous des playmobiles*, de nombreux objets du quotidien sont utilisés ou détournés pour bouleverser complètement l'action. Prenons les exemples suivants pour illustrer nos

¹³ Paul ARON et Jean-Pierre BERTRAND, *op. cit.*, p. 9.

propos : le repris de justice qui se sert de la trancheuse de l'imprimerie comme arme contre son chef, les kidnappeurs de l'académicien qui lui font lécher un dictionnaire, le robot de cuisine qui sert à tuer la femme du héros dans la nouvelle *Moi, je dis qu'il y a une justice*, etc. Grâce à ces recours saugrenus à des objets banals, le lecteur du recueil des nouvelles *Nous sommes tous des playmobiles* porte une attention nouvelle aux objets qui l'entourent, ces objets tellement habituels que plus personne ne les remarque. Leur utilisation surprenante et inattendue leur rend toute leur importance. Même constat dans *Quatrième étage* où des macaronis au fromage, des toilettes, un chemisier griffé fonctionnent comme un effet papillon pour faire avancer l'intrigue. Dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, Richard fait également référence aux objets du quotidien, trop souvent dévalorisés :

Ça me fait immédiatement penser aux *ready-made* de Duchamp, poursuit Richard. Signer un urinoir, n'est-ce pas la création ultime de valeur ? L'idée est déjà en soi incroyable mais si tu fais signer l'un des hommes les plus écoutés du monde, un entrepreneur alchimiste capable de faire de l'argent même avec de l'acier, tu décuples le principe, non ? (*Homme*, p. 104)

Il rend toute leur substance, toute leur magie et toute leur beauté aux objets et aux rencontres du quotidien en insistant sur les destinataires du beau que nous sommes tous :

[...] celui qui dit qu'il n'y connaît rien à l'art c'est qu'il ne connaît rien au monde, il suffit de regarder un arbre ou le soleil se coucher, écouter la baignoire se vider, une bûche brûler, c'est tout ça la beauté. Dans un musée, c'est à peu près pareil, c'est sauvage, indompté, la raison se sent mal, il faut déconnecter, s'amuser, et sentir, s'épuiser... est-ce beau, est-ce laid, c'est à nous d'en juger. (*Homme*, p. 169)

Notons que Richard, dans l'œuvre qu'il veut créer en « se servant » de Lakshmi Mittal, choisit de détourner une œuvre célèbre existante, de faire « avant tout un rappel de *You'll never see my face in Kansas City*, de Chris Burden » (*Homme*, p. 190). Il se sent obligé de l'ajouter et pense avec sarcasme que

[...] les amateurs d'art penseront que je fais une allusion à Félicien Rops, mais ça voudrait dire que je joue le rôle du cochon, ce qui ne m'amuse pas beaucoup. (*Homme*, p. 190)

6.1.2. La place de la femme

Chez les surréalistes, « [...] la rencontre de la femme est un moment magique qui peut entraîner la perte du sentiment d'identité¹⁴ ». La femme surréaliste révèle au poète le merveilleux dans le quotidien.

Elle est également une entité réelle et suscite l'amour vu par les surréalistes comme un véritable art de vivre capable de déposséder l'homme de lui-même¹⁵.

Dans les trois œuvres d'Ancion, nous retrouvons cette caractéristique de la femme tant chérie par les surréalistes, mais de manière très particulière et extrêmement subtile. Tant dans *L'Homme qui valait 35 milliards* que dans *Nous sommes tous des playmobiles*, aucun personnage féminin n'occupe le rôle principal. Cependant, les femmes bouleversent profondément chacune des intrigues et sont souvent l'élément perturbateur ou l'élément de résolution des histoires. Prenons pour exemple Nafisa qui, dans le roman, permet à Mittal de retrouver sa liberté. Ou encore, dans le recueil de nouvelles, Linda, qui est la raison pour laquelle son cousin Mario est tué ; la femme du banquier de la première nouvelle qui pousse le héros à commettre l'irréparable ; l'inaccessible Maryse qui hante les songes d'Andrzej et le pousse à agir, etc. Dans *Quatrième étage*, Louise/Marie sont vues par Serge/Thomas comme de véritables déesses qu'il convient de choyer, d'aimer, de respecter. Les moments passés à leurs côtés sont empreints de magie, de tendresse, de chaleur, de sérénité, parfois même de poésie.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*

Les femmes dans les trois œuvres étudiées transforment l'homme en bien pour certains, en mal pour d'autres. Elles les poussent en tout cas à agir et à se révolter face à leur existence pour la modifier.

6.1.3. Le rêve au centre de la création

La création littéraire et artistique des surréalistes est liée au rêve. Ce dernier permet, selon eux, de revoir notre rapport au monde. Pour Breton, le monde du rêve et le monde du réel ne font qu'un, le rêve est une attitude permanente devant la vie et, comme la révolution, source de liberté, puisqu'il permet d'explorer l'inconscient et le désir¹⁶.

Ainsi, dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, la révolte passe par

[...] un monde parallèle dans lequel tout est possible, y compris enlever le quatrième homme le plus riche du monde pour lui faire réaliser la copie d'œuvres d'art d'avant-garde. (*Homme*, postface, p. 337)

Et pour mener à bien sa révolution et la partager avec le plus grand nombre, Richard utilise le monde de la télé, qui « n'est pas la réalité mais l'illusion de la réalité. (*Homme*, p. 78)

C'est également le cas pour Andrzej, dans *Nous sommes tous des playmobiles*, qui rêve de sa vie avec Maryse qui lui permet de se révolter contre l'injustice de l'existence, Georges qui combat les dragons, ou encore Manuel et Pierre qui kidnappent un académicien pour se venger des diktats de ces tyrans de la langue. Sans oublier Thomas, dans *Quatrième étage*, qui fait oublier la terrible réalité qui le touche, lui et sa Marie malade, grâce à une histoire (la leur lorsqu'ils étaient jeunes et avaient tout pour être heureux) dont elle réclame sans cesse la suite.

6.1.3.1. Le jeu du hasard

Chez les surréalistes, le hasard est objectif. Cette association paradoxale ou oxymorique signifie que s'il est lié au merveilleux et à l'inconscient, le hasard des surréalistes se traduit par une attention particulière aux éléments du monde quotidien. Ce sont les pétrifiantes coïncidences que l'on trouve dans *Nadja* d'André Breton¹⁷.

Dans les récits étudiés ici, c'est aussi le hasard qui est à la base de nombreuses intrigues ou actions. Ainsi, dans *La tâche de sauce* du recueil *Nous sommes tous des playmobiles*, le cadre de chez Carrefour martèle sans cesse :

S'il n'avait pas été si tard, si les employés avaient encore été présents, si ma secrétaire avait encore été à son poste [...]. Si elle me l'avait dit en un autre lieu, à un autre moment [...]. On ne se sépare pas à soixante-cinq ans. [...] Si je n'avais pas divorcé moi-même, si Chantal ne m'avait pas quitté quatre ans plus tôt, si... [...] peut-être que j'aurais réagi autrement. (*Playmobiles*, p. 22)

Et s'il n'avait pas souillé sa chemise ? Quant à Yvon, dans la nouvelle *Haute pression*, il se demande :

Si j'avais fait demi-tour à ce moment précis, si j'avais soudain décidé de tout laisser tomber [...] tout aurait pu continuer comme avant. (*Playmobiles*, pp. 25-26)

Et que dire de Fabian qui tombe par hasard sur un manuscrit dans le métro, est ensuite renversé par Yvon qui, lui, finit par envoyer le fameux manuscrit, qui sera finalement publié par une maison d'édition, alors qu'il n'avait jusque-là essuyé que des refus. Dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, la rencontre entre Nafisa et Mittal est également fortuite. Sans parler du pauvre vendeur de supérette, sosie de Mittal, qui est enlevé par des ravisseurs particulièrement mal intentionnés et qui finissent par le tuer. Et que dire encore de Toni qui, dans *Quatrième étage*, se fait renverser par un bus (juste au moment où Serge attend qu'il lui donne son avis sur

¹⁶ Paul ARON et Jean-Pierre BERTRAND, *op. cit.*, p. 9.

¹⁷ *Ibid.*

l'existence éventuelle de la chance) ou de Serge qui rencontre Louise alors qu'il est envoyé pour réparer ses toilettes même s'il n'est pas plombier.

6.1.3.2. Les procédés stylistiques

Les surréalistes sont de grands spécialistes de l'utilisation d'un procédé stylistique également récurrent chez Nicolas Ancion : la métaphore. Or, cette figure de style

[...] repose habituellement sur l'analogie, en associant deux termes dont il est possible de justifier le lien. Chez les surréalistes, l'image poétique vise à surprendre pour enrichir l'imaginaire du lecteur. Elle vient de la conjonction absurde, inattendue et énigmatique de deux termes que rien, en principe ne devait rapprocher. En d'autres termes, il est difficile de dégager des points communs rationnels entre le comparé et le comparant. L'image surréaliste est donc l'élément régénérateur du monde¹⁸.

Les métaphores et comparaisons sont hautes en couleurs et font penser à certains discours dadaïstes, comme le *Manifeste Cannibale Dada* de Francis Picabia (lu par André Breton à la Troisième Soirée Dada au Théâtre de la Maison de l'Œuvre à Paris le 27 mars 1920). Nicolas Ancion, tout comme les surréalistes, s'amuse à remodeler des expressions communes afin de leur rendre une dimension poétique et de pousser le lecteur à y être à nouveau attentif.

Voici quelques-unes des expressions habilement détournées et teintées d'humour, souvent sarcastiques que nous avons pu relever au cours de nos lectures :

me mettre l'oreille dans la puce (*Playmobiles*, p. 127)

Je ne vais pas scier la branche sur laquelle je suis endormie (*Playmobiles*, p. 93)

Saint Michel a emporté mon père au paradis des fumeurs de fond (*Playmobiles*, p. 107)

regard de poisson rouge qui en a marre de l'eau (*Playmobiles* p. 118)

Un saule qui pleurait toutes les feuilles de son tronc (*Playmobiles*, p. 130)

J'étais plus malvenu qu'une perruque dans la soupe (*Étage*, p. 40)

Certaines sont des expressions prises au pied de la lettre, comme celle-ci : « retourner sa veste, plier bagage, baisser son froc, changer de chemise » (*Playmobiles*, p. 19).

Voici également quelques exemples parmi tant d'autres de métaphores et de comparaisons (voire d'allégories) à la sauce surréaliste de Nicolas Ancion qui peuvent déstabiliser le lecteur par ses associations étranges qui bousculent sa perception du monde :

l'éternel Adam armé de son pénis fait tourner l'univers. Ça, c'est pour la vitrine. Pousse la porte, viens voir l'intérieur de la boutique et tu découvriras qu'il y a toujours une Ève pour faire trimer l'Adam, ou pour le retarder dans sa quête formidable (*Étage*, p. 90) ;

la gueule comme une enclume et une haleine de poissonnier / le regard de morue (*Playmobiles*, p. 7)

Quelques claques qui s'envolaient, comme des canards au bord d'un lac / ça grattait comme des poux qui copulent sous un bonnet de Schtroumpf / comme un gamin de trois ans. Comme un Iranien nucléaire à un contrôleur de l'ONU. Comme un Américain à qui on demande de ratifier le protocole de Kyoto. (*Playmobiles*, p. 11)

Beau comme un chauffeur de tram par un après-midi de printemps (*Playmobiles*, p. 32)

vert comme un billard / cheveux bruns comme le sirop d'érable (*Playmobiles*, p. 36)

Le marbre s'est fait gris fumée (*Playmobiles*, p. 45)

Grille-pain dans la résistance (*Playmobiles*, p. 65)

regard de poisson rouge qui en a marre de l'eau (*Playmobiles*, p. 118)

Huilé comme un vélo d'appartement (*Playmobiles*, p. 137)

¹⁸ *Ibid.*, p. 10.

La matinée filait comme un bas de femme (*Playmobiles*, p. 162)
 yeux bleus comme un jeans (*Étage*, p. 8)
 comme des stalactites qui dégèlent au printemps au bord des toits (*Étage*, p. 9)
 limpide, transparente, comme du Sprite sans bulles (*Étage*, p. 10)
 Roger était une crème, une crème vanille avec le caramel et tout, mais une crème brûlée / des mots comme des couteaux (*Étage*, p. 15)
 des heures de silence immobile. Pire qu'une banque le week-end ou un cimetière en pleine nuit (*Étage*, p. 16)

6.1.3.3. Des situations surréalistes

L'Homme qui valait 35 milliards, *Quatrième étage* et *Nous sommes tous des playmobiles* mettent en place des situations et des réflexions surréalistes, dans le sens actuel du terme employé dans le langage courant, qui franchissent la frontière de ce qui peut être jugé comme étant « normal » pour passer du côté totalement absurde, voire burlesque. De nombreuses situations peuvent ainsi grandement déconcerter le lecteur.

Pensons, par exemple, à la scène dans *Quatrième étage*, dans laquelle Thomas doit faire une photo avec des serpents au fond d'une sinistre camionnette pour obtenir un peu d'argent et apporter de quoi manger à Marie. Ces serpents sont probablement une allégorie ou une métaphore d'une réalité qui semble affligeante et douloureuse pour Thomas et pour laquelle Nicolas Ancion laisse libre cours à l'imagination du lecteur (*Étage*, pp. 63-64). Quant à la situation de destruction de l'appartement de Thomas et Marie, n'est-elle pas non seulement surréaliste, mais également tristement absurde ? Le chef de chantier annonce à Thomas :

Écoutez, mon gars, vous n'avez pas à vous inquiéter. Les travaux sont clairs. On abat le rez-de-chaussée et le premier étage. Dans deux jours, tout est fini. Mais on ne touche pas aux étages du dessus. Je ne vois pas pourquoi vous vous permettez de venir interrompre notre travail. (*Étage*, p. 168)

Ce pauvre Thomas (ainsi que Marie) doit partager son appartement avec des colocataires, issus d'un peu partout, pour pouvoir payer le loyer, ce qui l'amène à devoir gérer des situations cocasses, absurdes, burlesques :

Vous n'avez pas accès à la salle de bains à cette heure-ci, chuchote Thomas. Ce sont les d'Anchuso. Vous, c'est la nuit. Il faut que vous retourniez à la cuisine. (*Étage*, p. 54)

Thomas regarde sa montre. Bientôt onze heures. Quel jour de la semaine ? Quelle date ? Thomas n'est pas plus sûr. Il a revendu son calendrier perpétuel aux Varoum l'année précédente pour acheter des suppositoires à la cannelle. Ceux que Marie préfère. (*Étage*, p. 54)

Et que dire de l'ours empaillé d'Anne et de Monique qui a été offert à l'une des deux voisines par son mari décédé comme bague de fiançailles ? Dans *Nous sommes tous des playmobiles*, de nombreuses actions sont tout aussi absurdes. Pensons, par exemple, à la manière dont Pierre et Manuel torturent l'académicien et à la raison qui les a poussés à de tels agissements. Leurs revendications et leurs discours semblent absolument insensés, tout comme leurs actions (même s'elles tiennent finalement la route). Et le jeune homme, dans la nouvelle *Haute pression*, qui ronfle dans la voiture d'Yvon alors qu'il vient d'être renversé par ce dernier ? Lui-même, lorsqu'il reprend ses esprits, juge la situation absurde (*Playmobiles*, p. 147) : « Qu'est-ce que je fous ici ? [...] Bon, ben, j'ai l'impression que ça m'a fait du bien de pioncer un coup. Désolé d'avoir encombrer votre siège passager. » (*Playmobiles*, p. 153) Enfin, dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, non seulement le kidnapping opéré par le héros d'une des plus grosses fortunes du monde pour lui faire réaliser des « œuvres d'art » bien particulières est complètement surréaliste, mais voir la quatrième fortune du monde se retrouver prisonnière d'une telle situation est aussi complètement délirant (*Homme*, pp. 277-278).

Nicolas Ancion pousse l'absurde jusque dans les réflexions de ses personnages et narrateurs dont nous avons sélectionné quelques exemples :

[...] autour de la place Anneessens, tu trouves tout ce que tu ne cherches pas... (*Playmobiles*, p. 51)

Est-ce que Graham Bell aurait imaginé que la paresse humaine irait jusqu'à inventer des machines pour répondre à la place de l'homme ? Je ne crois pas. (*Étage*, p. 84)

Quand on perd les pédales, je connais un truc qui ne rate jamais : il suffit de s'accrocher au concret. La cave, par exemple. C'est tout simple. On ne peut pas la ranger ailleurs qu'au sous-sol. Même les architectes les plus avant-gardistes – et à Bruxelles, ils ne sont pas légion – n'ont jamais pensé à encastrer la cave dans le grenier ou à la faire trôner sur le toit des garages. Alors quand je suis descendu au sous-sol, j'avais de fortes chances d'y découvrir la cave. (*Étage*, p. 140)

L'insurrection avait commencé, mais personne ne l'avait remarquée. (*Playmobiles*, p. 76)

On raconte que certaines des plus grandes décisions de l'histoire humaine ont été prises dans les toilettes pour les hommes. Il faut croire que la station debout face aux urinoirs, la promiscuité virile et le partage du lavabo sont des facteurs décisionnels de première importance. On dit que la priorité de droite, la mise en place des congés payés et le renversement de Ceausescu ont été décidés dans des lieux d'aisance, une discussion informelle dans ces endroits confinés permettant enfin de déminer des situations qui semblaient jusqu'alors inextricables. (*Homme*, p. 121)

Désobéissance civile, façon Till l'Espiègle, tendance Robin des Bois. Pendre les riches pour distribuer leurs viscères aux pauvres. Glisser des brouettes d'excréments dans les coffres des banques. Raccourcir les cravates au coupe-haie sur les trottoirs de Wall-Street. Rouler en skate sur les comptoirs de marbre de la Banque nationale. Lâcher des sacs de puces dans les réunions de conseil d'administration des boîtes qui délocalisent. Injecter des souches de grippe porcine et d'encéphalite japonaise aux gestionnaires de fonds de pension et aux membres du groupe Bilderberg. Pimenter les jacuzzis des grands palaces avec de l'acide fluorhydrique et leurs bains turcs avec des effluves de monoxyde de carbone, comme dans les meublés pourris que leurs clients sous-louent aux clandestins. (*Homme*, p. 160)

Ça te dirait de transformer ton ancien patron en Schtroumpf ? (*Homme*, p. 162)

Les trois ouvrages de l'auteur belge ont bien pour dessein une remise en question de la société, bien que réalisée avec humour, sarcasmes et ironie. La critique de la société est également on ne peut plus surréaliste, absurde, voire burlesque. Richard, le personnage principal, ne dit-il d'ailleurs pas en expliquant ce qu'il envisage de faire en kidnappant Mittal :

Qui te parle d'être sérieux ? Justement, on doit faire ça en toute légèreté. (*Homme*, p. 106)

6.1.4. Des œuvres existentialistes

La question de la contingence de l'existence et de son absurdité chère aux existentialistes tels que Sartre et Camus est omniprésente dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, *Quatrième étage* et *Nous sommes tous des playmobiles*. La grande majorité des personnages des trois œuvres se retrouvent embourbés dans la routine de leur existence, tels des Sysiphe poussant leur pierre (métro, boulot, dodo) et, après une prise de conscience brutale, ils revêtent alors le costume d'hommes révoltés. D'un Meursault (relevons au passage dans *Quatrième étage*, p. 12, la référence à *L'Étranger* d'Albert Camus et à la célèbre phrase qui ouvre le roman : « Peut-être depuis l'enterrement de ma mère. Je ne sais plus »), résigné et acceptant l'inébranlable et inévitable contingence de l'existence, les héros d'Ancion ici rencontrés se transforment en Docteur Rieux prêts à prendre les rênes de l'action pour eux-mêmes ou pour tous (« Je me révolte, donc je suis, donc nous sommes », pourraient-ils dire) avec pour seule certitude que la mort viendra les délivrer.

6.1.4.1. Sysiphe... heureux ?

Les personnages principaux des ouvrages de l'écrivain belge sont des Sisyphe modernes, poussant leur pierre chaque jour sans y trouver véritablement de sens. Ils sont prisonniers de leur propre vie et de la société dans laquelle ils évoluent, des petites fourmis propulsées dans un univers qui les dépasse et les submerge, dans une existence contingente sur laquelle ils semblent résignés à n'avoir aucune prise. Jusqu'au jour où ils en prennent conscience et ne peuvent plus supporter leur situation de simples existants. C'est alors que le cycle de la révolte va pouvoir s'enclencher.

6.1.4.2. Thomas vit dans

Une ville de béton éclaté et de ferraille en rouille, que parcourent les regards vides et creux des travailleurs du jour. Ils sont des milliers à se presser le long des façades, le sourire éteint, les bras ballants, s'échappant d'une bouche de métro et de son haleine écœurante pour s'enfermer la journée entière dans des bureaux surchauffés. (*Étage*, p. 22)

Tandis que Serge se sent « tout petit, tout raté, un grumeau de farine dans la pâte à crêpe de l'univers, juste bon à chialer et à [s]e foutre en l'air » (*Quatrième étage*, p. 34), pensant :

[...] moi, l'éternité, je la trouvais sans la chercher, au bout des doigts, au quotidien, dans les bouchons, dans la file de pointage, à l'administration communale, au supermarché : à chaque fois, des petits bouts d'éternité toute simple, en vente libre, qui bouffent les nerfs, des petits bouts qui, mis l'un derrière l'autre, remplissaient déjà un sacré morceau de temps... (*Étage*, p. 36)

Ou encore :

J'ai dû quitter la pièce à un moment ou un autre. Je ne sais pas ce qui me déprime le plus, certainement les mensonges qui tentent de nous faire croire qu'autre chose nous attend au bout du compte. Autre chose que la mort, que l'ennui, que les années qui passent, comme les nuages, avec leur lot de pluie et de grêles, leur manière de couvrir le ciel et de cacher le soleil, leur désespoir gris interminable. Je crois que c'est de ce côté-là qu'il faut chercher le plus crasseux en l'homme, le plus minable, le plus humain ; tous ces projets qui n'aboutiront jamais, ces billets de Subito qu'on gratte comme des plaies, ces vacances au bout du monde qu'on ne paiera pas, ces histoires qu'on raconte au comptoir et qu'on n'a jamais vécues, ces femmes qu'on s'invente jusqu'à l'entrée de la tombe pour ne pas paraître puceau, ces bagnoles qu'on rêve de conduire sur des routes ensoleillées, ces boulots bien payés où l'on ne fout rien. Cela tourne autour de ça, la surface déprimante de la terre, ça se cache entre toutes ces carottes qu'on accroche au bout d'un bâton trop long pour mieux oublier que même ce bâton-là, c'est nous qui devons le porter, seul, à bout de bras, jusqu'à la fin de nos jours. (*Étage*, pp. 101-102)

Dans la nouvelle *L'échappée belle* du recueil, le héros souffre lui aussi de sa routine :

Je suis rentré à la maison, je n'avais qu'une envie, c'était de m'affaler devant le poste, de descendre deux bières et d'envoyer promener la planète entière jusqu'au lendemain... (*Playmobiles*, p. 129)

Il pense à sa femme avec laquelle il n'a aucune envie de partager son repas du soir, il déteste déjà l'idée « qu'elle [lui] serve les éternelles tomates farcies du mardi » (*Playmobiles*, p. 131). Cet homme ne trouve plus aucun intérêt ni aucun plaisir dans son existence insipide. Il pousse sa pierre qui a les traits de son supérieur, de ses clients, de ses vingt longueurs quotidiennes à la piscine et de sa femme qui lui prend la tête pour des banalités dès qu'il passe la porte d'entrée :

Cela faisait deux ans que son métier lui sortait par tous les trous : responsable de campagne pour de grands groupes pharmaceutiques, c'était encore plus pénible, après quinze ans de carrière, que la mine ou l'usine. [...] Son boulot le minait. [...] les journées lui semblaient interminables. (*Playmobiles*, p. 139)

Cette impression d'être embarqué dans un cycle routinier infernal se fait aussi sentir dans les moments les plus banals de l'existence que vivent les (anti)héros de ces récits :

Le jeudi soir, Nadine part à son club de gym, programme de remise en forme intensif suivi d'une soirée papote et de beuverie entre copines, histoire d'avoir des calories à perdre la semaine suivante et de revenir au même endroit recommencer le cycle. (*Homme*, p. 60)

Dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, Léon exprime sans détours la prise de conscience de sa routine mortelle :

Ta femme te tend la boîte à tartines, le thermos et les gants. Tu avales le café, tu saisis les clés de voiture sur le clou à côté de la porte d'entrée. Tu n'embrasses pas ta femme. Tu ne l'embrasses plus depuis si longtemps. Tu ne te souviens même plus du jour où tu as arrêté. On sait quand les choses commencent, on remarque rarement quand elles finissent. Tu fermes la porte derrière toi. (*Homme*, p. 15)

Notons que le rythme est ici très semblable à celui choisi par Camus dans *L'Étranger*, un rythme monotone et répétitif qui colle parfaitement à ce que vit le personnage. Au fil des pages, Léon poursuit son malheureux constat :

Tu habites le quartier le plus laid du monde, tu le dis souvent, tu te le disais déjà le jour où tu as emménagé avec ta femme mais tu croyais que c'était provisoire [...]. Chaque objet que tu rajoutais dans ta maison était un barreau de plus que tu scellais pour te garder de cette rue ouvrière. C'est ton coin de paradis, droit sorti de l'enfer que tu ne quittes même plus dès que tu rentres chez toi. [...] Tu as déjà pensé à te jeter dans la Meuse mais tu as des enfants. Tu rêves, tu rêves encore. Tu rêves toujours en allant au boulot, tu voudrais t'échapper mais tu ne le peux pas. (*Homme*, p. 27)

Dans la dystopie de Nicolas Ancion, une pensée existentialiste occupe aussi l'esprit de Serge lorsqu'il fait référence à Toni :

[...] j'allais tout de même pas commencer à raconter sa vie ; des types comme lui, il y en a des cents et des mille, on est tous pareils, au fond, des bras, des jambes, des ennuis qui s'accumulent, parfois une bonne nouvelle, un coup de bol, une affaire en or, puis fini le brillant, retour au gris terne, on continue, on prend les mêmes et on recommence. Est-ce qu'il y croyait, lui, à la chance ? (*Étage*, p. 13)

Les personnages du roman se rendent compte de l'insignifiance de leur existence à l'échelle de l'univers qui, lui, continuera à fonctionner avec ou sans eux. Serge s'interroge :

Peut-être que mon parcours de piéton l'intéressait, ce petit tracé de fourmi à la surface de la planète bleue, mon déplacement minuscule, vu de là-haut, ça devait ressembler au trajet d'un pépin de pomme sous le balai d'un éboueur. (*Étage*, p. 49)

Ce questionnement de l'individu face à son existence, enfermé, est repris dans *Nous sommes tous des playmobiles*, lorsque le vieillard dans la nouvelle *Mon secret* dit que « [d]e toute façon, moi, personne ne sait qui je suis. Je vaudrais moins qu'un poisson dans un aquarium. Et je le sais. C'est peut-être ça mon vrai secret » (p. 84). L'existence ne prendra fin qu'avec la mort, et parfois, comme dans le cas de Toni, sans prévenir :

[...] je ne me suis même pas dit que c'était une mort absurde et qu'on partait trop vite, j'ai juste revu sa tête de Toni, pareille à la tête qu'il avait toujours eue de son vivant. [...] il était trop tard, la mort était passée, comme un bus, il était trop tard, il n'aurait servi à rien de courir à l'arrêt. Après l'heure, c'est plus l'heure. La mort était passée et je ne l'avais pas regardée en face. (*Étage*, p. 178)

Les protagonistes des récits d'Ancion, qui ont de nombreux points communs avec le Meursault d'Albert Camus, se demandent tous quelles sont les raisons et l'intérêt de leur présence dans le monde ? Et la majorité d'entre eux conclut que nul finalement ne le sait :

– [...] Je voulais dire que les choses se passent de manière tellement bizarre que j'ai peur de ne plus bien comprendre du tout. Le monde et tout ça...
– C'est normal, tu sais, il n'y a rien à comprendre, il suffit de se laisser aller. Si tu réfléchis trop... (*Étage*, p. 190)

Pour Thomas, par exemple,

La seule chose authentique qui lui semble digne d'intérêt est l'amour qu'il éprouve pour Marie. [...] Il est blasé et dégoûté, semble indifférent à bon nombre de choses, ne faisant ses choix qu'au gré de l'instant présent. (*Étage*, postface, p. 214)

Ses considérations sont aussi perçues à travers l'histoire « de Serge, l'histoire d'un jeune homme très libre mais très malheureux, ne trouvant aucun sens à cette liberté... car tout est possible et rien n'est encore déterminé » (*Étage*, pp. 199-200). Serge, comme les autres personnages des récits dont il est question dans le présent dossier,

[...] se pose beaucoup de questions à propos de l'Homme. Son manque de curiosité affiché est un masque. Lui qui n'est jamais tout à fait sûr de prendre véritablement les décisions de ses actes, il veut comprendre : l'homme est-il oui ou non maître de sa vie ? (*Étage*, postface, p. 203)

De manière générale, tout comme la majorité de ceux des deux autres ouvrages,

[...] les personnages de *Quatrième étage* semblent n'avoir ni passé ni avenir, ils avancent et oublient, passent à autre chose, sans autre souci que le moment présent ; ils n'ont aucun projet à moyen terme, ils ne veulent qu'une chose : combler la faille minuscule de l'instant qu'on vit. [...] [P]our l'homme du présent, avant la mort, la mort n'existe pas. [...] Cette quête minutieuse de l'instant présent apporte beaucoup de bonheur aux personnages. (*Étage*, postface, p. 205)

| Pourquoi les êtres humains parviennent-ils toujours à compliquer les choses simples ? (*Étage*, p. 37)

Et pourtant, une prise de conscience aussi inattendue et brutale finit par entraîner « [u]ne nausée, un ras-le-bol » (*Étage*, p. 170) et provoquer la révolte... avant la mort. Le temps qui passe inexorablement tourmente les personnages : « C'est le drame de Thomas : on n'arrête pas le temps. » (*Étage*, postface, p. 217) Cette impossibilité d'arrêter le temps hante souvent l'esprit de Serge et de Thomas :

[...] quoi qu'on fasse, quoi qu'on raconte, l'avenir comporte au moins une certitude. Nous allons mourir. [...] Face à la mort, on ne peut opposer que nos petits moyens d'hommes. (*Étage*, postface, p. 206)

6.1.4.3. Vous reprendrez bien un peu de mauvaise foi ?

Dans ses récits, Nicolas Ancion envisage également, tout comme Sartre en son temps, la question de la mauvaise foi. Que faire de cette liberté totale qui nous est octroyée ? De nombreux personnages décident d'assumer cette liberté et la responsabilité de leurs actes qui en découle. Pensons notamment à Richard qui ne regrette en rien le kidnapping de Mittal, même si son dessein échoue. Ou encore à Nafisa qui assume le fait d'avoir quitté son emploi malgré sa naïveté, dont elle prend conscience quand elle se retrouve embrigadée dans un casting pour film porno. Dans le recueil de nouvelles, les personnages assument, pour une grande majorité d'entre eux en tout cas, leurs actes. Ceux-ci n'ébruient pas ce qu'ils pensent, mais font tout de même ce qu'ils veulent, tout en maintenant la tranquillité de leur conscience : le banquier dont les actions ont conduit à la mise à mort de sa femme ; le tueur amoureux de Linda qui liquide délibérément le cousin de cette dernière après s'être joué de lui dans l'unique but de vivre son histoire d'amour en toute quiétude (il ose même un trait d'humour : « ne jamais tuer par intérêt », [*Playmobiles*, p. 126]) ; le repris de justice qui blesse son chef et qui jouit de cette situation (lorsqu'il refuse de dire qui a griffonné dans les livres, c'est uniquement parce qu'il veut pousser à bout son chef et se faire virer) ; ou encore Georges, chasseur de dragon de l'histoire de l'autre Georges, qui décide de ne pas s'imposer la vie qu'on attend de lui (se marier et avoir des enfants ? Jamais de la vie !), et qui repart, avec plus d'entrain encore, dans de nouvelles aventures ; etc. Dans *Quatrième étage*, Serge pose la question « que faire face à ce que nous présente l'existence ? » et assume l'idée que

| C'est toujours ainsi dans la vie : il y a mieux et il y a pire. Suffit de choisir ce qu'on veut voir : la bouteille à moitié vide ou la bouteille à moitié pleine. (*Étage*, p. 75)

Dans *Nous sommes tous des playmobiles*, le vieillard de *Mon secret* se dit qu'essayer d'être quelqu'un d'autre est inutile puisque de toute façon, nous sommes tous égaux face à l'inévitable : la mort (*Playmobiles*, p. 81).

Assumer son libre arbitre peut également prendre corps dans le mensonge. C'est le cas pour Thomas, dans le roman dystopique, qui apaise la souffrance de Marie en lui mentant à tout bout de champ.

La liberté revêt donc chez Nicolas Ancion toutes sortes de formes, même les plus étonnantes. Mittal, lui, refuse d'admettre devant Richard, Léon et Octavio, ce qu'il est, un chef d'entreprise cupide. C'est pourquoi, à la fin de l'intrigue, avant qu'il ne soit à nouveau sous protection et reprenne son statut, il subit tout de même une punition : l'homme d'affaires n'est plus rien ni personne sans son portefeuille, lui qui veut passer devant tout le monde au commissariat, mais qui n'ose finalement rien dire (*Homme*, p. 253).

6.1.4.4. Que faire de toute cette liberté ? Se révolter ?

Face à l'échéance inexorable de la mort, les personnages se révoltent tous à leur manière, soit pour eux-mêmes, soit pour tous (« Je me révolte, donc je suis, *donc nous sommes* »). La nausée passée, les héros (ou anti-héros plutôt) prennent leur vie en main :

[...] on comprend qu'on n'est pas de ce monde-là, de celui des éternels râleurs, des gueules d'enterrement, qui attendent que la tombe se referme pour sourire aux asticots. (*Étage*, p. 76)

D'ailleurs, Serge pense :

Il n'y a pas de chance, pas plus qu'il n'y a de différence entre un jour et un autre. C'est à nous de regarder les choses en face pour ne pas couler, pour ne pas sombrer dans le gouffre de l'inutilité complète. J'aurais pu me tirer une balle dans la joue. [...] Cela finira de toute façon à peu près comme cela, dans le sang et le souffle qui se coupe, sans générique de fin, comme un accident de la route ou une explosion de gaz dans une mine de charbon. (*Étage*, pp. 104-105)

Pour faire face à la contingence de leur existence, les personnages décident donc de lutter contre cette idée que

[...] les hommes au fond sont tous des lâches, incapables de bâtir leur destin, [...] trop timorés pour [...] reconnaître que la noirceur du monde commence par soi-même. (*Étage*, p. 102)

Ils décident de ne plus être des playmobiles inertes, à la merci d'un « autre » qui dirigerait leur vie, ils deviennent maîtres de leur existence et n'ont plus besoin de personne pour les animer, ils décident que le hasard n'existe peut-être pas.

Prenons quelques exemples concrets. Tout d'abord, dans *Nous sommes tous des playmobiles*, Georges, le chasseur de dragon, prend sa vie en main et refuse d'épouser la jeune vierge pour continuer à combattre seul le mal afin de sauver l'humanité :

Je ne suis qu'un chevalier errant, je ne cherche pas les attaches. Je suis du genre solitaire, autonome, indépendant. J'organise mon temps comme ça m'arrange. Veillées d'armes, séances d'équitation, sauvetages de princesses en péril, c'est mon boulot. J'ai encore de longues années devant moi. Je ne vais pas m'arrêter pour un simple dragon qui croise ma route et vient s'empaler sur mon épée. Salut la compagnie ! (*Playmobiles*, p. 112)

Ou encore le cadre de chez Carrefour pour qui, une fois les clandestins découverts, « [l]a tâche n'avait plus d'importance » :

Je suis retourné à l'atelier et j'ai embarqué toute l'équipe dans la voiture avant d'appeler la police et la presse. J'ai perdu mon boulot en même temps qu'eux. On en a cherché un ensemble. [...] C'est une autre vie qui n'appartient qu'à moi. (*Playmobiles*, p. 28)

Pourtant, il n'y avait qu'à faire demi-tour et ne pas voir ce qu'il y avait derrière la porte en métal. Au lieu de cela, il prend la décision de la franchir et de découvrir ce qu'elle cache (*Playmobiles*, p. 24). Finis les « Et si... » hasardeux, le cadre refuse d'être passif. Prenons également Pierre et Manuel qui séquestrent et torturent l'académicien dans la nouvelle *Bruxelles insurrection* :

[n]on, Popaul, tu vas bien m'écouter. Ce que je vais te dire est très important. Après « après que », on met ce qu'on veut. T'as compris ? CE QU'ON VEUT ! Qui t'es toi, vieux croulant, pour décider ce qu'on met après les mots, d'abord ? [...] C'est vrai que tu dois pas avoir l'habitude de la liberté. Depuis toujours on t'a appris à respecter les règlements. [...] Si tu décides de placer un joli conditionnel juste après le « si », c'est ton droit... (*Playmobiles*, pp. 58-59)

Pierre lance d'ailleurs à l'académicien que « [p]ersonne ne t'a donné le pouvoir, alors nous allons le reprendre. Les temps changent. Les moutons se rebellent et la révolution est proche » (*Playmobiles*, p. 73). Pensons aussi au héros de la nouvelle *L'échappée belle* qui quitte sa femme, la maison et reprend sa vie en main dans un total soulagement : « Le silence m'a fait un bien fou. [...] J'étais en vie. On me fichait enfin la paix. » (*Playmobiles*, p. 132) Il finit par congédier sa femme et prépare la maison pour l'arrivée de la jeune cambrioleuse après le passage de cette dernière par la case prison. Quant au vieux dans *Mon secret*, il souligne l'importance de se révolter pour soi-même, mais aussi pour les autres :

Parce que c'est vrai, au fond, ce qu'on fait tout seul, ce qu'on pense dans sa tête, ce qu'on fait aux toilettes, les crottes de nez qu'on mange, les yaourts qu'on avale debout devant le frigo, les bruits qu'on lâche sous les draps, tout ça, ça n'existe pas. Cela disparaîtra avec nous le jour où l'on ira se coucher sous la terre. Si on veut que les choses aient un peu d'épaisseur, faut qu'on s'en débarrasse et qu'on les offre aux autres. Comme les poux et les angines. (*Playmobiles*, p. 78)

Dans *Quatrième étage*, Thomas ment : « Pour éviter d'entendre le bruit de la mort. Pour être certain d'être encore en vie. » (*Playmobiles*, p. 210) Mentir, c'est sa révolte à lui, pour lui et pour Marie, et pour tous les opprimés comme eux finalement. Si lui y arrive, pourquoi pas les autres ? Il prend de l'assurance, veut assumer ses actes et, à la fin de l'histoire, sa révolte prend une tournure plus concrète ; il ne se gêne pas pour écraser le menton du contre-maître qui veut détruire l'immeuble qu'il partage avec les autres démunis (*Playmobiles*, p. 171).

Dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, Richard et le kidnapping de Mittal entraînent un retour à une forme d'égalité sociale. Le héros s'adresse à Mittal, qu'il a fait prisonnier et qui se retrouve sans protection, en ces termes :

Nous sommes entre êtres humains désormais, à armes égales. Il va falloir vous passer des renforts et de la cavalerie. On va régler nos affaires entre hommes, se sera beaucoup plus simple et plus propre. (*Homme*, p. 33)

Ou encore Octavio qui fait prendre conscience à Richard que sa révolte est collective :

– Ils se sont foutus de ta gueule, tu t'es fait avoir, comme tout le monde [...], mais il ne faut pas te laisser abattre, ce qu'on a commencé là, c'est plus fort que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ça ne te donnera peut-être pas du boulot mais ça montrera au monde entier qu'on ne se laisse pas marcher sur la gueule ici, à Liège. Même par les types qui débordent de fric et qui jouent avec nos pieds. (*Homme*, p. 143)

Non. Ici, on ne reste pas assis sur son casier de bière à attendre que le monde change ! On se lève de sa chaise et on lui remodèle la face, à coups de barres de fer s'il le faut ! (*Homme*, p. 202)

Les conséquences des actions de ces personnages vont dépasser le simple petit monde de ces derniers. Les réflexions de Richard sont d'ailleurs proches de la pensée existentialiste de Sartre et de son athéisme :

Vous avez tout à perdre aujourd'hui et moi il ne me reste plus rien. [...] Dieu, lui, au moins, il a le bon goût de ne pas exister. [...] Tu as raison, patron, tu n'es pas Dieu. D'ailleurs, si je l'avais sous la main, c'est lui que j'égorgerais en ce moment pour me passer les nerfs et pour venger les millions de gaillards qui ont du mal à trouver à boire et à manger sur cette planète tous les jours. (*Homme*, p. 144)

Richard pense même à plus long terme et se demande :

Comment aurais-je trouvé le courage de regarder mes petits-enfants dans les yeux ? Tu crois que j'ai envie de leur léguer le même monde de merde dans lequel des pédés dans ton genre enculent à sec des milliards de pauvres types alors que nous naissons tous libres et égaux, si l'on en croit les grandes déclarations, qu'on a dû oublier de te faire lire... C'est de la foutaise tout ça... On vit dans l'injustice

permanente, la terreur et l'esclavage. Certains ont les mains tellement sales que je refuse de les serrer. Pour les nettoyer, il faudrait les couper, tout simplement. (*Homme*, p. 290)

[...] le combat de nos héros contre Mittal a de quoi rivaliser avec celui des personnages de Cervantès contre les moulins à vent. (*Homme*, p. 352)

6.2. La narration

Le traitement de la narration est bien particulier dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, *Quatrième étage* et *Nous sommes tous des playmobiles*. Nicolas Ancion aime faire voyager la narration entre le « je », le « il » et même parfois le « tu », construisant ainsi un rapprochement et une complicité avec le lecteur, qui prennent tout leur sens dans le désir de l'auteur belge de faire passer un message critique, de dénoncer ce qui ne va pas dans ce monde. Le lecteur n'en est que plus réceptif à ce que l'auteur veut lui faire comprendre.

Dans le premier roman, *L'Homme qui valait 35 milliards*, Nicolas Ancion

s'amuse et cela se voit : coupures de rythme, changements de tons, alternances de points de vue narratifs, etc. Le récit se fait tour à tour haletant, drôle, voire un brin pathétique, puis poétique et même philosophique quand ce n'est pas militant. (*Homme*, postface, p. 346)

L'utilisation dès la page 14, de la deuxième personne du singulier est surprenante, particulièrement dans un récit qui était raconté jusque-là uniquement en « il ». Ce choix permet de créer une formidable connivence avec le lecteur. L'alternance entre les deux pronoms va se faire au fur et à mesure plus fréquente et s'avérer même parfois être un peu déstabilisante. Ainsi, Léon s'exprime tout d'abord en « tu », se parlant à lui-même (et du coup, indirectement, au lecteur) avant de passer en « il » à la page 58. L'emploi de la deuxième personne du singulier ne se fait pas uniquement par Léon puisque le vieux Liégeois, père d'un fils drogué, s'exprime également en « tu » à la page 178. Quant au narrateur/auteur, il intervient dans une forme de mise en abyme lorsqu'il dit : « [i]l va falloir consacrer tout un chapitre. Ou plus. On verra » (*Homme*, p. 56), s'adressant lui aussi au lecteur, le faisant entrer dans son esprit et dans la construction du récit. Cette forme de familiarité avec le lecteur est très agréable pour ce dernier qui a l'impression d'être intégré dans l'intrigue et la réflexion, presque au même titre qu'un personnage du roman. La lutte et les situations de Léon et d'Octavio, leur envie de révolte, deviennent aussi celles du lecteur. Et finalement, ne pourrions-nous pas également nous révolter dans pareilles circonstances ?

Si dans *L'Homme qui valait 35 milliards*, le lecteur s'identifie au combat des personnages en révolte contre un système privilégiant les nantis, dans *Quatrième étage*, le lecteur accompagne Thomas et Marie dans leur douloureuse lutte. Quant à Serge, il y a un seul moment dans le récit où il passe du « je » au « il » : quand il est amoureux, tétanisé et effrayé, et que cette émotion le dépasse tellement qu'elle ne peut être vécue à la première personne (*Homme*, p. 207). « Les romans et les nouvelles de Nicolas Ancion sont foncièrement proches du lecteur. Le narrateur est toujours de son côté, avec lui, parfois même, dans certains textes sombres, il en fait son complice » (*Homme*, pp. 207, 37, 40, 48 et 84). Et le lien entre l'histoire de Serge et celle de Thomas est même établi à de nombreuses reprises (*Homme*, pp. 72, 95, 96, 157, 170, 180, 183, 188 et pp.185-194).

Le recueil *Nous sommes tous des playmobiles* présente également une narration propre : les nouvelles sont soit écrites en « je », soit, et de façon plus fréquente, en « il », mais en laissant quasiment tout le temps les personnages principaux dans une forme d'anonymat. Certains n'ont en effet même pas de prénoms et encore moins de noms, sont juste identifiés par leur activité professionnelle. L'avantage d'un tel choix de narration, une fois encore, permet au lecteur de s'identifier à certains personnages. Les histoires racontées peuvent en effet toucher, totalement ou en partie, d'une manière ou d'une autre, les quidams que nous sommes toutes et tous. Ne

pourrions-nous donc pas ainsi nous retrouver à notre tour à leur place ? Que ferions-nous dans de telles situations ?

6.3. La langue

Nous avons déjà pu nous en rendre compte, Nicolas Ancion ne mâche pas ses mots et ne pratique pas la langue de bois. Ses mots et expressions sont surprenants, étonnants et détonants. Il produit une écriture « électron libre », dans le refus de toute forme de conventions. Dans *Nous sommes tous des playmobiles*, *L'Homme qui valait 35 milliards* et *Quatrième étage*, la forme rejoint donc le fond. Ce que l'écrivain prône, il l'applique dans sa manière d'écrire.

6.3.1. Les figures de style, ces fabriques d'images

L'écriture de Nicolas Ancion est parsemée de figures de styles : la personnification (qui permet de faire du décor et des objets des personnages à part entière du récit), l'énumération, la métaphore et la comparaison, l'oxymore et l'antithèse, ainsi que l'ironie. Ces dernières foisonnent et participent à la création d'images.

Ci-après, nous avons relevé de nombreuses figures de style toutes plus visuelles, frappantes, amusantes/ironiques ou déconcertantes les unes que les autres. La liste n'est évidemment pas exhaustive.

6.3.1.1. La personnification

Puisque la justice a les yeux bandés, il faut en profiter. (*Playmobiles*, p. 17, notez l'ironie)
Où la Ville Lumière pouvait jouer les monarques. (*Playmobiles*, p. 66)
Comme si l'Académicien voulait conchier tous les anglicismes dont Pierre était vêtu. (*Playmobiles*, p. 67)
Les livres commençaient à s'endormir... se rétractaient. (*Playmobiles*, pp. 67-68)
L'Atomium exhibait ses boules [...] (*Playmobiles*, p. 73)
La matinée fila comme un bas de femme [...] (*Playmobiles*, p. 162)
[...] sur lequel un graffiti à la bombe hurle aux passants, en lettres rouges : *Éteignez la télé, allumez la cervelle !* (*Homme*, p. 11)
[...] les mots se sont lancés l'un derrière l'autre dans une tirade terrible, un torrent trépidant... (*Étage*, p. 14)
[...] le papier peint, lassé des murs, se laisse rouler vers le sol [...] (*Étage*, p. 21)

6.3.1.2. L'énumération

En vrac, on trouve : des napperons crochetés, des nappes en dentelle, des vases défraîchis, des tapis, des coussins brodés, des cadres à dorures, des photos de famille, des crucifix, un nécessaire de couture, des protège-accoudoirs, des lampes à abat-jour, des livres qui ont traversés les âges et que personne ne lira plus, de la vaisselle en porcelaine, des couverts en argent et des quantités de meubles pour remplir au moins deux maisons. (*Étage*, p. 78)
Retourner sa veste, plier bagage, baisser son froc, changer de chemise [expression au pied de la lettre (*Homme*, p. 19)]
Une honte pour n'importe qui, pour n'importe qui de sérieux, pour n'importe qui d'important [rythme et répétition [...] (*Homme*, p. 19)]

[...] on est tous pareils, au fond, des bras, des jambes, des ennuis qui s'accumulent, parfois une bonne nouvelle, un coup de bol, une affaire en or, puis fini le brillant, retour au gris terne, on continue, on prend le même et on recommence. (*Étage*, p. 13)

6.3.1.3. La métaphore et la comparaison

Dans ses trois œuvres, l'écrivain liégeois fait la part belle aux métaphores et aux comparaisons. Or, ce choix n'est pas anodin puisque se mêlent subtilement dans le récit des images à la fois concrètes, mais aussi étonnantes, vivantes et poétiques (*Homme*, postface, p. 347). Rapprocher de cette manière comparés et comparants tout en les combinant à une langue refusant le conventionnel crée des effets hautement comiques et un ton impertinent, bousculant notre perception du monde (*Homme*, postface, pp. 193-194).

À défaut, je n'ai que toi. Sans doute pas Dieu, c'est vrai, mais une version édulcorée. Tu es à Dieu ce que l'aspartame est au sucre. Une merde encore plus terrible, qu'on n'aurait jamais dû engendrer. (*Homme*, p. 145)

la gueule comme une enclume et une haleine de poissonnier / le regard de morue (*Playmobiles*, p. 7)

Je ne suis pas une terre fertile / aussi stérile que la plupart de nos conversations / On n'est pas du même monde, on n'est pas atteint du même mal. Pas le même genre de mâles au fond. (*Playmobiles*, p. 8)

Quelques claques qui s'envolaient, comme des canards au bord d'un lac / ça grattait comme des poux qui copulent sous un bonnet de Schtroumpf / comme un gamin de trois ans. Comme un Iranien nucléaire à un contrôleur de l'ONU, comme un Américain à qui on demande de ratifier le Protocole de Kyoto. (*Playmobiles*, p. 11)

J'avais changé de doigt. C'était un beau grand doigt, le majeur de la main droite..., droit comme une potence tout en haut d'un gibet. (*Playmobiles*, p. 14)

J'étais gros, bouffi, suant ; la tache me ressemblait : elle prenait toute la place, et on n'avait qu'une envie, la voir disparaître. (*Playmobiles*, p. 20)

beau comme un chauffeur de tram par un après-midi de printemps (*Playmobiles*, p. 32)

vert comme un billard / cheveux bruns comme le sirop d'érable (*Playmobiles*, p. 36)

c'était beau comme la façade d'un Béguinage (*Playmobiles*, p. 39)

le Thalys, le train éclair / comme le vieux connaît Balzac (*Playmobiles*, p. 44)

le marbre s'est fait gris fumée (*Playmobiles*, p. 45)

le paradis des souris, l'emprise des mots (*Playmobiles*, p. 51)

comme un Christ qui a vidé les calices (*Playmobiles*, p. 63)

grille-pain dans la résistance / Rambo (*Playmobiles*, p. 65)

plus sombre qu'un troupeau de Jésuites (*Playmobiles*, p. 71)

comme les yeux d'un chien battu qui jure qu'il ne pissera plus (*Playmobiles*, p. 92)

yeux bleus comme un jeans (*Étage*, p. 8)

comme des stalactites qui dégèlent au printemps au bord des toits (*Étage*, p. 9)

des tâches de douceur (*Étage*, p. 158)

tu as l'haleine chargée comme un poids lourd polonais (*Homme*, p. 14)

(...) comme un enfant gratte dans son nez et un footballeur chipote ses organes génitaux à travers le short de satin (*Homme*, p. 273)

huilé comme un vélo d'appartement (*Playmobiles*, p. 137)

ça a mis mon cerveau en marche, comme un coup d'éperon dans la fesse d'un pur-sang. Au galop qu'il est parti mon ciboulot, pire qu'une marmite à pression pleine d'eau qui bout (*Étage*, p. 14)

Roger était une crème, une crème vanille avec le caramel et tout, mais une crème brûlée / des mots comme des couteaux (*Étage*, p. 15)

des heures de silence immobile. Pire qu'une banque le week-end ou un cimetière en pleine nuit / et j'ai roulé sur un type tout mort (*Étage*, p. 16)

limpide, transparente, comme du Sprite sans bulles (*Étage*, p. 10)

si l'escalier est sale, l'homme à quatre pattes l'est tout autant (*Étage*, p. 22)

des petits mâles teigneux en escarpins à talons plats / dans ses souliers tartes, avec sa jupe bleue comme un veston de croque-mort (*Étage*, p. 19)

du coup, je marche plus clair que de l'eau en bouteille (*Étage*, p. 46)

le coiffeur, c'est le pied pour la tête (*Étage*, p. 46)

c'est très humain un tram, mais pas plus humain que la marche à pied (*Étage*, p. 46)

elle est belle comme une vieille princesse endormie, des années après la fin du conte (*Étage*, p. 53)

ne pas se faire remarquer pour éviter les problèmes, comme au chômage (*Étage*, p. 80)

6.3.1.4. L'oxymore et l'antithèse

silence assourdissant (*Playmobiles*, p. 9)

regard de poisson rouge qui en a marre de l'eau (*Playmobiles*, p. 118)

j'avais le sang chaud, mais les gestes isothermes (*Playmobiles*, p. 124)

c'est ton coin de paradis, droit sorti de l'enfer (*Homme*, p. 27)

6.3.1.5. L'ironie, le sarcasme

Pour une fois que quelqu'un parvenait à la réduire au silence, fallait en profiter. (*Playmobiles*, p. 9)

Et je dois expliquer ça sans parler ? (*Playmobiles*, p. 10)

J'avais changé de doigt. C'était un beau grand doigt, le majeur de la main droite..., droit comme une potence tout en haut d'un gibet. (*Playmobiles*, p. 14)

Un Seb pour pas cher, c'est moi qui le lui avais offert [...] (*Playmobiles*, p. 15)

Puisque la justice a les yeux bandés, il faut en profiter. (*Playmobiles*, p. 17)

Je me demande ce que je serais aujourd'hui si [...] Je suis si serviable ! (*Playmobiles*, p. 38)

Alors j'utilise mes ressources. (*Playmobiles*, p. 39, alors que Andrzej fout en l'air la pellicule et la carte mémoire des appareils photos des touristes)

Sans doute que la dégénérescence des cellules et les troubles de locomotion sont les critères d'accès à la profession. [...] Ou celles de leur cercueil. [...] Ou la « poussière » [...] La seule fois que j'en ai porté un [académicien], pour être clair, c'était dans un sac, saucissonné [...] (*Playmobiles*, p. 49)

Faut croire qu'on les fourre [...] les retraités de la plume. (*Playmobiles*, p. 52)

J'ai déposé le boudin [...] (*Playmobiles*, p. 53, parlant de l'académicien enroulé dans un sac)

Quelle date ? Thomas n'est plus très sûr. Il a revendu son calendrier perpétuel aux Varoum l'année précédente pour acheter des suppositoires à la cannelle. Ceux que Marie préfère ! (*Étage*, p. 54)

On ne descend plus dans ces coins-là que pour étudier les épidémies, filmer la misère ou dératiser les églises. Il y a bien la visite des partis politiques, quelques mois avant les élections, sonnant de porte en porte comme les témoins de Jéhovah [...] (*Étage*, p. 55)

[...] un chatouilleux de la syntaxe, un sensible de la subordonnée. (*Playmobiles*, pp. 57-58)

[...] Palais des Cacadémies [...] (*Playmobiles*, p. 69)

[...] la littérature, c'est pas pour moi. (*Playmobiles*, p. 96)

Saint-Michel a emporté mon père au paradis des fumeurs de fond [...] (*Playmobiles*, p. 107)

Journée Mondiale du livre [...] (*Playmobiles*, p. 107)

C'est pour ces raisons que j'avais mis sur pied une formation privée aboutissant au diplôme non agréé, il va de soi, de délinquant notoire. « J'apprends à bien tuer », ça s'appelait. (*Playmobiles*, pp. 116)

Son crâne devait être traversé par le vent comme le parking du Cora le dimanche matin. (*Playmobiles*, p. 122)

[...] quand il parle, on aurait bien souvent préféré qu'il se taise. (*Étage*, p. 8)

Faites comme chez vous. – Mais je suis chez moi (*Étage*, p. 25)

Je vous propose deux Albanais. Ils sont propres. Ils occuperont la cuisine pendant la journée. (*Étage*, p. 26)

Je comprends que votre femme soit malade dans un taudis pareil. (*Étage*, p. 28)

Rentrez chez vous, vous n'avez pas accès au couloir à cette heure-ci. (*Étage*, p. 29)

Un lit étroit, pour deux petites personnes ou une très grosse, comme on préfère [...] (*Étage*, p. 30)

[...] porté par une jolie rousse et non par un tonneau à varices, garni d'une paire de bras gras flageolants. (*Étage*, p. 39)

Roger il se contenterait de défoncer le téléphone et sa femme juste après [...] [...] des gars comme Roger, on n'en voit pas beaucoup dans les universités sauf pour ramasser les chewing-gums [...] (*Étage*, p. 15)

6.3.2. Une langue décomplexée

Nicolas Ancion s'amuse véritablement à

[d]étourner des expressions figées, créer des comparaisons inattendues, parfois incongrues, multiplier les registres de langages : de telles stratégies relèvent à la fois du comique verbal et d'une volonté de se réapproprié la langue française. Si Paris fixe une norme linguistique, la périphérie peut tout aussi bien l'assimiler que s'en affranchir allègrement. (*Playmobiles*, postface, p. 192)

Le style, qui se veut à la fois poétique et populaire, [...] sans pompe ni artifice. [...] Un style dépouillé du fard et des défroques intellectuelles qui risqueraient d'éloigner l'ami qu'on est en train de gagner. [...] Prenons l'exemple des répétitions. [...] Chez Ancion, ces répétitions sont savamment disposées et renforcent l'effet de naturel, mais surtout, elles participent à ce besoin, tragique, d'arrêter le temps. Répéter, n'est-ce pas refuser de laisser le temps se poursuivre ? [...] l'effort désespéré de rester au présent et la voix amicale et populaire. (*Étage*, postface, p. 208)

C'est aussi le visuel à son paroxysme.

6.3.2.1. Les expressions

Cynthia l'avait regardé si fort et si longtemps qu'elle avait dû voir à travers lui, tellement ce type était creux. (*Playmobiles*, p. 137)

Octavio tourne la tête et regarde Richard, la bouche ouverte, comme si le génie du Martini avait pris place à côté de lui. (*Homme*, p. 89)

Déjà sur les rayonnages accessibles au public il y a pas mal de merdes, mais dans les arrières-salles, on frôle la fosse septique intégrale. (*Playmobiles*, p. 51, concernant les livres)

[...] et j'ai roulé sur un type tout mort [...] (*Étage* p. 16)

[...] on se parle en anglische ou en commertz, dans ces langues de clous et de chèques, qui ne connaissent ni le mot plaisir ni le mot déféquer mais proposent pas moins de septante synonymes pour vendre, acheter et exceptionnel. (*Étage*, p. 22)

À la manière des surréalistes, jeu sur une expression existante :

Je ne vais pas scier la branche sur laquelle je suis endormie. (*Playmobiles*, p. 93)

J'étais plus malvenu qu'une perruque dans la soupe. (*Étage*, p. 40)

6.3.2.2. Les néologismes et mots-valises

garde-robab, garde-robosque, garde-robotitif (c'est sans doute plus distingué) (*Étage*, p. 127)

poussièreté (*Playmobiles*, p. 49, à la place de « postérité »)

Palais des Cacadémies (*Playmobiles*, p. 69)

académichiant (*Playmobiles*, p. 74)

c'est une ville à deux vitesses dont on a perdu l'embrayage (*Étage*, p. 23)

les surgelés / ça doulourait de partout (*Étage*, p. 34)

6.3.2.3. Les jeux de mots

Le Palais des Cacadémies (*Playmobiles*, p. 49)

Question d'hébétude (*Playmobiles*, p. 92),

Postérité/Poussièreté (*Playmobiles*, p. 49)0

Cela faisait deux ans que son métier lui sortait par tous les trous : responsable de campagne pour de grands groupes pharmaceutiques, c'était encore plus pénible, après quinze ans de carrière, que la mine ou l'usine. [...] Son boulot le minait. (*Playmobiles*, p. 139)

J'ai eu une journée de merde. Une de ces journées où tout ce qu'on a dû bouffer de force depuis des semaines ressort d'un coup par la mauvaise extrémité. (*Playmobiles*, p. 128)

[...] plus de temps sous le banc solaire que sur les bancs scolaires [...] (*Playmobiles*, p. 138)

[...] une chemise crasse sans tâche valait mieux qu'une chemise dégueulasse. (*Playmobiles*, p. 21)

6.3.2.4. Les expressions au pied de la lettre

J'ai déposé le boudin [...] (*Playmobiles*, p. 53)

Change de chemise [...] (*Playmobiles*, p. 87)

Roger il se contenterait de défoncer le téléphone et sa femme juste après [...] (*Étage*, p. 15)

Pour une fois que quelqu'un parvenait à la réduire au silence, fallait en profiter. (*Playmobiles*, p. 9)

6.3.3. Le registre familier

6.3.3.1. Le vocabulaire familier

Le terme « ça » se rencontre partout. Par exemple, dans *Nous sommes tous des playmobiles*

:

[...] pêcheur, marchand de poisson, ça a [...] (*Playmobiles*, p. 37)

[...] du terrorisme de comptoir et ça pourrait plaire à tout le monde [...] (*Playmobiles*, p. 62)

[...] ça sentait bon la liberté [...] (*Playmobiles*, p. 75)

[...] ça me brûle la langue comme le sel sur la queue d'une limace [...] (*Playmobiles*, p. 77)

Tchac tchac tchac (*Playmobiles*, p. 85)

foufoune / Trou-du-cul / anus (*Playmobiles*, p. 56)

poildecuter (*Homme*, p. 105)

bouffe (*Playmobiles*, p. 51)
[...] complètement louf [...] (*Playmobiles*, p. 50, du verlan)
Angliche (*Playmobiles*, p. 51)
Fliquette (*Homme*, p. 278)
une chemise crasse sans tâche valait mieux qu'une chemise dégueulasse (*Playmobiles*, p. 21)
[...] le groin de Roger. (*Étage*, p. 40)

6.3.3.2. L'absence des termes de négation

Il y a de nombreuses suppressions des marques de la négation dans *Nous sommes tous des playmobiles*, *L'Homme qui valait 35 milliards* et *Quatrième étage*.

| Z'avez de la chance que j'aie la tête comme un punching-ball [...] (*Playmobiles*, p. 155)

6.3.3.3. Les abréviations

| [...] livre d'occase. (*Playmobiles*, p. 51)

6.4. La belgitude

Nicolas Ancion est belge et le fait savoir dans ses écrits (excepté en ce qui concerne la colonisation du Congo). Que ce soit aux niveaux de la langue, de l'histoire, des spécialités culinaires, des traditions, la Belgique est mise en valeur dans les trois œuvres et apparaît de manière totalement décomplexée au fil des pages.

6.4.1. Les belgicisms, spécialités culinaires et traditions

6.4.1.1. Les belgicisms

crasses (*Étage*, p. 99)
Une chemise crasse sans tâche [...] (*Playmobiles*, p. 21)
boîte à tartines (*Homme*, p. 15)
chipoter (*Homme*, p. 21)

6.4.1.2. Les spécialités culinaires

Un secret qu'on garde, c'est comme un cornet de frites qu'on ne mangerait pas [...] (*Playmobiles*, p. 78)
Je suis le genre de gars qui mange ses frites [...] (*Playmobiles*, p. 78)
Chimay bleue (*Playmobiles*, p. 92)
le péket (*Homme*, p. 36)
spéculoos (*Homme*, p. 117)
[...] dans la patrie du chocolat et des moules [...] (*Playmobiles*, p. 47)
boulets à la liégeoise (*Homme*, p. 335)

6.4.1.3. Les traditions et références en tous genres

La Ducasse de Mons (*Playmobiles*, p. 192), le Doudou (*Playmobiles*, p. 106), le petit singe de L'Hôtel de Ville de Mons qu'il faut froter pour qu'il nous porte chance (*Playmobiles*, p. 107). Spectacles de marionnettes à Liège (*Playmobiles*, p. 107). L'accent belge (*Playmobiles*, p. 60), le dépanneur de « Touring Secours » (*Playmobiles*, p. 175). Un film de « JCVD/Jean-Claude Van Damme » (*Playmobiles*, p. 134). « Schtroumpf » (*Homme*, p. 162), « Georges Simenon » (*Homme*, p. 270), « Une retraite à Orval » (*Nous sommes tous des playmobiles*, p. 168). Les répondeurs Belgacom (*Playmobiles*, p. 169), les albums « Spirou » (*Playmobiles*, p. 98 et p. 99), des cigarettes de la marque « Belga » (*Playmobiles*, p. 101), « Gargamel » (*Playmobiles*, p. 118), « Delhaize » et « l'Escaut » (*Playmobiles*, p. 124), « Les Petits Riens » (*Playmobiles*, p. 124), le « Quick » (*Playmobiles*, p. 125), la « Fresque de Delvaux » (*Étage*, p. 116), « Le gosse qui pisse » (*Étage*, p. 130).

6.4.1.4. Les revendications assumées

Nicolas Ancion revendique sa fierté d'être Belge et la nécessité de prendre son indépendance par rapport à l'autoritarisme linguistique et littéraire français.

Tu leur diras, à tes amis de Paris, qu'on en a plein le cul de leur condescendance et de leur paternalisme. [...] Notre langue et notre littérature, nos langues et nos littératures, nous allons les partager, les faire circuler, sur toute la planète sans passer par la case Paris. (*Playmobiles*, pp. 65-66)

France de merde, Hexagone étriqué, qui t'a jamais autorisé à asseoir ton gros cul sur le trône de la langue française ? Qui t'a donné le pouvoir sur tous les francophones de la planète, à toi vieille garce qui conserve ta langue comme on embaume un mort ? Toi qui confies le destin de ton plus bel outil à un institut gériatrique ! Personne ne t'a donné le pouvoir, alors nous allons le reprendre. Les temps changent. Les moutons se rebellent et la révolution est proche. (*Playmobiles*, p. 73)

Nous, mutins du Royaume de Belgique, allons pendre haut et court, bien que par les pieds, l'un de tes fidèles lèche-bottes. Si tu es si puissante, France, viens donc le délivrer ! (*Playmobiles*, p. 74)

Cependant, l'auteur sait aussi se montrer très critique avec une partie de l'histoire de son pays et, plus particulièrement, avec les agissements de Léopold II.

Il y a un siècle, quand la Belgique était la seconde puissance derrière l'Angleterre victorienne, pendant que notre bon roi coupait des bras de nègres au centre de l'Afrique, le boulevard Lemonnier c'était nos Champs-Élysées à nous, avec ses baraques de maître et les plafonds quatre mètres plus hauts que les semelles. C'est à ça que je pensais en soulevant l'enflure marche après marche, et j'enrageais contre Léopold II, sa barbe et son Congo plein de missionnaires. (*Playmobiles*, p. 52)

7. Unités d'acquisition d'apprentissages

Nous avons créé ce dossier pédagogique en imaginant les sujets de séquences dans lesquelles *Quatrième étage*, *Nous sommes tous des playmobiles* et *L'Homme qui valait 35 milliards* pourraient être exploités, ou servir à approfondir l'apprentissage. Ainsi, les trois œuvres pourraient être utiles dans des séquences consacrées à l'humanisme, au classicisme, au roman réaliste du XIX^e siècle, au surréalisme, à l'existentialisme, ou encore, de manière plus générale, à la littérature engagée.

Nous conseillons de donner à lire les trois ouvrages, mais si cela n'est pas envisageable, les propositions qui suivent peuvent aussi s'appliquer à un seul des récits. Les élèves devront alors choisir quel ouvrage lire ou par lequel commencer. Pour ce faire, les professeur(e)s pourraient lire les incipits des deux romans et le début de la première nouvelle (ou la nouvelle dans son entièreté) afin de donner aux élèves l'envie de les lire.

Ci-après, nous vous proposons quelques pistes d'UAA à réaliser en classe avec les élèves, de la quatrième année à la rhétorique, issus tant du qualifiant (y compris professionnel) que du général.

7.1. UAA 1 : rechercher l'information

Après avoir étudié l'engagement de Nicolas Ancion dans ses œuvres, notamment celui contre les inégalités sociales, il serait intéressant de faire rechercher aux élèves des chansons, des romans, des poèmes (ne serait-ce que des passages), ou encore des œuvres picturales, de toutes les époques et de partout, dont les auteurs dénoncent eux aussi des formes d'inégalité sociale.

Il s'agirait ensuite de justifier leur choix (UAA0) devant la classe sous la forme d'un exposé ayant pour fil rouge une comparaison entre ce qu'ils ont trouvé et ce qu'ils ont lu dans les œuvres de Nicolas Ancion, en plus d'une analyse de leur découverte. Leur sélection pourrait aussi servir d'illustration (si c'est une œuvre picturale) pour la première de couverture de *Quatrième étage*, *Nous sommes tous des playmobiles* ou *L'Homme qui valait 35 milliards* ou être intégrée (s'il s'agit d'une chanson ou d'un extrait de texte) dans un prologue qu'ils rédigeraient.

Le même exercice pourrait également être fait pour illustrer l'une ou les différentes influences humanistes, comiques, réalistes, surréalistes ou existentialistes des trois productions de l'auteur liégeois qui auraient particulièrement marqué les élèves en faisant référence à d'autres œuvres mettant elles aussi en lumière ces mêmes caractéristiques (ce qui serait un point de départ intéressant pour une discussion et un débat d'idées – UAA4).

Par exemple, pour l'influence humaniste et la défense des valeurs humaines, l'engagement contre les inégalités sociales, ou encore le caractère satirique et le choix des formes des œuvres, les élèves pourraient sélectionner des réalisations de Banksy, un passage du prologue de *Gargantua* de Rabelais, de *Candide* de Voltaire (« Non, tout ne va pas mieux dans le meilleur des mondes possibles »), « Le monde de demain » de NTM, « Un autre monde » du groupe Téléphone et « La Liberté guidant le peuple » de Delacroix, « Ruissellement » de Wartin Pantois (graff qui montre la solidarité des classes populaires dans l'oppression).

Pour les différents types de comique, les élèves pourraient se tourner vers des extraits de comédies de Molière, les fables de la Fontaine et les caractères de la Bruyères (exploitables également pour l'aspect visuel des descriptions).

Pour l'influence du roman réaliste et naturaliste du XIX^e siècle et sa dénonciation des inégalités sociales, un passage de *Germinal* semble évident, mais des chansons plus actuelles pourraient être aussi dignes d'intérêts. Nous pensons, entre autres bien sûr, à « Ici et là » de

Souchon, à certains passages de « Odeur de l'essence » d'Orelsan et de « Journal perso 2 » de Vald, ou encore au graff de Banksy qui critique le néolibéralisme et sur lequel on voit un patron, casque sur la tête, fouetter la masse populaire à l'aide d'une flèche de croissance/décroissance. Pour l'obsession de l'argent, pensons à « La thune » d'Angèle. Le discours de Richard dans *L'Homme qui valait 35 milliards* contre les agissements du grand patron (*Homme*, pp. 327-328) pourrait être mis en relation avec le discours de Chaplin dans *Le Dictateur*.

Pour l'influence surréaliste, en ce qui concerne la provocation prenant corps dans la désacralisation, la poétique des objets du quotidien, la place du rêve et du hasard, le chamboulement des mots : « Perspective » (« Le Balcon » de Manet) et « Clairvoyance » de Magritte, « LHOOQ » de Duchamp, « Rêve causé par le vol d'une abeille autour d'une grenade » et « La Persistance de la mémoire » de Dalí, « La Vierge corrigeant l'Enfant-Jésus » de Ernst, « Tu m'as trouvé comme un caillou » de Paul Éluard, « 152 proverbes au goût du jour » de Paul Éluard et Benjamin Péret.

Pour l'influence existentialiste, les questions de la contingence de l'existence, de la liberté des actes, de la mauvaise foi dans les trois œuvres de Nicolas Ancion peuvent être comparées ou envisagées sous l'angle d'extraits de *L'Étranger* et de *La Peste* ou de *L'homme révolté* d'Albert Camus, *La Nausée* ou *Huis Clos* de Sartre, ou de chansons telles que « Mon âme » de Nekfeu et Sneazzy, « Trajectoire » de Nepal, « Plus tard » de 47TER, mais aussi « Alors on danse » de Stromae, « On ne vit qu'une fois » de Sidoine, « Jour meilleur » et « Suicide social » d'Orelsan, « Dommage » de Big Flo et Oli, ou encore de graffs de Banksy comme celui qui s'intitule « Follow your dreams – Cancelled ».

7.2. UAA 2 : réduire, comparer, synthétiser

L'exploitation de cette UAA pourrait se faire à travers la réalisation d'un **tableau comparatif** (soit entre les trois œuvres, soit entre l'une ou les trois œuvres et des caractéristiques artistiques, philosophiques ou langagières) qui mèneraient à la création d'une **synthèse**. Plusieurs possibilités s'offrent en ce qui concerne le choix d'une question d'analyse.

Les différents points envisagés ici ont été analysés en amont dans le présent dossier. Ce type d'exercice peut être adapté en fonction de la lecture de la part des élèves d'un seul, de deux ou des trois ouvrages.

Pour exemples :

- Quelles sont les influences artistiques, philosophiques et littéraires communes qui animent *Quatrième étage*, *Nous sommes tous des playmobiles* et *L'Homme qui valait 35 milliards* de Nicolas Ancion ?
- *Quatrième étage*, *Nous sommes tous des playmobiles* et *L'Homme qui valait 35 milliards*, peuvent-elles être considérées comme des œuvres existentialistes/surréalistes/humanistes/comiques ?
- Nicolas Ancion, dans *Quatrième étage*, *Nous sommes tous des playmobiles* et *L'Homme qui valait 35 milliards*, se fait-il l'héritier de Molière dans l'exploitation de la veine comique ? de Camus en ce qui concerne le cycle de l'absurde et de la révolte ?
- Nicolas Ancion, un auteur portant fièrement les couleurs de sa belgitude ?
- *Quatrième étage*, *Nous sommes tous des playmobiles* et *L'Homme qui valait 35 milliards* de Nicolas Ancion ou le traitement bien particulier du langage ?

7.3. UAA3 : argumenter par écrit

7.3.1. Le journal de lecture

Il s'agit d'un travail épousant la forme du journal intime, dans lequel l'élève fait part de son interprétation personnelle au fil de sa lecture. Pour ce faire, il/elle bénéficie d'une grande liberté de propos (à condition d'éviter toute vulgarité et tout propos déplacé). Le journal de lecture est structuré comme suit :

- Mention du titre et de l'auteur du roman choisi.
- Quatre temps d'arrêts durant la lecture dont un obligatoire une fois la lecture terminée dans lesquels l'élève fait part de son interprétation personnelle de l'œuvre.
- Citation d'au moins deux passages du texte (par arrêt, ou en tout) en rapport avec l'interprétation (pertinents et entre guillemets).
- Longueur raisonnable (deux pages maximum).
- Emploi de la première personne du singulier (il s'agit pour l'élève de donner son propre avis).
- Mention du lieu, de la date et de la page de chaque arrêt.
- Contenu : réactions, interrogations, émotions, opinions, hypothèses de lecture, etc. par rapport aux personnages et à leurs comportements, aux événements, au style, au langage, aux thèmes, etc. Attention, il ne s'agit pas de résumer l'histoire (même si la contextualisation du passage sur lequel l'avis est donné est évidemment importante).

7.3.2. La notice médicamenteuse

Il est demandé à l'élève de parler d'un ou des ouvrages choisis à la manière de la notice que nous pouvons trouver dans chaque boîte de médicament et que nous lisons (normalement attentivement, puisqu'elle donne des informations utiles) avant la prise de ce dernier.

Attention, il est nécessaire d'insister auprès de l'élève sur le fait qu'il/elle doit être le/la plus précis(e) possible en faisant des références détaillées au roman, expliquant à chaque fois les raisons de tel ou tel conseils, prouvant de cette manière qu'il/elle l'a bien lu.

Les quatre rubriques suivantes doivent être envisagées dans la notice médicamenteuse : indications (cas où le roman est conseillé), contre-indications (cas où le roman est déconseillé), effets secondaires et précautions particulières. Il ne faudra pas oublier de noter le « fabricant » (c'est-à-dire, auteur, titre, édition, ville et date de parution du roman et nombre de pages).

7.3.3. Une note critique, nouvelle ou en réponse à un avis, postée sur le site

Babelio

L'élève est invité(e) à rédiger une critique littéraire d'un des trois ouvrages de Nicolas Ancion, qu'il/elle déposera sur le site *Babelio*. La critique doit porter sur les aspects de fond et de forme du roman ou du recueil de nouvelles.

Il serait également intéressant d'établir un relevé des aspects des œuvres déjà critiqués par d'autres intervenants sur le site afin de proposer à l'élève d'en ajouter d'autres ou d'en approfondir certains.

7.4. Un avis argumenté

L'avis argumenté pourrait porter sur divers sujets aussi larges que variés et en rapport avec ceux abordés dans l'une ou les trois œuvres de Nicolas Ancion. L'élève aurait alors la possibilité d'illustrer son avis à l'aide de passages/extraits des ouvrages lus.

Exemples de sujets : « Peut-on rire de tout ? », « Nicolas Ancion a-t-il raison d'assumer sa belgitude ? », « Nicolas Ancion, héritier de Molière/Zola/Camus/des surréalistes, etc. ? », « Les meilleurs écrits sont ceux qui voient leur langage décomplexé ? », « La provocation fait les bonnes œuvres. », etc.

7.5. Une lettre de demande dans une relation asymétrique

L'élève est dans ce cas amené(e) à rédiger une lettre :

- à l'auteur, Nicolas Ancion, lui demandant de manière argumentée, de revoir/développer/supprimer une ou plusieurs parties de son ou de ses œuvres ou le comportement et agissements de tel personnage ; de ne plus écrire sur tel ou tel thème, etc. ;
- au/à la bibliothécaire de l'école afin qu'il/elle achète une ou les trois œuvres insistant sur le fait que celles-ci doivent être nécessairement accessibles au plus grand nombre à l'école ;
- à son/sa professeur(e) de français lui suggérant de faire impérativement lire ou surtout pas lire l'une des trois œuvres aux élèves de l'année suivante, ou d'aller voir l'adaptation théâtrale de *L'Homme qui valait 35 milliards*, ou de faire venir Nicolas Ancion en classe pour une rencontre ;
- à un des personnages d'une des trois œuvres pour lui demander, par exemple, d'agir autrement.

7.6. UAA4 : argumenter à l'oral et négocier

7.6.1.1. Le Booktube ou Bookstagram

Plutôt que de demander à l'élève une critique d'un des ouvrages à l'écrit, il est toujours intéressant de lui faire réaliser cette même critique à l'oral. De nombreux influenceurs se lancent aujourd'hui dans la critique littéraire et les exemples foisonnent sur les réseaux sociaux.

Le Booktube ou Bookstagram pourrait se faire individuellement, en duo ou en groupe, et la liberté de réalisation serait encouragée. Si la critique se fait en groupe, elle pourrait tout aussi bien porter sur un des écrits ou sur les trois. Les élèves pourraient se mettre en scène dans une discussion animée, défendant chacun(e) leur lecture.

7.6.1.2. Le plaidoyer/réquisitoire

Il pourrait être proposé aux élèves de rédiger un plaidoyer ou un réquisitoire en rapport avec les valeurs humanistes à la manière de Richard dans *L'Homme qui valait 35 milliards* (pp. 327-328) et dont le procédé ressemble à celui de Chaplin, dans *Le Dictateur*. En effet, tant Richard que Chaplin mettent le grand patron pour l'un et le dictateur pour l'autre dans une position et dans des considérations totalement contraires aux leurs. Dans le deuxième cas, il est même carrément incarné. Mittal et Hitler deviennent alors des humanistes.

7.6.1.3. Plaidoyer

Les élèves pourraient choisir un homme ou une femme politiques, des personnages historiques, des gens de lettres, artistes, journalistes, grand(e)s patron(ne)s, ou autres, aux idées et agissements controversés, du passé ou actuels, et écrire un discours à la façon de Richard ou de Chaplin. Ils transformeraient donc les idées de ces orateurs mettant en œuvre des contre-valeurs en valeurs humanistes, sous une forme de « contre-pied ». Les élèves pourraient également être invité(e)s à choisir un des nombreux personnages des ouvrages, à se glisser dans sa peau ou à parler de lui/elle et à tenir un discours humaniste allant totalement à l'encontre de ce qu'il est et fait, et à défendre une noble cause : Monsieur Morgen, le banquier de la nouvelle *Moi, je dis qu'il y a une justice*, l'académicien de *Bruxelles insurrection*, etc.

Il serait aussi possible d'imaginer que des personnages comme Richard, Thomas, les héros des nouvelles, sont traduits en justice pour leurs agissements et qu'ils doivent plaider pour leur défense. Les élèves pourraient également jouer le rôle de leurs avocats et plaider pour l'acquiescement de leur personnage ou pour la reconnaissance de circonstances atténuantes.

Discours de Richard en vue de la conférence de presse

C'est pourquoi j'ai décidé de ne pas enlever Lakshmi Mittal.

Comme il a décidé de ne pas fermer les hauts-fourneaux.

Comme il a décidé de ne pas distribuer la moitié de la valeur de ses entreprises en dividendes aux actionnaires.

Comme il a décidé de retourner en Inde et plus à Londres pour bénéficier de l'exonération d'impôts.

Comme il a décidé d'améliorer les conditions de travail de tous ses ouvriers à travers le monde, de façon équitable.

Comme il a décidé de les former, de veiller à leur sécurité et leur bien-être.

Comme il a choisi de veiller au respect de l'environnement dans tout le processus de production de l'acier.

Comme il a décidé d'investir pour produire du métal plus propre, fondu à deux pas des lieux où il sera utilisé.

Comme il a décidé de s'investir personnellement pour le bien-être et le bonheur de tous ceux qui vivent sur cette planète.

C'est pour toutes ces raisons que j'ai décidé de ne pas enlever Lakshmi Mittal.

Le discours de Charlie Chaplin incarnant Hitler dans *Le Dictateur*¹⁹

Je suis désolé, mais je ne veux pas être empereur, ce n'est pas mon affaire. Je ne veux ni conquérir, ni diriger personne. Je voudrais aider tout le monde dans la mesure du possible, juifs, chrétiens, païens, blancs et noirs. Nous voudrions tous nous aider, les êtres humains sont ainsi. Nous voulons donner le bonheur à notre prochain, pas le malheur. Nous ne voulons ni haïr ni humilier personne. Dans ce monde, chacun de nous a sa place et notre terre est bien assez riche pour nourrir tout le monde. Nous pourrions tous avoir une belle vie libre mais nous avons perdu le chemin.

¹⁹ <https://www.charliechaplin.com/fr/articles/249-Le-discours-final-du-Dictateur>

L'avidité a empoisonné l'esprit des hommes, a barricadé le monde avec la haine, nous a fait sombrer dans la misère et les effusions de sang. Nous avons développé la vitesse pour finir enfermés. Les machines qui nous apportent l'abondance nous laissent néanmoins insatisfaits. Notre savoir nous a rendu cyniques, notre intelligence inhumains. Nous pensons beaucoup trop et ne ressentons pas assez. Etant trop mécanisés, nous manquons d'humanité. Etant trop cultivés, nous manquons de tendresse et de gentillesse. Sans ces qualités, la vie n'est plus que violence et tout est perdu. Les avions, la radio nous ont rapprochés les uns des autres, ces inventions ne trouveront leur vrai sens que dans la bonté de l'être humain, que dans la fraternité, l'amitié et l'unité de tous les hommes.

En ce moment même, ma voix atteint des millions de gens à travers le monde, des millions d'hommes, de femmes, d'enfants désespérés, victimes d'un système qui torture les faibles et emprisonne des innocents.

Je dis à tous ceux qui m'entendent : Ne désespérez pas ! Le malheur qui est sur nous n'est que le produit éphémère de l'avidité, de l'amertume de ceux qui ont peur des progrès qu'accomplit l'Humanité. Mais la haine finira par disparaître et les dictateurs mourront, et le pouvoir qu'ils avaient pris aux peuples va retourner aux peuples. Et tant que les hommes mourront, la liberté ne pourra périr. Soldats, ne vous donnez pas à ces brutes, ceux qui vous méprisent et font de vous des esclaves, enrégimentent votre vie et vous disent ce qu'il faut faire, penser et ressentir, qui vous dirigent, vous manœuvrent, se servent de vous comme chair à canons et vous traitent comme du bétail. Ne donnez pas votre vie à ces êtres inhumains, ces hommes-machines avec des cerveaux-machines et des cœurs-machines. Vous n'êtes pas des machines ! Vous n'êtes pas des esclaves ! Vous êtes des hommes, des hommes avec tout l'amour du monde dans le cœur. Vous n'avez pas de haine, seuls ceux qui manquent d'amour et les inhumains haïssent. Soldats ! ne vous battez pas pour l'esclavage, mais pour la liberté !

Il est écrit dans l'Évangile selon Saint Luc « Le Royaume de Dieu est au dedans de L'Homme », pas dans un seul homme ni dans un groupe, mais dans tous les hommes, en vous, vous le peuple qui avez le pouvoir : le pouvoir de créer les machines, le pouvoir de créer le bonheur. Vous, le peuple, en avez le pouvoir : le pouvoir de rendre la vie belle et libre, le pouvoir de faire de cette vie une merveilleuse aventure. Alors au nom même de la Démocratie, utilisons ce pouvoir. Il faut nous unir, il faut nous battre pour un monde nouveau, décent et humain qui donnera à chacun l'occasion de travailler, qui apportera un avenir à la jeunesse et à la vieillesse la sécurité. Ces brutes vous ont promis toutes ces choses pour que vous leur donniez le pouvoir – ils mentent. Ils ne tiennent pas leurs promesses – jamais ils ne le feront. Les dictateurs s'affranchissent en prenant le pouvoir mais réduisent en esclavage le peuple. Alors, battons-nous pour accomplir cette promesse ! Il faut nous battre pour libérer le monde, pour abolir les frontières et les barrières raciales, pour en finir avec l'avidité, la haine et l'intolérance. Il faut nous battre pour construire un monde de raison, un monde où la science et le progrès mèneront vers le bonheur de tous. Soldats, au nom de la Démocratie, unissons-nous !

7.6.1.4. Réquisitoire

Pourquoi ne pas laisser la possibilité aux élèves d'écrire un discours à la fois surréaliste, provocateur et sarcastique, à la manière d'un Francis Picabia, dénonçant ce qui ne va pas dans la société ?

Ou alors, leur demander de se glisser une nouvelle fois dans la peau d'un des personnages des œuvres lues (Richard, Thomas, Pierre et Manuel, le cadre de chez Carrefour, le banquier,

etc.) dénonçant, en commençant par le fameux « J'accuse » de la lettre de Zola ou un « Je me révolte (contre) » à la façon d'un existentialiste, tout ce qu'ils trouvent injuste dans la société.

Manifeste Cannibale Dada par Francis Picabia

Vous êtes tous accusés ; levez-vous. L'orateur ne peut vous parler que si vous êtes debout.

Debout comme pour la Marseillaise, debout comme pour l'hymne russe, debout comme pour le God save the king, debout comme devant le drapeau. Enfin debout devant D A D A qui représente la vie et qui vous accuse de tout aimer par snobisme, du moment que cela coûte cher. Vous vous êtes tous rassis ? Tant mieux, comme cela vous allez m'écouter avec plus d'attention.

Que faites-vous ici, parqués comme des huîtres sérieuses — car vous êtes sérieux n'est-ce pas ?

Sérieux, sérieux, sérieux jusqu'à la mort.

La mort est une chose sérieuse, hein ?

On meurt en héros, ou en idiot ce qui est la même chose. Le seul mot qui ne soit pas éphémère c'est le mot mort. Vous aimez la mort pour les autres.

A mort, à mort, à mort.

Il n'y a que l'argent qui ne meurt pas, il part seulement en voyage.

C'est le Dieu, celui que l'on respecte, le personnage sérieux — argent respect des familles. Honneur, honneur à l'argent : L'Homme qui a de l'argent est un homme honorable.

L'Honneur s'achète et se vend comme le cul. Le cul, le cul représente la vie comme les pommes frites, et vous tous qui êtes sérieux, vous sentirez plus mauvais que la merde de vache.

D A D A lui ne sent rien, il n'est rien, rien, rien.

Il est comme vos espoirs : rien.

comme vos paradis : rien

comme vos idoles : rien

comme vos hommes politiques : rien

comme vos héros : rien

comme vos artistes : rien

comme vos religions : rien

Sifflez, criez, cassez-moi la gueule et puis, et puis ? Je vous dirai encore que vous êtes tous des poires. Dans trois mois nous vous vendrons, mes amis et moi, nos tableaux pour quelques francs.

La lettre « J'accuse » d'Émile Zola suite au procès Dreyfus

[...]

Mais cette lettre est longue, monsieur le Président, et il est temps de conclure. J'accuse le lieutenant-colonel du Paty de Clam d'avoir été l'ouvrier diabolique de l'erreur judiciaire, en inconscient, je veux le croire, et d'avoir ensuite défendu son œuvre néfaste, depuis trois ans, par les machinations les plus saugrenues et les plus coupables.

J'accuse le général Mercier de s'être rendu complice, tout au moins par faiblesse d'esprit, d'une des plus grandes iniquités du siècle.

J'accuse le général Billot d'avoir eu entre les mains les preuves certaines de l'innocence de Dreyfus et de les avoir étouffées, de s'être rendu coupable de ce crime de lèse-humanité et de lèse-justice, dans un but politique et pour sauver l'état-major compromis.

J'accuse le général de Boisdeffre et le général Gonse de s'être rendus complices du même crime, l'un sans doute par passion cléricale, l'autre peut-être par cet esprit de corps qui fait des bureaux de la guerre l'arche sainte, inattaquable.

J'accuse le général de Pellieux et le commandant Ravary d'avoir fait une enquête scélérate, j'entends par là une enquête de la plus monstrueuse partialité, dont nous avons, dans le rapport du second, un impérissable monument de naïve audace.

J'accuse les trois experts en écritures, les sieurs Belhomme, Varinard et Couard, d'avoir fait des rapports mensongers et frauduleux, à moins qu'un examen médical ne les déclare atteints d'une maladie de la vue et du jugement.

J'accuse les bureaux de la guerre d'avoir mené dans la presse, particulièrement dans L'Éclair et dans L'Écho de Paris, une campagne abominable, pour égarer l'opinion et couvrir leur faute.

J'accuse enfin le premier conseil de guerre d'avoir violé le droit, en condamnant un accusé sur une pièce restée secrète, et j'accuse le second conseil de guerre d'avoir couvert cette illégalité, par ordre, en commettant à son tour le crime juridique d'acquiescer sciemment un coupable.

En portant ces accusations, je n'ignore pas que je me mets sous le coup des articles 30 et 31 de la loi sur la presse du 29 juillet 1881, qui punit les délits de diffamation. Et c'est volontairement que je m'expose.

Quant aux gens que j'accuse, je ne les connais pas, je ne les ai jamais vus, je n'ai contre eux ni rancune ni haine. Ils ne sont pour moi que des entités, des esprits de malfaisance sociale. Et l'acte que j'accomplis ici n'est qu'un moyen révolutionnaire pour hâter l'explosion de la vérité et de la justice.

Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière, au nom de l'humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur. Ma protestation enflammée n'est que le cri de mon âme. Qu'on ose donc me traduire en cour d'assises et que l'enquête ait lieu au grand jour ! J'attends.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mon profond respect.

Mais aussi demander aux élèves de se glisser dans la peau d'un des personnages qui fait un réquisitoire contre un autre lors d'un procès. Par exemple, Thomas contre Morgen, Manuel et Pierre contre l'Académicien, Yvonne (ressuscitée) contre son mari banquier, etc.

Les élèves pourraient également se faire les avocats de leurs victimes ou les avocats généraux plaidant pour leur condamnation dans une Cour d'Assises.

7.6.1.5. Le dialogue argumentatif

Il serait intéressant de mettre face à face à l'oral deux élèves qui ne sont pas d'accord sur des questions controversées. Chacun viendrait défendre son point de vue devant la classe. Le public pourrait alors ensuite voter pour celui qui a été le plus convaincant. Les questions controversées pourraient être celles déjà envisagées en amont pour le sujet d'avis argumenté et d'autres bien sûr : « En art, peut-on rire de tout ? », « L'art doit-il impérativement être dénonciation ? », « Les auteurs ou artistes belges ont-ils raison d'assumer leur belgitude ? », « Devraient-ils tous le faire ? », « Nicolas Ancion, héritier de Molière/Zola/Camus/des

surréalistes, etc. ? », « Les meilleurs écrits sont ceux qui voient leur langage décomplexé ? », « La provocation fait les bonnes œuvres. », etc.

7.6.1.6. Le dilemme

Pour s'échauffer à l'oral et s'entraîner à l'argumentation, l'exercice du dilemme est assez intéressant. Les élèves vont au tableau les un(e)s après les autres ou se mettent debout en cercle. Le/la professeur(e) donne alors à chacun(e) le nom d'un des personnages d'une des œuvres qu'il/elle doit incarner pour répondre à une ou plusieurs questions posées sous la forme d'un dilemme.

L'intérêt d'une telle prise de parole réside surtout dans la justification du choix (qui n'est pas celui de l'élève, mais du personnage, l'élève se référant alors à ce qu'il sait grâce à ce qu'il/elle a lu de ce dernier pour pouvoir répondre : son caractère, ses agissements, ses réactions, ses émotions, etc.). Les autres élèves peuvent alors discuter du choix fait par leur condisciple.

Les dilemmes peuvent recouvrir des questions très simples ou plus philosophiques, précises ou plus larges, etc. Par exemple, mer ou montagne ?, pain au chocolat ou chocolatine ?, vérité ou mensonge ?, Molière ou la Fontaine ?, voiture ou train ?, chinois ou italien ?, défendre ou accuser ?, sport ou théâtre ?, chien ou chat ?, « faire la grasse mat' » ou profiter des premiers rayons du soleil ?, beauté ou intelligence ?, humaniste ou misanthrope ?, plaider ou réquisitoire ?, etc.

7.6.1.7. La délibération du jury et le cercle de lecture

Pour ce point, nous pensons à plusieurs possibilités :

- demander aux élèves de négocier pour décider de l'octroi d'un prix à l'une des trois œuvres (s'ils ont tous lu les trois) ou leur demander de désigner celle que le/la professeur(e) doit absolument garder ou ne doit absolument pas garder pour les élèves de l'année suivante. Cette activité peut se faire sous la forme d'un cercle de lecture avec un travail écrit à faire à domicile au préalable (ci-après un exemple de marche à suivre pour mener à bien un tel exercice).

Première étape : lecture de l'œuvre

Deuxième étape : écrit intermédiaire individuel

Tous les élèves complètent le même dossier distribué par le/la professeur(e) :

- le schéma narratif du récit ;
- la carte d'identité du ou des personnage(s) principal(aux) ;
- un avis sur la forme et le fond du roman en faisant référence à plusieurs facteurs de plaisir/déplaisir ;
- un journal de lecture (quatre arrêts au cours de la lecture dont un obligatoire à la fin).

Troisième étape : le cercle de lecture

Les élèves ont à leur disposition une liste de questions sur lesquelles ils ont à discuter (ils découvrent donc les questions au moment de l'exercice).

Exemple :

Consignes (5 minutes)

Installation ;

Matériel : roman, dossier écrit, de quoi écrire ;

Répartition des rôles : un président, un secrétaire, un gardien du temps, un modérateur ;

Explications du professeur (discussion autour des questions données dans le but de parvenir à une réponse commune argumentée qui devra être rédigée par le secrétaire et rendue au professeur).

Partie 1 (30 minutes) : discussion autour de questions communes

- Que pensez-vous de l'intrigue ?
- Quel type de focalisation a-t-il été choisi. Mettez-vous d'accord. Que pensez-vous de ce choix ? Qu'est-ce que ce choix amène ou retire au roman ?
- Expliquez votre interprétation du choix du titre. Est-ce, selon vous, un choix judicieux ? Proposez-en un autre. Justifiez.
- Qui est le personnage principal ? Que pensez-vous de sa personnalité et de ses choix ? Vous identifiez-vous à lui/elle ? Expliquez.
- Auriez-vous fait les mêmes choix que le personnage principal ou auriez-vous fait autrement ? Justifiez.
- Au niveau de la forme, avez-vous trouvé le roman accessible au niveau du vocabulaire et du style ? Expliquez.
- Avez-vous été touché(e)s émotionnellement par ce roman ? Que vous a-t-il apporté ?
- Si oui, quoi ?
- Si non, à votre avis, pourquoi ? Que lui manquait-il pour provoquer chez vous des émotions ou sentiments ?
- Que pensez-vous de la fin du roman ?

Partie 2 (10 minutes) : discussion autour de quelques questions plus précises et propres à l'œuvre

Position commune (5 minutes)

Choisissez un secrétaire qui rédigera la position commune de votre négociation sur une feuille à part.

Après avoir fait le tour des questions données et discuté du roman que vous avez lu, répondez par oui ou non sur une feuille à part à la question suivante : « Votre professeur doit-il absolument donner ce roman aux élèves de cinquième de l'année prochaine ? ».

Ensuite, mettez-vous d'accord sur trois arguments pertinents pour justifier votre réponse. Vous noterez un argument de forme et deux arguments de fond.

Attention, se mettre d'accord ne signifie ni imposer aux autres un avis pour « aller plus vite ou terminer absolument », ni abandonner son propre avis. Il faut discuter ! Un abandon d'avis pour éviter de devoir discuter ou un avis imposé de manière autoritaire seront également sanctionnés d'un 0 au critère « Participation à une décision commune ».

Notons que dans le cadre du cercle de lecture,

- soit les élèves ont tous lu les trois ouvrages et chacun a choisi de participer au cercle de lecture de l'un en particulier. Dans ce cas, lorsqu'ils deviendront observateurs des cercles de lectures portant sur les autres œuvres, ils devront relever les points communs avec leur objet de lecture ;
- soit les élèves n'ont lu qu'un des trois ouvrages et dans ce cas lorsqu'ils seront spectateurs des cercles de lectures portant sur les deux autres œuvres, ils devront, en fonction de ce qu'ils ont entendu et après avoir pris des notes de la discussion, choisir de manière justifiée quel récit ils veulent lire en plus de celui qu'ils ont déjà découvert.

- Amener les élèves à délibérer pour obtenir l’acquittement ou la condamnation d’un des personnages des trois œuvres.

7.7. UAA 5 : amplifier, transposer, recomposer

Ci-après, nous mettons à votre disposition quelques pistes pour proposer aux élèves d’amplifier, transposer ou recomposer autour de *Quatrième étage*, *Nous sommes tous des playmobiles* et *L’Homme qui valait 35 milliards*.

Les élèves pourraient :

- écrire une lettre à un personnage, non plus forcément de demande, mais une lettre dans laquelle ils feraient part de tout ce qu’ils ont envie de lui dire ;
- se mettre dans la peau d’un des personnages d’une des œuvres et écrire à un autre personnage, soit du même ouvrage, soit au personnage d’un autre ouvrage sur l’un ou l’autre sujet en rapport avec les récits lus ;
- imaginer, seul ou en groupe, une rencontre autour d’un verre ou dans toutes autres situations pertinentes entre deux ou plusieurs personnages issus des trois œuvres. Les élèves auraient alors pour objectif de rédiger leur dialogue à propos d’un sujet de leur choix, mais en lien avec les récits lus, de le jouer ou de le faire jouer aux autres ;
- rédiger le point de vue d’un ou plusieurs personnages féminins d’une des œuvres (Marie, Louise, Yvonne, Cynthia, Maryse, Nadine, Nafisa, etc.) ou d’un objet présent dans le récit (le vélo du père de Nafisa, le dictionnaire que doit lécher l’académicien, l’ours empaillé des voisins de palier de Louise, etc.). Ce point de vue devrait pouvoir être intégré, ajouté au récit-source ;
- écrire une scène supplémentaire à ajouter au récit. Par exemple, la conférence de presse de Richard, le dépôt de plainte de Mittal au commissariat, l’interrogatoire du banquier qui a fait en sorte que sa femme soit tuée, etc. ;
- transposer une des scènes d’un des récits dans un autre registre de langue ou dans un autre genre, sous forme de scénario, par exemple, pour une potentielle adaptation cinématographique de l’œuvre ou une adaptation théâtrale (excepté pour *L’Homme qui valait 35 milliards* puisque cela a déjà été fait) ;
- créer de nouvelles figures de style et expressions, de nouveaux jeux de mots à partir de celles et ceux de Nicolas Ancion, en choisir ensuite une ou un (ou plusieurs) et l’intégrer dans un texte écrit en mode « écriture automatique », ou utiliser l’une ou l’un deux comme titre et écrire un récit ou une chanson qui lui correspond ;
- rédiger la suite d’une des nouvelles (ou une nouvelle supplémentaire) ou d’un des romans mais à la manière d’un cadavre exquis. Les élèves, divisés en groupe ont un temps imparti pour écrire un début de suite d’un récit, en respectant les caractéristiques de ce dernier (cadre spatio-temporel, personnages, intrigues, etc.). Après quelques minutes, ce début est alors passé au groupe suivant et ainsi de suite jusqu’à ce que tous les groupes aient apporté leur pierre à l’édifice. La lecture de l’ensemble des suites peut se faire enfin à toute la classe et les élèves peuvent débattre du résultat final, des difficultés rencontrées, etc. (notons que pour les professeur(e)s qui travaillent en parallèle, cet exercice peut même se faire d’une classe à l’autre) ;

- réaliser un collage, à la manière des surréalistes, à partir de plusieurs images récoltées et qui pourraient servir, soit de page de première de couverture pour les ouvrages, soit d’affiche de film ou de pièce de théâtre pour les œuvres qui seraient adaptées, soit d’affiche pour une rencontre avec Nicolas Ancion qui viendrait présenter ses trois œuvres à l’école ou à une foire du livre, par exemple.
- réaliser une scène de théâtre-image. Il s’agit de demander aux élèves de sélectionner une scène qui leur a particulièrement plu ou déplu, qui les a touché(e)s ou non, etc. et de la transposer sous forme de photographie avec eux/elles qui prennent la pause sur l’image en leur laissant la liberté de la mise en scène, des costumes, des accessoires, etc.
- réaliser de « Petites Tranches Poétiques » à poster sur le groupe Facebook ou à afficher en classe. Il s’agit de créer un passage poétique à partir de titres de romans (présents sur la tranche) que les élèves pourraient trouver à la bibliothèque. Ce petit passage pourrait être en lien avec ce que dénonce Nicolas Ancion dans ses œuvres, ou en rapport avec le message des humanistes, existentialistes, surréalistes, etc. La « tranche poétique » pourrait aussi compter un ou les trois titres des œuvres de l’écrivain liégeois. Nous vous mettons des exemples ci-après.



Ce que tu as fait de moi
Toutes blessent, la dernière tue,
Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon
L'amitié est un cadeau à se faire
J'ai dû rêver trop fort
Nous sommes tous des playmobiles
J'irai cracher sur vos tombes.



Le Signal
Marché ou crève
Nous sommes tous des playmobiles
Impact
Bad
Carnages
Tout ce qui est sur terre doit périr
Un peu, beaucoup, à la folie
Feel good



L'Homme qui valait 35 milliards
Ce que tu as fait de moi
Un peu, beaucoup, à la folie
Marche ou crève
Toutes blessent, la dernière tue
Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon

7.8. UAA 6 : relater des expériences culturelles

Les trois œuvres peuvent être analysées ou mises en rapport avec les différentes séquences qui ont pour thèmes l'humanisme, les différents types de comique, le réalisme, le surréalisme ou l'existentialisme.

À la fin de l'année, leur professeur(e) leur demanderait de rédiger un dossier d'expériences culturelles qui reprendrait la réalisation de diverses UAA (toutes ou au choix) :

- une synthèse qui ferait part des influences (humanistes, surréalistes, comique, etc.) littéraires et philosophiques vues au cours et présentes dans les trois œuvres (UAA2) ;
- une critique littéraire et/ou un récit d'expérience pour chacune des œuvres à poster sur Babelio et un avis sur l'œuvre que le/la professeur(e) doit absolument garder pour les élèves de l'année suivante (UAA3) ;
- une lettre de demande à un des personnages ou à l'auteur (UAA3) ;
- un collage pour illustrer la page de garde du dossier (UAA5-UAA1) ;
- une œuvre picturale différente pour chaque œuvre qui pourrait illustrer un extrait du récit ou servir de page de couverture (UAA5-UAA1) ;
- une comparaison avec une ou plusieurs œuvres artistiques (chanson, extrait de roman, film, tableau) qui reprend également des caractéristiques communes aux œuvres (engagement, langage, caractéristiques littéraires ou philosophiques) et découvertes en extérieur (musée, cinéma, concert²⁰) (UAA2-UAA1).
- une explication de la constitution du dossier (UAA0)

²⁰ Pour ce point, notons que le film belge « Dead Man Talking » pourrait faire l'objet d'une séquence de comparaison puisqu'il est aussi à la fois surréaliste, humaniste et existentialiste (en plus de comporter des caractéristiques romantiques et symbolistes).

8. Juste pour le fun : un escape game²¹

À la recherche des révoltés

Mission

Nicolas Ancion vous envoie retrouver Richard, Thomas, Pierre et Manuel qui ont été enlevés par les hommes de main de Mittal, Morgen et l'Académicien qui se sont ligüés pour se venger et faire payer à « ces bâtards » ce qu'ils leur ont fait subir.

En tant que bon(ne)s élèves, grand(e)s défenseur(e)s de ces hommes engagés, vous vous lancez dans la résolution d'énigmes qui vous mènera à un QR code sous forme d'une liste de chiffres qu'il vous faudra également trouver pour obtenir le mot de passe qui permettra de délivrer les trois hommes et de recevoir votre récompense.

Consignes

Constitution de divers groupes (4 à 5 participants par groupe).

Chaque groupe prend connaissance de l'enveloppe sur laquelle est affiché le nom du groupe (« Égalité », « Fraternité », « Liberté », « Engagement », « Révolution », etc.).

Chaque groupe ouvre son enveloppe et découvre les énigmes à résoudre. Celles-ci peuvent être résolues dans le désordre. Cependant, le groupe ne peut procéder à la résolution des énigmes en sous-groupes. Tous les participants doivent résoudre chacune de ces dernières tous ensemble.

Un(e) secrétaire est désigné(e). Il/elle devra remplir au fur et à mesure des découvertes le tableau récapitulatif qui sera remis à votre professeur(e) une fois qu'il sera complètement rempli (ainsi que l'ensemble du questionnaire entièrement complété également par un(e) autre élève). À ce moment, le/la secrétaire se munira d'un smartphone avec lecteur de QRcode ainsi que d'un crayon/bic/stylo. La dernière énigme sera alors à résoudre.

Le/la professeur(e), détenteur(rice) du QR code et unique vérificateur(trice) du mot de passe, a reçu pour ordre de ne rien divulguer. Ne perdez pas votre temps à essayer d'obtenir des informations auprès de lui/d'elle, c'est une tombe ! Il/elle a reçu un gros pot de vin des kidnappeurs.

Consultation des smartphones strictement interdite.

Chuchotements dans les groupes conseillés afin de ne pas révéler des informations aux autres.

Attention, la victoire ne sera validée que si l'ensemble du questionnaire a bien été complété et toutes les consignes respectées à la lettre.

Disputes ou injures interdites. Les groupes risquent une sanction (deux minutes d'arrêt par dispute, injure, insulte, etc.).

Vous avez 50 minutes à peine !!! Vous pouvez suivre le chronomètre qui opère le décompte projeté au tableau.

²¹ Pour les activités qui suivent, les documents « élève » sont dans le dossier « zip » à télécharger avec les images du dossier sur notre site internet www.espacenord.com

Énigme 1 : les mots cachés

Pour ceux qui ont lu *Quatrième étage*

Retrouvez les **6 noms ou prénoms** cachés de personnages du roman.

Entourez ensuite la **première lettre de chacun des mots**. Dans un premier temps, **classez ces premières lettres par ordre alphabétique** et **reportez-les dans le tableau en bas de page**. Parmi ces 6 lettres, **un mot de quatre lettres peut être formé**, un mot faisant référence à un endroit ou mouillent les canards et où les corps des kidnappés pourraient bien finir si vous ne les retrouvez pas à temps !

Le/la secrétaire note le mot recherché dans l'emplacement réservé à cet effet sur **la feuille récapitulative**.

P	D	H	X	Y	I	R	O	G	E	R	Q	B	O
X	J	U	V	R	O	E	J	Y	F	F	I	H	M
X	X	J	K	Y	E	L	Z	Q	R	T	J	W	J
J	E	F	M	U	X	O	W	C	W	J	I	F	E
K	F	V	E	A	V	Y	Q	M	V	H	P	P	M
S	Q	A	L	K	W	K	B	M	B	G	I	P	I
W	U	R	M	W	R	A	V	A	B	K	X	M	T
F	H	O	A	R	K	N	O	N	V	C	O	K	O
S	L	U	B	M	N	P	E	N	O	O	S	U	N
A	M	M	S	O	Z	W	U	E	I	T	Q	S	I
T	J	S	U	R	M	Q	L	K	S	W	I	Q	P
B	B	Y	G	G	C	I	O	K	N	R	H	E	W
W	Z	D	F	E	E	C	Q	P	R	N	W	Z	E
M	B	J	E	N	U	X	J	T	D	Z	R	N	T

V	A	E	M	T	R
---	---	---	---	---	---

Mot : **M A R E**

Pour ceux qui ont lu *Nous sommes tous des playmobiles*

Retrouvez les **6 mots** cachés qui correspondent à des mots des titres des nouvelles du recueil.

Entourez ensuite **la première lettre de chacun des mots**. Dans un premier temps, **classez ces premières lettres par ordre alphabétique et reportez-les dans le tableau en bas de page**. Parmi ces 6 lettres, **un mot de trois lettres peut être formé**, un mot faisant référence à un outil technologique bien utile qu'il vous faudra utiliser pour retrouver les kidnappés si vous ne voulez pas vous prendre en chemin.

Le/la secrétaire note le mot recherché dans l'emplacement réservé à cet effet sur **la feuille récapitulative**.

H	X	U	Q	J	H	Y	U	T	O	I	C	S	N
G	J	Q	J	C	N	F	B	L	O	H	V	K	V
R	J	L	I	Z	S	W	E	E	L	B	O	M	G
B	H	S	N	V	F	O	L	D	J	Z	C	T	Z
U	L	Y	S	Q	C	P	L	H	Y	V	D	U	Y
V	I	C	U	Q	X	L	E	P	W	G	G	Z	U
C	R	C	R	F	G	V	K	R	R	H	E	T	H
S	M	Y	R	X	O	J	U	E	F	G	O	I	B
A	E	O	E	O	I	U	J	S	N	U	R	B	N
U	M	E	C	Y	Y	S	K	S	Z	Y	G	O	X
C	T	O	T	X	P	T	R	I	Z	H	E	C	L
E	T	H	I	C	J	I	J	O	H	N	S	J	S
U	M	T	O	K	E	C	Y	N	W	V	M	F	Q
H	M	E	N	C	U	E	D	K	C	F	J	K	I

J	I	S	G	P	B
----------	----------	----------	----------	----------	----------

Mot : **GPS**

Pour ceux qui ont lu *L'Homme qui valait 35 milliards*

Retrouvez les **6 mots** cachés qui correspondent à des réalités du monde décrit dans le roman.

Entourez ensuite **la première lettre de chacun des mots**. Dans un premier temps, **classez ces premières lettres par ordre alphabétique** et **reportez-les dans le tableau en bas de page**. Parmi ces 6 lettres, un mot de quatre lettres peut être formé, un mot faisant référence à ce que risquent les kidnappés si les ravisseurs perdent leur sang-froid !

Le/la secrétaire note le mot recherché dans l'emplacement réservé à cet effet sur **la feuille récapitulative**.

M	N	R	É	V	O	L	T	E	Y	H	O	M	W
F	U	R	W	H	W	B	T	T	F	G	H	O	X
A	F	C	V	D	M	D	A	R	M	E	U	S	E
T	L	I	E	H	Q	H	X	A	K	B	P	K	B
L	G	C	Y	R	K	N	Q	V	J	B	N	I	N
F	I	A	U	R	U	B	U	A	A	P	U	M	N
W	O	G	Q	P	X	S	C	I	H	X	J	D	W
C	U	O	Y	Z	I	K	J	L	A	V	B	R	W
B	V	U	N	L	Q	Y	K	L	W	Q	T	C	S
R	R	L	S	B	M	C	F	E	P	L	G	M	K
Q	I	E	B	Y	Q	E	P	U	P	Y	U	G	U
C	E	H	O	M	X	V	T	R	M	E	Y	Y	A
J	R	G	O	S	I	D	É	R	U	R	G	I	E
G	P	U	L	E	G	K	V	D	M	O	W	B	G

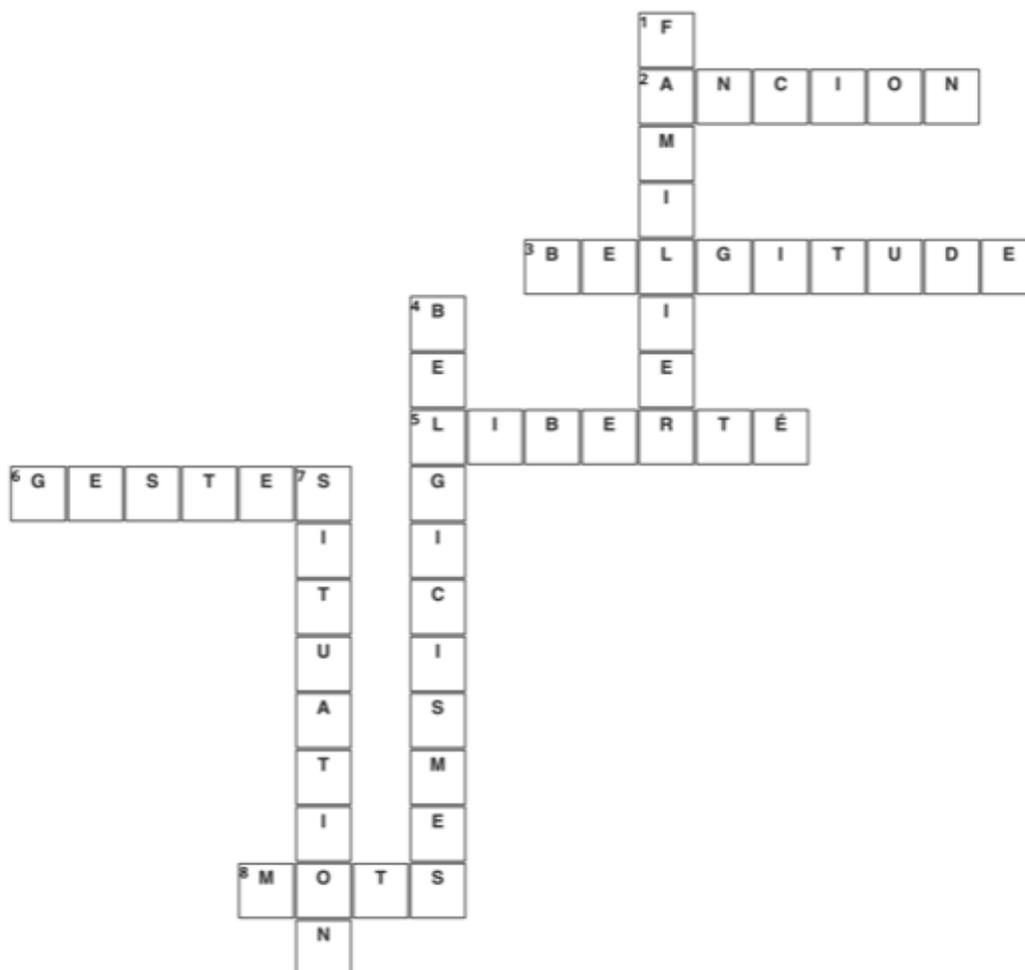
T	O	S	M	R	C
----------	----------	----------	----------	----------	----------

Mot : **M O R T**

Énigme 2 : les mots croisés

Résolvez l'exercice de **mots-croisés** suivants.

Relevez ensuite les **premières lettres** de l'ensemble des **8 mots**, remettez-les dans l'ordre afin de **trouver une onomatopée** (mot qui évoque par le son la chose dénommée (son ou cause d'un son) : « crac », « snif », « waf waf » sont des onomatopées) qui correspond au bruit du coup que les victimes ont reçu sur la tête par leurs kidnappeurs et qui les a assommés.



Horizontal

2. Le nom de l'auteur de Quatrième étage, Nous sommes tous des playmobiles et L'Homme qui valait 35 milliards.
3. « Ensemble des caractères culturels propres à la Belgique ; sentiment d'appartenance à la Belgique ».
5. Les héros des trois œuvres décident d'agir en toute...
6. Cynthia, en regardant son ex Fabian, manque de s'écraser contre la vitre de la porte d'entrée, qu'elle n'avait pas vue se refermer, c'est un comique de...
8. « Les flics étaient gentils, il y avait un mâle et une femelle », c'est un comique de...

Vertical

1. Registre de langue auquel appartiennent les mots suivants : « groin », « foufoune » et « poildecuter ».
4. « Crasse », « boîte à tartines » et « chipoter » sont des...
7. La quatrième fortune mondiale qui se fait kidnapper par des amateurs qui veulent lui faire peindre des toiles avec son corps nu, c'est un comique de...

Mot : **B A M**

Reportez ensuite dans le tableau en bas de page **les lettres demandées** en fonction des **consignes** qui vous sont données dans le premier tableau qui suit pour sélectionner correctement chacune d'elles.

Le **mot** à trouver correspond à un des thèmes des œuvres de l'auteur liégeois.

Le ou La secrétaire n'oubliera pas de recopier **les deux mots** sur la **feuille récapitulative**.

Retrouvez la figure de style principale utilisée dans chacune des phrases suivantes. Attention, pour résoudre l'énigme, vous devrez relever **7 figures de style différentes**.

Reportez ensuite dans le tableau en bas de page **les lettres demandées** en fonction des **consignes** qui vous sont données dans le premier tableau qui suit pour sélectionner correctement chacune d'elles.

Le **mot** à trouver correspond à un des thèmes des œuvres de l'auteur liégeois.

Le ou La secrétaire n'oubliera pas de recopier **les deux mots** sur la **feuille récapitulative**.

Phrase	Figure de style	Lettre à sélectionner dans le mot de la figure de style trouvée	Emplacement dans le tableau final
« L'Atomium exhibait ses boules »	personnification	La quatrième lettre :	1
« On est tous pareils, au fond, des bras, des jambes, des ennuis qui s'accumulent, parfois une bonne nouvelle, un coup de bol, une affaire en or »	énumération	La neuvième lettre :	4
« Je ne suis pas une terre fertile »	métaphore	La septième lettre :	2
« La gueule comme une enclume et une haleine de poissonnier »	comparaison	La première lettre :	3
« Silence assourdissant »	oxymore	La dernière lettre :	7
« J'avais le sang chaud, mais les gestes isothermes »	antithèse	La troisième lettre :	6
« Je suis si serviable » (alors que pas du tout !)	ironie	La dernière lettre :	5

Mot :

1	2	3	4	5	6	7
S	O	C	I	E	T	E

Tableau récapitulatif

ATTENTION

En venant apporter à votre professeur(e) le tableau et le questionnaire entièrement complétés, le ou la secrétaire n'oubliera pas de se munir d'un smartphone avec lecteur de QRcode ainsi que d'un crayon/bic/stylo afin de noter l'information du QRcode.



Quatrième étage :

Énigme	Mot(s)
1	Mare
2	Bam
3	Société

Nous sommes tous des playmobiles :

Énigme	Mot(s)
1	GPS
2	Bam
3	Société

L'Homme qui valait 35 milliards :

Énigme	Mot(s)
1	Mort
2	Bam
3	Société

Information du QRcode : 2/15/14/8/5/21/18

Lettre 2 = B
Lettre 15 = O
Lettre 14 = N
Lettre 8 = H
Lettre 5 = E
Lettre 21 = U
Lettre 18 = R

BONHEUR

Venez ensuite **remettre cette feuille à votre professeur(e)** qui n'intimera l'ordre aux kidnappeurs de libérer les prisonniers et ne vous remettra la récompense que si vous accompagnez cette feuille d'une **chanson** (utilisez votre smartphone) dont le **titre** contient le mot recherché.

Chanson

validée – non validée ?

La récompense offerte aux gagnants peut être une boîte de chocolats ou de bonbons à partager avec l'ensemble des groupes.

9. Bibliographie

9.1. Sources primaires

Nicolas ANCION, *Quatrième étage*, Bruxelles, Espace Nord, 2017.

Nicolas ANCION, *Nous sommes tous des playmobiles*, Bruxelles, Espace Nord, 2017.

Nicolas ANCION, *L'Homme qui valait 35 milliards*, Bruxelles, Espace Nord, 2020.

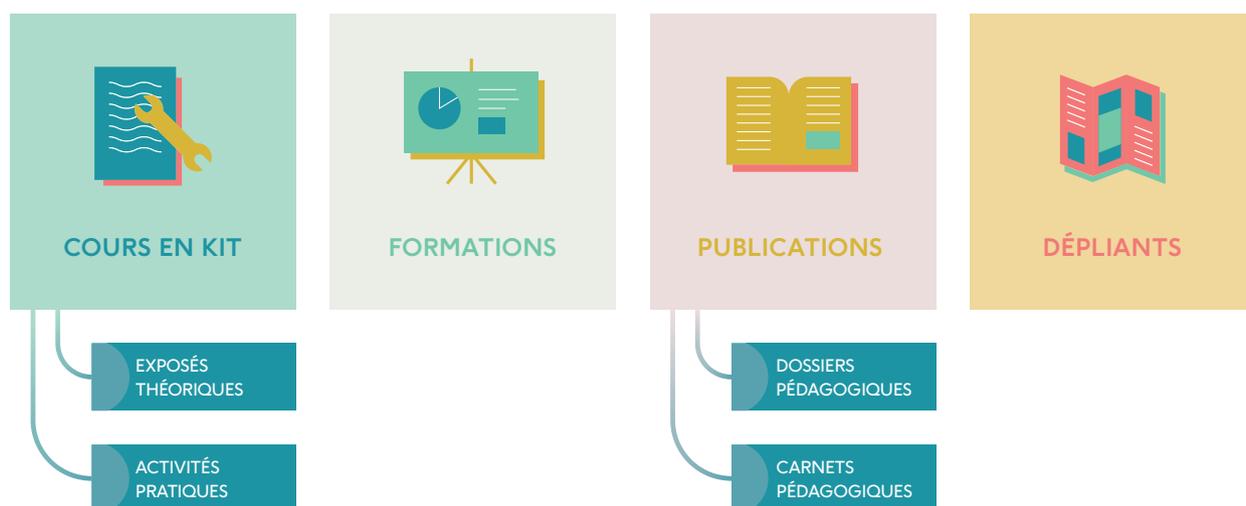
9.2. Sources secondaires

DELAYE Laura, *Le Surréalisme. Carnet pédagogique*. Disponible sur le site *Espace Nord*.
URL : <https://www.espacenord.com/fiche/carnet-pedagogique-sur-le-surrealisme-2/>
(2/06/2022).

« Nicolas Ancion », sur le site *Lettres Liège*. URL : <https://www.liege-lettres.be/nicolas-ancion/> (dernière consultation le 01/04/2022).

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'espace pédagogique du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.